This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1987
G6
A6

L'apparence trompeuse
1. acte prose 1944. par Mer

Les talens déplacés, 1. acte
vers 1944. par Merville

Le Roman. 3. actes,
vers libres. par Procope
et Guiot de merville. 1943

L'APPARENCE TROMPEUSE.

COMEDIE EN UN ACTE,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Par M. G. DE MERVILLE,

Repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le Lundy 2. Mars 1744.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez { DAVID le jeune, Quay des Auguſtins, en entrant par le Pont S. Michel, au S. Eſprit. DELORMEL, au bout du Pont-Neuf, au Nom de Jeſus.

M. D. CC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A
Drama Fd.
Dept. of Romance Langs
3-16-1939

L'APPARENCE TROMPEUSE.

9-18-39 FLV

PQ
1987
G6
A6

L'apparence trompeuse
1. acte prose 1944. par Mervi

Les talens deplacés, 1. acte
vers 1944. par Merville

Le Roman. 3. actes,
vers libres. par Procope
et Guiot de merville. 1943

CARLIN.

Elle veut dire qu'elle babille.

NERINE.

Premierement (& je vous demande pardon de ma franchiſe ; mais vous l'avez exigée) je crois que ma Maitreſſe ne vous aime point.

CARLIN.

Moi, je crois tout le contraire.

DORIMON.

Sur quoi, Nerine, as-tu conçu une idée qui m'eſt ſi peu favorable ?

NERINE.

Sur ce qu'elle me fait taire, lorſque je lui parle pour vous.

CARLIN.

Bien raiſonné !

DORIMON.

Marque-t'elle de l'aigreur dans ſon ton, ou dans ſon air ?

NERINE.

Non ; c'eſt de l'indifference quand elle ne dit mot, & de l'enjouement quand elle parle. *Comment donc, Nerine, eſt-ce qu'il vous auroit gagnée ?* (Car elle ne me tutoye point lorſqu'elle me boude). *J'aimerois aſſez que Monſieur Dorimon prît cette voye-là :* (& remarquez-le Monſieur Dorimon : Partout ailleurs elle vous appelle Dorimon tout court) *Ce ſeroit bien-là vraiment le moyen de réuſſir ! La protection de Nerine ! Hé, comment pourroit-on s'en deffendre ? Allons, voilà qui eſt fait : Je defere à vos ſentimens pour Monſieur Dorimon, pourvû que vous ne m'en parliez plus.* Et tout de ſuite elle change de converſation, d'humeur & de viſage.

CARLIN *à Dorimon.*

Pour ſe diſtraire de votre idée ; & cela marque qu'elle vous craint.

NERINE.

Ce n'eſt pas tout. Si vous voulez que je vous parle vrai, j'ai en tête qu'elle aime Ariſte.

CARLIN.

Mon Maître ?

DORIMON.

Un homme de ſoixante & dix ans ?

NERINE.

La choſe ne paroît pas naturelle. Mais Ariſte eſt gay & jovial ; il la fait rire, & les femmes aiment qu'on les amuſe.

CARLIN.

Peut-on les amuſer, quand on a ſoixante & dix ans ?

NERINE.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle lui écrit fort ſouvent.

DORIMON.

Elle écrit à Ariſte ?

NERINE.

Preſque tous les jours ; & ſes Lettres, comme les Réponſes qu'il lui fait, ſont toûjours bien cachetées.

CARLIN.

C'eſt qu'elle ſçait que tu es curieuſe.

NERINE.

Pas tant que tu es jaloux.

DORIMON.

Elle aimeroit Ariſte ! Je ne ſçaurois le croire.

CARLIN.

Bon, Monsieur, c'est une vision de Soubrette. Si cela étoit, mon Maître me l'auroit dit ; il ne me cache rien. Je ne vois pas à la vérité les Lettres qu'il écrit à Florise, ni celles qu'il en reçoit ; mais je suis témoin qu'il rit à gorge déployée, lorsqu'il compose les unes, & qu'il lit les autres. Cela est trop gay pour être de l'amour.

NERINE.

Leur amour est gay, parce qu'il est content.

CARLIN.

De l'amour content ! Hé, où y en a t'il, ma pauvre Nerine ?

DORIMON.

Mais, Carlin, tu te donnes pour le Confident de ton Maître. Ne t'a-t'il jamais rien dit de ce que contenoient des Lettres si fréquentes ?

CARLIN.

Non, parce que je ne me suis pas soucié de le sçavoir. Je ne suis pas curieux, moi. Il écrit, il est le maître. On lui répond ; qu'est-ce que cela me fait ? Rien n'est plus beau que la liberté ; il me la donne & je la lui laisse. Nous vivons sur ce pied-là ensemble ; ce sont nos conditions, & sans cela, en verité, je le planterois-là, ou il me mettroit à la porte ; il n'y a point de milieu.

DORIMON.

Je donnerois cent Louis pour débrouiller cette énigme.

NERINE *à part.*

Cent Louis ! Ah la belle proye !

DORIMON.

Tâche, Carlin, de me rendre service.

CARLIN.

Contre mon Maître ? Cela n'eſt pas pratiquable. D'ailleurs, je ne me mêle point des affaires des autres. Je vous l'ai déja dit ; avec moi tout le monde eſt libre. Epouſez Floriſe, ne l'épouſez pas ; cela m'eſt égal ; je n'y prétends rien. J'ai ma femme, & c'eſt en verité plus qu'il ne m'en faut.

NERINE.

Mais voyez un peu cet impertinent, qui ne veut pas s'interreſſer pour un auſſi Galant-homme ! Allez, Monſieur, laiſſez-le-là, & repoſez-vous ſur moi. Je ferai jouer tant de reſſorts, que je parviendrai à demêler l'intrigue.

CARLIN.

Soit ; encore un coup, je ne gêne perſonne.

DORIMON.

Je m'abandonne donc à toi, Nerine. Examine Ariſte & Floriſe, & ſois ſure d'une reconnoiſſance égale à tes ſervices. Adieu, je vais donner le bon jour à ta Maîtreſſe, & cours enſuite enſevelir chez moi mon amour, mes ſoupçons & mes allarmes.

SCENE III.

CARLIN, NERINE.

NERINE.

AS-tu perdu l'eſprit de ne vouloir pas obliger un honnête homme comme Dorimon, qui promet de nous procurer de quoi vivre enſemble à notre aiſe, ſans être obligés de ſervir davantage ?

CARLIN.

Oh, parbleu, voilà une jolie récompense. Vivre ensemble ! La proposition est bien attrayante.

NERINE.

Qu'est-ce à dire ? Tu ferois faché de renouer notre ménage ?

CARLIN.

Il étoit si heureux & si tranquille !

NERINE.

Tu aimes mieux être separé de moi ?

CARLIN.

Hé, parsembleu, est-ce que tu ne l'aimes pas mieux aussi ? Tu sçais quelle vie nous avons menée sous le même toît. Le bruit de notre intelligence a cent fois reveillé tout le quartier aux dépens de nos plus beaux meubles. Aussi le moyen d'y tenir ! Etre toûjours vis-à-vis l'un de l'autre, & n'avoir à se dire que ce qu'on s'est dit mille fois ! Il faut passer le tems : On est de mauvaise humeur, parcequ'on s'ennuye ; on se querelle, parceque cela amuse ; & l'on se bat parce que cela soulage. Cette situation-là n'est-elle pas bien gracieuse ? Mais à présent, quelle difference ! Mariés comme si nous ne l'étions pas, nous sommes nourris, logés & vétus, sans qu'il nous en coûte rien. Nous nous voyons quand cela nous fait plaisir : nous nous quittons quand le plaisir nous quitte ; & tout cela presque à la derobée, & avec un air de mystère qui est l'assaisonnement de l'amour : Enfin nous n'avons des Maris que le nom, & des Amans que les douceurs.

NERINE.

Tu ne veux donc pas revenir avec moi ?

CARLIN.

Non, ma chere.

NERINE.

C'en eſt aſſez. Mais tu me le payeras.

CARLIN.

A la bonne heure. Je me ſens aſſez de fermeté pour braver tous les orages.

NERINE.

Je ſuis bien malheureuſe de t'aimer.

CARLIN.

C'eſt une juſtice que tu me rends.

NERINE.

Et d'être trop honnête femme.

CARLIN.

Seroit-ce te rendre juſtice que de le croire?

NERINE.

Quoi, inſolent; tu oſerois....

CARLIN.

Voilà ta bile qui s'échauffe, & il n'y a rien-ci à caſſer qui ſoit à nous. Adieu, ma tendre moitié: J'attendrai vos ordres pour venir vous rendre mes hommages.

SCENE IV.

NERINE.

LEs vilains hommes que les Maris; & que l'on fait bien de ſe venger d'eux! Aimez ces petits Meſſieurs, ils vous mépriſent. Haïſſez-les, ils ſe plaignent. Non, il n'y a point d'autre parti à prendre avec ces animaux-là, que de feindre & de les punir.

SCENE V.

FLORISE, NERINE.

FLORISE.

NE viens-je pas, Nerine, de voir ſortir Carlin?

NERINE.

Oui, Madame.

FLORISE.

Comment! il vient chez-moi; & il n'a rien à me dire de la part d'Ariſte?

NERINE.

Madame, il venoit ici pour mes affaires.

FLORISE.

Ariſte me néglige à ce point-là! Il y a trois jours que je ne l'ai vû, lui qui autrefois n'en laiſſoit paſſer aucun ſans me rendre viſite, ou du moins ſans m'écrire, & il ne m'écrit point non plus! Sur quel homme après cela peut-on compter? Oh, il n'y a plus d'Amis dans le monde.

NERINE.

En effet, vous êtes bien à plaindre! Si Ariſte eſt trois jours ſans vous voir, en revanche vous voyez Dorimon preſque à tout moment.

FLORISE.

Me voilà bien dedommagée!

NERINE.

Un Amant vaut bien un Ami, s'il ne vaut pas davantage.

FLORISE.

Pauvre eſprit! Comparer un Amant frivole à un ſolide Ami! C'eſt mettre en parallele l'ombre & le corps.

NERINE.

Oui, ſi vous regardez l'Amant comme le corps, & l'Ami comme l'ombre.

FLORISE.

Il faudroit que la tête m'eût tourné, pour prendre ainſi le change.

NERINE.

D'ailleurs, vous appellez Dorimon un Amant frivole : il ne l'eſt point. Il veut vous épouſer ; & voilà ce qu'on appelle du ſolide.

FLORISE.

Du ſolide ! le mariage ? Etant fille, j'en avois la même opinion. Mais l'expérience m'a bien déſabuſée. Crois-moi, ma chere Nerine, il n'y a rien de moins ſolide qu'un engagement éternel.

NERINE.

Hé peut-il manquer de ſolidité, quand on a de la raiſon, & un Mari aimable ? Le premier point vous l'avez, il ne tient qu'à vous d'avoir le ſecond.

FLORISE.

Un Mari aimable !

NERINE.

Eſt-ce que Dorimon ne l'eſt pas ?

FLORISE.

Peut-être l'eſt-il comme Amant ; mais le ſera-t'il comme Epoux ? Je ſuis ſure que tu ne trouves plus Carlin ſi joli qu'autrefois.

NERINE.

Oui, dans certains momens ; mais cela revient.

FLORISE.

Et je gagerois que tu as quelquefois ſouhaité....

NERINE.

Quoi ; qu'il mourut ? Oh, je n'ai garde, Madame, on dit que cela fait vivre.

FLORISE.

Hé bien, ne voilà-t'il pas la verité qui t'échape malgré toi?

NERINE.

Oh dame, Carlin eſt Carlin, mais Monſieur Dorimon.....

FLORISE.

Va, Nerine, tout homme eſt homme, & dans quelque état que ce ſoit, la Nature eſt toujours la même. Laiſſe-là, je te prie, Dorimon, l'amour & le mariage. Ne m'entretiens que des charmes de l'amitié. Ariſte eſt digne de toute la mienne. J'ai éprouvé ſon affection dès ma plus tendre enfance, & je l'éprouve encore toutes les fois que j'ai beſoin de ſes conſeils & de ſes ſecours. Je n'ai point merité qu'il ceſſat d'avoir pour moi les mêmes ſentimens, & je veux lui en demander raiſon..... Voilà tout ce qu'il me faut ſur cette table. Va me chercher une bougie, pour cacheter la Lettre que je vais lui écrire..

NERINE.

Vous l'aurez dans le moment.

SCENE VI.

FLORISE.

JE fais tous mes efforts pour m'aveugler, ou du moins pour aveugler les autres ſur Dorimon. Mais ſi je parviens à leur cacher la tendreſſe qu'il m'a inſpirée malgré moi, je ſens bien qu'il ne m'eſt pas poſſible de me la cacher à moi-même... Ecrivons à Ariſte,

&

& que l'amitié, s'il ſe peut, me ſauve de l'amour.....

(*Elle s'aſſied.*)

S'il étoit malade, il me l'auroit fait ſavoir. Il faut qu'il ait eu des affaires indiſpenſables. Commençons.

(*Elle écrit & rit aux premiers mots.*)

Je ne puis m'empêcher de rire du titre que je lui donne dans mes Lettres.

(*Elle continue en écrivant toujours.*)

Après tout, ce badinage-là a ſes charmes, & ſelon moi, le nom vaut incomparablement mieux que la réalité.

SCENE VII.

FLORISE; NERINE.

NERINE *apportant une bougie.*

(*à part*) QUE ne donnerois-je pas pour ſavoir ſur quel ton elle écrit à Ariſte! ..... cette amitié-là reſſemble bien à de l'amour.... Pourquoi ai-je la vue ſi baſſe? Je vois l'écriture; mais je ne puis rien diſtinguer... Comment! elle a déja fait! il eſt vrai que tout coule de ſource, quand c'eſt le cœur qui parle.... Avec quel ſoin elle cachette un ſimple billet! Tout cela me paſſe & j'étouffe de curioſité.

FLORISE.

Tien, Nerine, fais tenir cette Lettre. Si Ariſte vient, ne tarde pas à m'en avertir. (*Elle ſort.*)

NERINE.

Comptés ſur mon exactitude.

SCENE VIII.

NERINE *liſant l'adreſſe.*

A Mr. Ariſte. ME voilà maîtreſſe du ſecret. Ne pourrois-je pas entrevoir quelque mot eſſentiel qui me mît au fait de tout ? .... Il n'y a pas moyen. Ce chien de billet eſt plié de façon qu'on ne voit que du blanc... Il eſt bien cruel que ma Maîtreſſe n'ait pas plus de confiance en moi. Sa diſcrétion eſt une injuſtice criante. Ne me point épancher ſon cœur, après quinze jours de ſervice ! c'eſt me voler mes droits de Soubrette. Oh non, Madame, cela ne ſera pas, je vous aſſure, & puiſque vous me refuſez ce qui m'eſt dû, vous ne trouverez pas mauvais que je me paye par mes mains.... Que vais-je faire ? Décacheter cette Lettre ? le trait eſt un peu hardi.... Maudite Lettre ! ... Ah ! ... j'ai ſans y penſer rompu le cachet. Oh bien, je ne l'ai pas fait exprès. C'eſt un accident, & il eſt même ſi naturel... Allons, puiſque le hazard a commencé l'ouvrage, il n'y a pas grand mal que la reflexion l'acheve.

(*Elle décachette la Lettre.*) Ouvrons & liſons.
(*Elle lit.*)

Qu'avez-vous, mon cher Mari ? ... mon cher Mari ! En voici bien d'une autre ! ... *Pouvez-vous m'abandonner comme vous faites ? Quoi, trois jours ſans me voir, ni m'écrire ! C'eſt trop me négliger. Venez au plutôt vous juſtifier de cette froideur. Adieu, mon cher Mari, je vous attends.*

Ah ! ah ! Mais vraiment je ne ſuis plus étonnée qu'elle ne veuille pas épouſer Dorimon. L'admirá-

ble découverte ! Comment donc ! Ariſte & Floriſe ſont mariés ſecrettement. Mais voyez un peu ce que c'eſt que le monde ! Qui auroit ſoupçonné cela à leur commerce ardent & enjoué ? J'avois bien raiſon de me douter qu'elle n'aimoit point Dorimon. Je tombe des nues, & ma ſurpriſe eſt égale à ma joie... Bon ! je vois venir tout à propos notre malheureux Amant. Cachons cette Lettre, & tirons parti de ce qu'elle vient de m'apprendre.

SCENE IX.

DORIMON, NERINE.

DORIMON *à part.*

IL faut que je lui parle encore. Je ne lui ai pas dit tout ce que j'avois à lui dire.... Tu es ſeule, Nerine ? je croyois ta Maîtreſſe avec toi.

NERINE.

Elle vient de ſe retirer.

DORIMON.

Qu'as-tu ? tu me parois agitée.

NERINE.

Auſſi le ſuis-je, & ce n'eſt pas ſans ſujet. Ah ! Monſieur, que je vous plains ! Quel ſort pour un galant homme !

DORIMON.

Floriſe ſans doute t'a fait voir des ſentimens qui ne me ſont pas favorables ?

NERINE.

Je ne devrois peut-être pas révéler ſes ſecrets. Elle eſt ma Maîtreſſe, & je ſuis obligée de lui être fidele.

Mais votre ſituation me touche, & la compaſſion étouffe en moi le devoir.

DORIMON.

Elle t'aura déclaré qu'elle me haïſſoit ?

NERINE.

Non, Monſieur ; elle n'a pour vous que de l'indifference.

DORIMON.

L'ingrate !

NERINE.

Patience.

DORIMON.

La cruelle !

NERINE.

Menagez vos reproches. Vous n'êtes pas encore au bout.

DORIMON.

Quoi, t'auroit-elle chargée de me ſignifier mon congé ?

NERINE.

Point. Elle s'attend bien apparemment que vous le prendrez de vous même.

DORIMON.

Ah, qu'elle ne s'en flate pas. Pour la punir, je l'obſederai ſans ceſſe.

NERINE.

Pour la punir ! Ne voyez-vous pas que la punition ſera pour vous ſeul.

DORIMON.

Cela ſe peut, Nerine. Mais elle ſeroit bien plus grande, ſi ma retraite aſſuroit ſon triomphe & ma honte.

NERINE.

Croyez-moi, renoncez à elle.

DORIMON.

Ah, chere Nerine, avoue la verité. Elle veut que je ceſſe de la voir.

NERINE.

En aucune façon. Mais vous n'avez point d'autre parti à prendre.

DORIMON.

C'eſt toi qui me donnes ce conſeil !

NERINE.

Il eſt indiſpenſable.

DORIMON.

Tu es donc bien perſuadée que je n'ai plus lieu d'eſpérer ?

NERINE.

Que trop vraiment.

DORIMON.

Comment ! je ne parviendrai pas à me faire aimer de Floriſe ?

NERINE.

Je n'y vois nulle apparence.

DORIMON.

Je ne pourrai point la réſoudre à m'épouſer ?

NERINE.

Oh pour cela, non. C'eſt une affaire décidée.

DORIMON.

Ah je n'en doute plus. J'ai un Rival.

NERINE.

Je vous le diſois bien tantôt.

DORIMON.

Et ce Rival eſt Ariſte.

NERINE.

Lui-même.

DORIMON.

De grace, Nerine, n'inſiſte point, ſans des preuves inconteſtables, ſur un fait de cette nature.

NERINE.

C'eſt une choſe que je puis vous démontrer par écrit.

DORIMON.

Par écrit? As-tu ſurpris quelque Lettre?

NERINE.

J'en ai une de Floriſe dans ma poche.

DORIMON.

Ah, Nérine, montre-la moi, je t'en conjure.

NERINE.

Quoi, Monſieur, vous exigez que je trahiſſe ma Maîtreſſe?

DORIMON.

J'ai dit que je donnerois cent Louis pour être éclairé ſur l'intelligence de Floriſe & d'Ariſte..... Tien, les voilà, ſi mon malheur eſt auſſi poſitif que tu veux me le faire entendre.

NERINE.

Et voilà la Lettre. Je prends vos cent Louis ſans ſcrupule; & vous verrez que ce n'eſt pas payer trop cher un ſecret de cette importance.

DORIMON *liſant la Lettre.*

Juſte ciel, qu'eſt-ce que j'apprends!.... O perfide Ariſte! O barbare Floriſe! Ils ſont liés par un ſecret mariage, & j'étois le jouet de l'un & de l'autre! Ah Nerine, tu m'as trop bien ſervi.... Allons, tu avois raiſon. Il faut que je renonce à Floriſe & que je me détache d'Ariſte. C'en eſt fait, ils ne riront plus de mon erreur. Je vais les déteſter autant que je les chériſſois. Adieu, Nerine. Tu me déchires, mais tu me guéris.

NERINE.

Et la Lettre, Monſieur?

DORIMON.

Mais où vais-je? Non, reſtons. Ils ne m'auront pas joué impunément, & pour me venger, je prétends les confondre. Laiſſe-moi cette Lettre.

NERINE.

Monſieur....

DORIMON.

Laiſſe-là moi, te dis-je. Je ne te compromettrai point; ou je ſçaurai t'en dédommager. Toi, de ton côté garde le ſecret, même avec Carlin. Il eſt ton mari; mais il eſt le valet d'Ariſte, & il pourroit nous trahir.... Ils entrent tous les deux. (*a*) Compte ſur ma parole, je compte ſur ta diſcrétion.

NERINE *bas.*

Ne craignez rien. Je ſerai muette.

SCENE X.

ARISTE, DORIMON, CARLIN, NERINE.

ARISTE.

BON jour, mon cher Dorimon.

DORIMON.

C'eſt vous, Ariſte? Je ſuis votre Serviteur.

NERINE.

Ah, Monſieur, que vous nous avez inquiettés, & que vous allez cauſer de joie à ma Maîtreſſe!

ARISTE.

Les affaires, Nerine, vont avant les plaiſirs. Mais graces au Ciel, me voilà rendu à l'amitié.

NERINE.

Pardon, Monſieur, ſi je vous quite. Je cours vous annoncer à Madame.

SCENE XI.

ARISTE, DORIMON, CARLIN.

ARISTE.

HE bien, mon ami, comment va la tendreſſe? Pendant ces trois jours-ci avez-vous fait quelque progrès ſur le cœur de Floriſe?

DORIMON.

Moi, Ariſte? au contraire, & je n'ai plus d'eſpérance.

ARISTE.

Comment donc vous y prenez vous? Oh parbleu à votre âge je me tirois mieux d'affaire.

DORIMON.

Peut-être qu'encore à préſent vous ne vous en tireriez pas ſi mal.

CARLIN.

Cela ſe pourroit bien. Mon Maître eſt un gaillard.

ARISTE.

Je gagerois que c'eſt votre faute. Il n'y a point de cœur imprenable, quand on ſçait l'attaquer comme il faut.

CARLIN.

Rien n'eſt plus ſûr.

DORIMON.

Je n'ai pas apparemment ce talent-là, je ne ſçais qu'aimer & le dire. Voilà tout mon art.

ARISTE.

Je ne ſuis donc pas ſurpris de vous voir ſi peu réuſſir.

CARLIN.

Le moyen !

ARISTE.

Vous ne connoiſſez pas les Femmes. L'honneur de nous aſſujettir flate leur amour propre. Mais vous ne leur laiſſez rien à faire. Vous les raſſaſiez de votre amour, avant qu'elles ayent le tems d'en prendre, & il n'eſt pas étrange que vous aimiez tout ſeul, dès que leur vanité eſt ſatisfaite.

CARLIN.

Sans doute.

ARISTE.

Il faut, pour irriter en elles le déſir de notre conquête, il faut feindre qu'on leur refuſe ce qu'elles prétendent qui leur eſt dû. De ce déſir nait l'amour, ou plutôt il eſt l'amour même. Oh, mon ami, je veux vous apprendre le fin du métier, & vous aider à mettre Floriſe à la raiſon.

DORIMON.

Vous m'aideriez à m'en faire aimer ?

ARISTE.

Je vous promets que j'y travaillerai de tout mon pouvoir.

CARLIN.

Voilà ce qui s'appelle un ami.

DORIMON.

Effectivement.... rien n'eſt plus honnête (*à part*) Le fourbe !

ARISTE.

D'ailleurs je prendrai vivement vos interêts auprès de Floriſe. Vous ſçavez que j'ai quelque crédit ſur ſon eſprit.

DORIMON.

Si je le ſçais ? Oh, j'en ſuis convaincu. (*à part.*) Ah le traitre !

CARLIN.

Vous le mettez hors de lui-même.

ARISTE.

Vous paroiſſez bien froid. Seriez-vous faché de me devoir un cœur où tendent tous vos vœux ? Vous ſçavez que je ſuis tout à vous.

DORIMON.

Et mais... Tant de bonté... Je ſuis ſi confus... Ma foi, je ne ſçais comment vous en témoigner ma reconnoiſſance.

CARLIN.

Ce trouble-là eſt éloquent.

ARISTE.

Mais, non cher Dorimon, il faut me parler vrai. Vous aimez toujours Floriſe ?

CARLIN.

Oh pour cela, je vous en réponds.

DORIMON *à part.*

Avec quelle malice le cruel ſe joue de moi !

ARISTE.

Répondez-moi donc. Il eſt neceſſaire, pour agir, que je ſois ſûr de vos ſentimens.

DORIMON.

Carlin vous les a fait connoître, & je n'ai rien à y ajouter.

CARLIN.

Quand j'ai parlé, tout eſt dit.

ARISTE.

Vous auriez tort de me laiſſer faire une fauſſe démarche.

DORIMON *vivement.*

Non, mon ami, faut-il vous le repéter ? Je ne déſire rien que le cœur & la main de Floriſe.

ARISTE.

Vous dites cela comme ſi vous étiez en colere.

CARLIN.

C'eſt la violence de la paſſion qui le tranſporte.

DORIMON *à part.*

J'enrage, mais feignons, pour voir un peu où cela ira.

ARISTE.

Je vois que vous êtes encore ſenſible aux rigueurs dont on a payé votre amour. Mais auſſi vous en ſerez plus heureux, quand vous aurez triomphé. La difficulté d'une conquête en releve le prix.

CARLIN.

Au ſuprême dégré.

DORIMON *à part.*

A tout moment il me prend envie d'éclater; mais il faut me contraindre.

ARISTE.

Il eſt vrai que les charmes de Floriſe n'ont pas beſoin d'un pareil aſſaiſonnement. Ils ſont ſi précieux par eux-mêmes.

DORIMON.

Qui le ſçait mieux que vous ?

ARISTE.

Mais n'importe. Il en eſt des attraits du Sexe

comme des richeſſes. Leur abondance ne nuit point. Il n'en eſt pas de même des plaiſirs, qu'il ne faut jamais outrer. Cependant quelque grand que puiſſe être le vôtre, quand vous aurez obtenu la main de Floriſe, il peut être encore augmenté ſans riſque, & j'y ai penſé.

DORIMON.

Quelle eſt donc votre idée ?

ARISTE.

Je prétends que l'on danſe à vos noces.

CARLIN.

Vivat Monſieur Ariſte.

DORIMON.

Comment, Monſieur ?

ARISTE.

Oui, j'ai en tête un petit Divertiſſement, qui donnera du relief à la Fête.

DORIMON.

Un Divertiſſement pour mon mariage ?

ARISTE.

Et oui vraiment.

CARLIN.

Parbleu, j'en avois bien un quand je me ſuis marié.

DORIMON *à part.*

Ah le bourreau !

ARISTE.

Comment donc ! Eſt-ce que vous n'aimeriez pas la danſe ?

DORIMON.

La danſe ?

ARISTE.

Quoi ?

DORIMON.

Je vous demande pardon, mais...

ARISTE.

Plaît-il ?

DORIMON.

Le mariage...

ARISTE.

Hé bien ?

DORIMON.

Je ne ſçais ce que j'ai, ni ce que je dis. La tête me tourne. Je vais prendre un peu l'air. Adieu, Monſieur. (*à part*) Ciel, peut-on pouſſer juſques-là la fourberie & la trahiſon.

SCENE XII.

ARISTE, CARLIN.

ARISTE.

QU'eſt-ce que cela ſignifie ? Y comprends tu quelque choſe ?

CARLIN.

Hé parbleu rien n'eſt plus clair. Il dit que la tête lui tourne. C'eſt l'amour qui le rend fou. Cela eſt tout ſimple. Voilà comme j'étois quand je faiſois la cour à Nerine.

ARISTE.

Oh, il n'y a point de folie ici. Dorimon a dans l'eſprit quelque idée qui le tourmente.

CARLIN.

Il a tort, dès que vous êtes ſon protecteur. Vous comptez toujours pouvoir déterminer Floriſe à l'épouſer?

ARISTE.

Je n'en déſeſpere pas.

CARLIN.

Voulez-vous que j'aille commander les violons ?

ARISTE.

Je n'y vois point d'inconvenient.

CARLIN.

Si le mariage manque, nous danſerons pour nous conſoler. Laiſſez-moi faire. Je n'aurai pas de peine à trouver des Muſiciens. Il y en a tant aujourd'hui.

SCENE XIII.

ARISTE, FLORISE.

FLORISE.

VOus voilà donc à la fin. En verité, Ariſte, vous devenez ſi rare qu'il faudroit bientôt ſe déterminer à vous aller chercher.

ARISTE.

Ah, Madame, il ne manqueroit que cela à l'honneur de votre amitié, pour me rendre le plus vain de tous les hommes.

FLORISE.

Paſſer trois jours ſans venir chez moi ! cela ne vous eſt pas encore arrivé.

ARISTE.

C'eſt une raiſon pour que vous me le pardonniez ; des affaires imprévues en ſont cauſe, & vous n'ignorez pas ce que c'eſt que des affaires à Paris, on n'y finit rien. Mais enfin me voilà libre, & vous pouvez diſpoſer de mon tems & de mes ſoins. Je ſouhaite de tout mon cœur qu'ils puiſſent vous être *utiles.*

FLORISE.

Vous voir & vous entretenir, eſt tout ce que je veux de vous actuellement. Vous ſavez bien que je n'ai point d'affaires.

ARISTE.

Excuſez-moi, belle Floriſe, vous en avez, & des plus ſérieuſes, & je ne voudrois pas en avoir de pareilles.

FLORISE.

Je ne ſçais ce que vous voulez dire.

ARISTE.

Je vous retrouve plus aimable que jamais, & Dorimon plus amoureux encore qu'il ne l'étoit.

FLORISE.

Ah, ah, Dorimon? ſi ce ſont-là les affaires que vous entendez, elles ne m'occupent pas beaucoup.

ARISTE.

Tant pis, vraiment, tant pis. Cela eſt ſérieux, vous dis-je.

FLORISE.

Sur ce pied-là, n'en parlons point. Il nous faut à vous & à moi des ſujets gais & rians.

ARISTE.

Celui-là le deviendra, ſi vous voulez. Il n'y a que façon de traiter les choſes. Sçavez-vous bien que vous réduiſez Dorimon au déſeſpoir?

FLORISE.

Et que faut-il donc que je faſſe?

ARISTE.

Une choſe fort aiſée.

FLORISE.

Et c'eſt?

ARISTE.

De l'épouſer.

FLORISE.

Tout de bon ?

ARISTE.

Oui, dans toutes les formes.

FLORISE.

Effectivement c'eſt une bagatelle.

ARISTE.

Vous n'avez pour cela qu'un mot à dire.

FLORISE.

Quoi ! vous prétendez que j'épouſe un homme que je n'aime point ?

ARISTE.

Du moins vous n'avez pas encore avoué que vous l'aimiez.

FLORISE.

Et j'eſpere que je ne l'avouerai jamais.

ARISTE.

Il y a pourtant des gens qui s'en doutent.

FLORISE.

Ce n'eſt pas vous apparemment, vous me rendez trop de juſtice.

ARISTE.

En effet, ce ſeroit vous faire injure. Aimer un homme aimable, quel égarement !

FLORISE.

Je ſuis ſûre que vous ſeriez le premier à me condamner.

ARISTE.

Certainement.... ſi vous aimiez ſans vouloir épouſer.

FLORISE.

Auſſi ſeroit-ce une faute encore plus grande. Oh,

ſi

si j'aime jamais, je me marie dans l'instant.

ARISTE.

Mariez-vous donc.

FLORISE.

Comment ?

ARISTE.

Vous avez trop attendu.

FLORISE.

Je gage que vous vous imaginez que j'aime Dorimon.

ARISTE.

Pariez ; je suis de moitié.

FLORISE.

Ah, cher Ariste !

ARISTE.

Ah, chere Florise !

FLORISE.

Pouvez-vous concevoir cette idée d'une femme que vous estimez ?

ARISTE.

Pouvez-vous avoir cette dissimulation pour un homme en qui vous avez de la confiance ?

FLORISE.

Mais vous exigez que j'avoue....

ARISTE.

Non, je n'exige point cet aveu ; & je n'en ai pas besoin. Il faut ménager la pudeur des Dames. Tout ce que je souhaite, c'est que vous épousiez Dorimon, qui vous aime si tendrement, & qui mérite que vous fassiez son bonheur.

FLORISE.

Fort bien ! Parce qu'il lui a pris fantaisie de m'aimer, il faut que je me sacrifie pour le rendre heureux.

ARISTE.

Quel ſacrifice !

FLORISE.

En verité, Ariſte, ſi j'avois ſoupçonné que vous m'euſſiez fait une pareille propoſition, je me ſerois bien donné de garde de vous preſſer de me venir voir.

ARISTE.

Vous m'avez preſſé de venir ici ? Ne m'ôtez pas le mérite d'y être venu de moi-même.

FLORISE.

Quoi, ne vous auroit-on pas rendu ma Lettre ?

ARISTE.

Quelle Lettre ?

FLORISE.

Une Lettre que Nerine a dû vous envoyer.

ARISTE.

Je vous proteſte qu'elle ne m'a point été remiſe.

FLORISE.

Qu'entends-je ! Oh, je veux ſavoir ce qu'elle eſt devenue, & je vais le demander moi-même à Nérine.

ARISTE.

Non, reſtez ; c'eſt à moi à prendre cette peine, puiſque la Lettre eſt pour moi.

SCENE XIV.

ARISTE, FLORISE, NERINE.

NERINE *à part.*

COmment faire, pour empêcher qu'on ne ſache ?...

ARISTE.

Ah, voilà Nerine elle-même.

FLORISE.

Pourquoi, Mademoiſelle, n'avez-vous pas envoyé ma Lettre à Monſieur?

NERINE.

Madame . . . .

FLORISE.

Hé bien; quoi; l'avez-vous perdue?

NERINE.

Non, Madame.

ARISTE.

Où eſt-elle? Donnez-la moi.

NERINE.

Monſieur, je ne l'ai point.

FLORISE.

Qu'en avez-vous donc fait?

NERINE.

Madame . . . .

FLORISE.

Finirez-vous enfin? Faut-il tant de façons pour dire ce que vous avez fait de ma Lettre?

ARISTE.

Allons, Nerine, parle donc.

NERINE.

Que voulez-vous que je vous diſe, Monſieur? C'eſt une jalouſie de Carlin; vous ſavez qu'il n'y a point d'homme au monde plus entêté que lui de cette manie.

ARISTE.

Il eſt vrai. Hé bien?

NERINE.

Voici le fait. Carlin étoit ici tantôt; il a apperçu cette Lettre dans mes mains, & il s'eſt imaginé qu'elle

venoit de quelque Amant. J'avoue que j'ai fait la sotise de le laisser dans l'erreur. La jalousie d'un mari flatte une femme ; il a voulu me l'arracher, j'ai tenu bon, nous avons long-tems bataillé, & insensiblement la Lettre a fondu en pieces entre nos mains.

ARISTE.

Ah, le maraut ! Quelle insolence ! Oh, je l'en ferai repentir.

FLORISE.

C'est votre faute, Nerine, & vous meriteriez que je vous donnasse votre congé, pour vous être conduite avec si peu de prudence.

NERINE.

Madame, j'en aurai davantage une autre fois.

ARISTE.

C'est assez, Nerine ; laisse-nous.

NERINE *à part.*

Allons vîte prevenir Carlin.

SCÈNE XV.

ARISTE, FLORISE.

ARISTE.

REvenons au sujet de notre conversation.

FLORISE.

Dispensez-m'en, je vous supplie, vous ne m'en avez que trop dit. Permettez que je vous quitte un moment, pour y refléchir à mon aise, & me délivrer du trouble où vous m'avez mise.

SCENE XVI.

ARISTE.

VOilà les choſes en fort bon train. Floriſe a beau feindre, Dorimon ne lui eſt pas indifférent, & j'ai tout lieu d'eſperer que par mes ſoins ils ſeront bien-tôt heureux ; cela étant, je vais faire dreſſer leur Contrat.

SCENE XVII.

ARISTE, CARLIN.

CARLIN.

MOnſieur, j'ai raſſemblé tout ce qu'il nous faut ; des Chanteurs, des Danſeurs, des...

ARISTE.

Ah, vous voilà, M. le coquin !

CARLIN.

Qu'eſt-ce à dire ?

ARISTE.

Votre maudite jalouſie vous fera donc toujours faire des ſotiſes ?

CARLIN.

Quoi donc, Monſieur ?

ARISTE.

Je vais vous apprendre comment on punit un inſolent (*il le bat.*)

CARLIN.

Mais, Monſieur . . . Attendez donc. . . Vous me faites mal . . . A qui diable en avez-vous ?

ARISTE.

Va le demander à ta femme.

SCENE XVIII.

CARLIN.

QUel chien de train eſt-ce là ! On m'envoye chercher des Muſiciens, & on bat la meſure ſur mon dos.

SCENE XIX.

CARLIN, NERINE.

NERINE.

AH, mon cher Carlin, que je ſuis mortifiée de ce qui t'arrive ! Mais auſſi où diantre étois-tu ? Je t'ai cherché partout, pour te mettre à l'abri de cette avanie.

CARLIN.

Une avanie, des coups de baton !

NERINE.

Ah, mon poulet, j'en ſuis au deſeſpoir.

CARLIN.

C'eſt toi pourtant qui me procure cette bonne aubaine.

NERINE.

Je ſçaurai t'en dédommager, pourvû que tu ſoûtiennes cet échec en homme de cœur, & que tu te gardes bien de me démentir.

CARLIN.

De quoi donc s'agit-il ?

NERINE.

D'une Lettre que j'ai ſacrifiée à Dorimon. Elle étoit de ma Maîtreſſe. Mais il m'a bien payé ce ſacrifice ; j'en ai eu cinquante beaux Louis...

CARLIN.

Et où ſont ces cinquante Louis ?

NERINE.

Je les ai ſur moi, & je vais t'en donner la moitié, à condition que tu t'engages à confirmer ce que j'ai avancé.

CARLIN.

Qu'eſt-ce que s'eſt ?

NERINE.

J'ai dit que ta jalouſie t'avoit fait croire que c'étoit un Amant qui m'écrivoit, & qu'en voulant m'arracher la Lettre, que je n'ai pas voulu te lacher, nous l'avions dechirée en mille piéces.

CARLIN.

Fort bien ! Moyennant les vingt-cinq Louis que tu m'offres, je dirai tout ce que tu voudras.

NERINE.

Les voilà.

CARLIN.

Cette ſomme eſt à-peu-près ce que vaut le menſonge que tu me demandes : Ainſi de ce coté

là nous ſommes quittes. Mais comme tu me fais part de ce qu'on t'a donné, il eſt juſte que je partage avec toi ce que j'ai reçu.

NERINE.

On t'a fait auſſi quelque préſent ?

CARLIN.

Oui, ſans doute, les coups de bâton, dont je vais te rendre la moitié.

NERINE.

Oh non pas, s'il vous plaît.

SCENE XX.

FLORISE, CARLIN, NERINE.

FLORISE.

OU eſt donc Monſieur Ariſte ?

CARLIN.

Madame, il étoit-là tout-à-l'heure.

FLORISE.

C'eſt donc vous, Monſieur Carlin ?

CARLIN,

Madame, je vous demande pardon.

NERINE *à part.*

A merveille !

FLORISE.

Vous êtes un viſionnaire.

NERINE.

Un extravagant.

CARLIN.

J'en conviens.

FLORISE.

On devroit, pour votre jalouſie, vous envoyer aux Petites-Maiſons.

NERINE.

Et le lier, qui plus eſt.

CARLIN.

Cela eſt vrai.

FLORISE.

Levez-vous, & ſoyez plus ſage à l'avenir.

NERINE.

Allez, Madame j'y mettrai bon ordre.

CARLIN.

Madame, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

SCENE XXI.

FLORISE.

QUE ma ſituation eſt embaraſſante! Ariſte & mon cœur combatent pour Dorimon, & je ne ſçais comment je pourrai leur reſiſter. O heureux état de Veuve, faudra t'il que je t'abandonne? On vient.... Ah, je tremble, c'eſt Dorimon.

SCENE XXII.

DORIMON, FLORISE.

DORIMON.

ARiſte, Madame, vient de me dire qu'il vous avoit parlé en ma faveur. J'ai proportionné mes remercimens à l'importance du ſervice. Hélas! que n'ai-je auſſi des graces à vous rendre!

FLORISE.

Vous n'avez pas du moins de reproches à me faire.

DORIMON.

Penſez-vous bien à ce que vous dites? Et votre conſcience ne vous tient-elle pas un autre langage?

FLORISE.

Peut-être me dit-elle que vous me devriez des remercimens.

DORIMON.

Oſerois-je vous demander ſi c'eſt de votre indifference que je dois vous remercier. En effet, vos ſentimens pour moi pouvoient aller juſqu'à la haine.

FLORISE.

Les Amans d'ordinaire ſe forment des chimeres agréables. Vous donnez dans l'excès oppoſé.

DORIMON.

Non, Madame, je vous rends juſtice. Vous n'avez fait que ce que vous avez dû faire. Encore une fois, vous pouviez me maltraiter davantage.

FLORISE.

On eſt ſujet à ſe tromper, lorſque l'on juge ſur l'extérieur.

DORIMON.

Que cela eſt bien vrai, Madame ! Auſſi me ſuis-je trompé plus que je ne puis dire.

FLORISE.

En quoi donc, Monſieur ?

DORIMON.

Je ne regardois pas comme impoſſible le bonheur de vous plaire & d'être à vous.

FLORISE.

Et quelle impoſſibilité y trouvez-vous à préſent ?

DORIMON.

Vous me faites cette queſtion ?

FLORISE.

Il me ſemble que je n'ai point changé à votre égard de conduite & de manieres.

DORIMON.

Non, vous avez toujours été la même pour moi ; & c'eſt-là préciſément le ſujet de mes plaintes.

FLORISE.

Vous me permettrez de vous dire qu'elles ne me paroiſſent pas bien fondées. Votre merite, qui dès le premier moment s'eſt dévelopé à mes yeux, m'a inſpiré pour vous la plus parfaite eſtime ; & je ne vois pas que vous puiſſiez vous plaindre d'un ſentiment qui ſouvent conduit à l'amour.

DORIMON.

Ah, quand il ſeroit poſſible que vous en vinſiez juſques-là, je n'en ſerois pas plus heureux. Jamais je ne ſerois votre époux.

FLORISE.

Par quelle raiſon, Monſieur ? Changeriez-vous alors de ſentimens & de réſolution ?

DORIMON.

Moi, Madame ?

FLORISE.

Ne chercheriez-vous en m'aimant que la gloire de vaincre ?

DORIMON.

Madame....

FLORISE.

Hé bien, Monsieur ?

DORIMON *à part.*

Son intrepidité me confond.

FLORISE.

Vous ne me dites rien ! Ah de grace, rompez ce silence qui m'inquiette au dernier point.

DORIMON.

Il y a des choses que l'on n'ose révéler à ce qu'on aime, quelque sujet que l'on ait de s'en plaindre.

FLORISE *à part.*

Ciel ! je me suis donc abusée, quand j'ai cru qu'il m'aimoit assez pour unir sa destinée à la mienne.

DORIMON *à part.*

Toute coupable qu'elle est, je me fais encore une peine de la couvrir de confusion.

FLORISE.

Vous vous taisez ; mais je vous entends. Ce n'est pas ma main que vous souhaitiez ; vous ne désiriez que mon cœur.

DORIMON *à part.*

Elle me fait des reproches, à moi qui d'un mot pourrois l'accabler.

FLORISE.

La vanité seule vous faisoit aspirer à ma conquête.

DORIMON.

En verité, Madame, ces diſcours ſont bien étranges, & je ne vous conçois point.

FLORISE.

Je vous conçois encore moins, & vous m'aimez d'une façon bien ſinguliere.

DORIMON *à part.*

Quel front ! je ne ſçais où j'en ſuis.

FLORISE *à part.*

Quel malheur pour moi, ſi j'avois eu l'imprudence de me fier à vos proteſtations & à vos tranſports.

DORIMON *à part.*

Elle porte l'audace encore plus loin qu'Ariſte, & je ne ſçais pourquoi je n'éclate pas.

FLORISE.

Adieu, Monſieur, vous m'avez trompée....

DORIMON.

Moi ? juſte ciel !

FLORISE.

Mais vos remords me vengeront.

DORIMON.

Ah, Madame, arrêtez.

FLORISE.

Laiſſez moi.

DORIMON.

Un mot, de grace.

FLORISE.

Je ne veux rien entendre.

SCENE XXIII.

DORIMON.

QUelle Femme ! Et quelle s'entend bien avec Ariſte ! Mais quel eſt leur but ? Ai-je donc merité d'être joué ſi cruellement ? S'ils veulent cacher leur mariage, pourquoi faut-il que je ſois la victime de leur ſecret... ? Il m'en a coûté pour garder le ſilence. Mais je ne puis rendre ma vengeance complette qu'en les pouſſant à bout l'un & l'autre. J'ai bien fait de me taire, & je ſerai bien de me taire encore. Oui, prétons-nous à leur fourberie, & laiſſons-les travailler eux-même à augmenter la peſanteur du coup que je dois leur porter.

SCENE XXIV.

DORIMON, CARLIN.

CARLIN.

AH, Monſieur, que vous êtes un honnête homme !

DORIMON.

Que me veux tu, Carlin ? Laiſſe-moi tranquile; J'ai quelque ſouci dans la tête.

CARLIN.

Je ſuis faché de vous importuner. Mais encore faut-il bien que je vous remercie de votre généroſité.

DORIMON.

Qu'eſt-ce que tu veux dire ?

CARLIN.

Mon Maître eſt généreux auſſi ; mais ce n'eſt pas de la même façon.

DORIMON.

Oh finis, encore une fois.

CARLIN.

Heureuſement Nerine m'en a dédommagé. Elle a partagé avec moi les cinquante Louis que vous lui avez donnés, & je vous en rends mes très-humbles graces.

DORIMON.

Elle t'a donné cinquante Louis ? Elle a fort bien fait. Un Mari & une Femme doivent être de moitié en tout.

CARLIN.

De moitié, dites-vous ? Et vous ſuppoſez qu'elle m'a donnée cinquante Louis ? Ah, je ſuis volé ; je n'en ai reçu que vingt-cinq.

DORIMON.

Elle a jugé apparemment que c'étoit aſſez pour les ſervices que tu m'as rendus.

CARLIN.

La Friponne ! Elle a retenu les trois quarts de la ſomme. Oh, je ſçaurai bien l'obliger à me faire reſtitution. Adieu, Monſieur. Me jouer ce tour à moi, qui ſuis le maître de la Communauté.

SCENE XXV.

ARISTE, DORIMON.

ARISTE.

COmment donc! Qu'eſt-ce que j'apprends? Je diſpoſe tout au gré de vos déſirs; j'engage Floriſe à ſe rendre à votre amour; elle conçoit pour vous des ſentimens plus favorables; elle vous les déclare; & vous faites le petit cruel?

DORIMON.

Par ma foi, le reproche eſt ſingulier.

ARISTE.

Elle vient de me porter ſes plaintes. Mais auſſi vous avez tort. Quelle eſpece d'homme êtes-vous? Quand on vous attaque, vous vous battez en retraite. Cela n'eſt pas bien. Un mépris de cette nature eſt le plus ſenſible outrage que l'on puiſſe faire au beau Sexe.

DORIMON *à part.*

Oh parbleu, je ſuis bien fou de prendre les choſes ſi ſérieuſement. Puiſqu'on a la manie de plaiſanter, il faut que je plaiſante à mon tour. Le badinage d'ailleurs marque un air dégagé; & ma vengeance en ſera plus piquante.

ARISTE.

Je vois votre confuſion. Allons, le mal n'eſt pas encore déſeſperé, dès que votre faute vous fait rougir.

DORIMON.

Hé quelle faute ai-je donc faite, mon ami? Ma foi, je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ARISTE.

ARISTE.

Vous avez déclaré à Florise que vous ne vouliez pas l'épouser.

DORIMON.

Oh, elle a mal entendu. J'ai voulu dire seulement que, quand elle m'aimeroit, elle ne m'épouseroit pas.

ARISTE.

Hé bien, vous êtes dans l'erreur.

DORIMON.

Moi ?

ARISTE.

Oui, mon cher ; car elle vous épousera.

DORIMON.

Quel conte !

ARISTE.

Ne vous voilà-t'il pas encore avec vos défiances ! N'allez-vous pas vous figurer que je rêve, & que je cherche à vous en faire accroire ?

DORIMON.

Oh, ce seroit vous faire une terrible injustice.

ARISTE.

Je vous le répete ; elle vous épousera, & j'ai déja fait dresser le contrat de mariage.

DORIMON.

Pour le coup, mon ami, vous faites des prodiges.

ARISTE.

Allez, mon cher, ce n'en est point un. Rien n'est plus naturel ; & je vais vous apprendre une chose qui vous étonnera bien davantage.

DORIMON.

J'en doute.

ARISTE.

Ne doutez de rien. Quand je me mêle des affaires, il faut neceſſairement qu'elles réuſſiſſent. Il eſt vrai que vous avez contribué au ſuccès, & que vous m'avez bien ſecondé.

DORIMON.

En quoi donc, je vous prie?

ARISTE.

En marquant de la froideur à Floriſe, dans le tems qu'elle commençoit à s'attendrir pour vous. Ah, que vous avez bien profité de mes leçons! Vous avez fait un coup de maître.

DORIMON.

Je ne m'attendois pas à cet éloge. Qu'eſt-il donc arrivé?

ARISTE.

Votre indifférence apparente a piqué Floriſe.

DORIMON.

Hé bien?

ARISTE.

Elle vous aime.

DORIMON.

En voici bien d'une autre.

ARISTE.

Je ſavois bien que cela vous ſurprendroit infiniment.

DORIMON.

En effet, ma ſurpriſe eſt au comble. Et vous a-t'elle avoué ſa tendreſſe pour moi?

ARISTE.

Sans aucun ſcrupule.

DORIMON.

La confidence eſt originale.

ARISTE.

Elle n'a rien de caché pour moi.

DORIMON.

Je le ſçais bien ; mais la bienſéance vouloit...

ARISTE.

La bienſéance !

DORIMON.

Ce ſont de ces ouvertures que l'on ne fait pas à de certaines perſonnes.

ARISTE.

A des inconnus, non ; mais à des gens qui penſent comme moi, & avec qui l'on vit ſans façon, où eſt la conſéquence ? Elle n'y trouve point de mal, ni moi non plus.

DORIMON.

Il n'eſt rien tel que de s'entendre.

ARISTE.

J'aurai la ſatisfaction de faire le bonheur des deux perſonnes que j'aime le plus.

DORIMON.

Quelle généroſité !

ARISTE.

Vous êtes charmé, n'eſt-ce pas ?

DORIMON.

Aſſurément.

ARISTE.

Embraſſez-moi donc, mon cher Ami.

DORIMON.

De tout mon cœur.

ARISTE.

Floriſe vient à nous. Vous allez voir notre intelligence.

DORIMON.

Et vous verrez comment j'y répondrai.

SCENE XXVI.

ARISTE, DORIMON, FLORISE.

ARISTE.

APprochez, Madame, approchez. O ça, voilà qui eſt fini. Vous ne vous êtes pas entendus, parce que vous vous êtes tenus ſur la réſerve. Mais je vais être votre interprete, & je tirerai ſi fort les choſes au clair, qu'il n'y aura plus d'équivoque à craindre. N'eſt-il pas vrai, mon cher ami, que vous adorez Floriſe ?

DORIMON *à Ariſte qu'il tire à part.*

Quoi ! vous prétendez que je faſſe un pareil aveu devant vous ?

ARISTE.

Devant moi ! Et pourquoi non ? Où donc eſt le ſcrupule ?

DORIMON.

Si vous n'en avez point, je n'en dois point avoir non plus.

ARISTE.

Il eſt admirable dans ſes délicateſſes. Allons donc, faut-il ſe faire prier, pour dire que l'on aime une perſonne charmante ?

DORIMON.

Oui, Madame, il eſt vrai ; je vous adore. Mon cœur eſt tout entier à vous ; & je ſerois l'homme du monde le plus heureux, ſi nul obſtacle ne vous empêchoit de l'accepter.

ARISTE.

Fort bien ! voilà parler. Et vous, Madame, ne conviendrez-vous pas qu'à préſent vous aimez auſſi Dorimon ?

FLORISE.

Mais, Monſieur...

ARISTE.

A l'autre ! Il eſt bien tems de faire des façons, quand il s'agit de conclure.

FLORISE.

Vous bruſquez furieuſement les choſes.

ARISTE.

Ne m'avez-vous pas avoué que vous l'aimiez ?

FLORISE.

En vérité, Ariſte, vous êtes bien indiſcret.

ARISTE.

C'eſt pour abréger ; votre lenteur me tue. Allons ; expliquez-vous donc.

SCENE XXVII. ET DERNIERE.

ARISTE, DORIMON, FLORISE, CARLIN, NERINE.

NERINE *à Carlin.*

Viens ; il faut empêcher Dorimon de nous compromettre.

FLORISE.

C'eſt en vain que je voudrois feindre, puiſque l'on m'a trahie. (*à Dorimon.*) Non, Monſieur, je ne puis vous cacher que dès long-tems ſenſible à votre tendreſſe, je crois devoir regarder l'intérêt que je prends en vous comme une marque infaillible de celle que vous méritez.

ARISTE.

A merveille !

CARLIN *à part.*

Par ma foi, voilà un bon mari !

DORIMON.

Ah, Madame ! ... *à part.* Plus j'en vois, & plus je m'y perds.

NERINE *bas.*

En vérité, je rougis pour elle.

ARISTE.

Sur ce pied, mariés tout à l'heure. Il n'eſt plus queſtion que de ſigner. (*Il tire le Contrat de ſa poche.*)

DORIMON.

Qu'eſt-ce que cela ?

ARISTE.

Votre Contrat de mariage avec Madame.

CARLIN *à part.*

Ah! le bon homme extravague.

DORIMON *à part.*

Ah, voilà bien pis. Quelle étrange manœuvre!

NERINE *bas.*

Tenez ferme, & ne faites semblant de rien.

ARISTE.

Allons, signez.

DORIMON.

A quoi cela servira-t'il? Madame ne signera pas.

ARISTE.

Quel homme! il est toujours sur le qui vive; signez, vous dis-je.

CARLIN *à part.*

Si l'on pouvoit ainsi se défaire de sa femme, cela seroit bien commode.

DORIMON *à part.*

C'est effectivement un Contrat de mariage. Voilà mon nom & celui de Florise. Voyons jusqu'au bout.

(*Il signe.*)

CARLIN *à part.*

Ma foi, Dorimon extravague aussi.

NERINE *bas à Dorimon.*

La main vous tremble; courage.

DORIMON.

A la fin êtes-vous content?

ARISTE.

Très-content!... A vous, Madame.

NERINE *à part.*

Voilà où je les attendois.

CARLIN *à part.*

Oh, elle ſe gardera bien de ſigner.

FLORISE *ſignant.*

Il n'y a pas moyen, Ariſte, de reſiſter à vos inſtances.

DORIMON.

Elle ſigne ! où ſuis-je, & qu'eſt-ce que je vois ? Je n'en puis revenir.

ARISTE.

Quel eſt donc votre étonnement.

DORIMON.

Rien. Je vais bien vous en cauſer un autre.

Il tire la Lettre de ſa poche.

NERINE *bas.*

Ah, Monſieur, qu'allez-vous faire ?

CARLIN *à part.*

L'ingrat ! il va nous trahir.

DORIMON.

Vous avez cru me jouer.

FLORISE.

Qu'eſt-ce donc qu'il veut dire ?

ARISTE.

Eſt-ce que vous perdez l'eſprit ?

DORIMON.

Enfin voici l'inſtant que j'attendois, pour vous confondre tous les deux.

NERINE *bas.*

Arrêtez, Monſieur.

CARLIN *à part.*

Ah je tremble.

DORIMON *à Ariſte.*

Tenez, Monſieur, reconnoiſſez l'écriture de Madame.

FLORISE.

Comment! ma Lettre à Ariſte n'a pas été déchirée? Ah, ah, Nerine!

NERINE.

Pardon, Madame.

ARISTE.

Elle n'a pas été déchirée? Fort bien, Mons Carlin!

CARLIN.

Monſieur, c'eſt une affaire faite.

DORIMON.

Liſez, Ariſte; liſez donc & rougiſſez.

ARISTE *lit.*

Qu'avez-vous, mon cher mari?

DORIMON.

Mon cher mari, cela eſt-il clair?

FLORISE.

Ah, je ſuis au fait à préſent.

ARISTE.

Et moi auſſi.

DORIMON.

Vous voyez que je ne ſuis pas tout-à-fait dupe.

ARISTE.

Pardonnez-moi, mon ami, on ne ſçauroit l'être davantage.

FLORISE.

Le nom de mari que je vous donne, l'a ſans doute jetté dans l'erreur.

ARISTE.

C'eſt cela même. Il s'eſt imaginé que nous étions mariés.

DORIMON.

Quoi, vous ne l'êtes pas?

ARISTE.

Non, mon cher. Une Veuve comme Madame eſt trop ſenſée pour épouſer un homme de mon âge.

DORIMON.

Ah, Madame, je ne mérite pas mon bonheur.

FLORISE

Cet aveu ſuffit pour prouver que vous en êtes digne.

ARISTE *à Dorimon.*

Cela vous apprendra à ne pas juger ſur les apparences. Vous me faiſiez trop d'honneur de toutes façons.

CARLIN.

Ah, Nerine, que notre mariage n'eſt-il de même une chimere.

NERINE.

Regrets frivoles! Il faut nous en tenir à la réalité.

ARISTE.

Allons, oublions tout & ne ſongeons qu'à nous réjouir.

DIVERTISSEMENT.

ON DANSE.

AIR.

POur aimer, il ne faut à la Beauté cruelle
Que le trait qui doit la fraper.
Son tems n'eſt pas venu ; mais peut-elle échaper
A l'Amour qui vole autour d'elle ?
Ce Dieu tôt ou tard eſt vainqueur ;
Et lorſqu'il regne enfin ſur un cœur indocile,
Si ſa victoire eſt moins facile,
Son triomphe en eſt plus flateur.

On Danſe.

VAUDEVILLE.

DAns une obſcurité profonde
Le vrai ſe cache, & le Monde
N'eſt que trahiſons & qu'erreurs.
Nous n'avons point de ſcience,
Pour ſonder le fond des cœurs ;
Nous jugeons ſur l'apparence.

Le faux ami dit, je vous aime ;
De mon dévoument extrême
Bien-tôt vous ſentirez l'effet.
On croit avec imprudence
Que c'eſt un ami parfait ;
On juge ſur l'apparence.

Un vieux mari d'humeur jalouſe
Crut voir avec ſon épouſe
Hortenſe au bal de l'Opera.
C'étoit le frere d'Hortenſe ;
Mais l'époux ſe raſſura ;
Il jugea ſur l'apparence.

Du Palais, où Mondor réſide,
Après un repas ſplendide ;
Il monte ſur un char pompeux.
Au ſein de cette opulence.
Si nous le croyons heureux ;
Nous jugeons ſur l'apparence.

Damon, dans les bras de Glycere ;
Lui dit ; quel bonheur, ma chere !
Car vous m'aimez ſans contredit.
La folle avec ſuffiſance
Auſſi-tôt lui répondit,
Vous jugez ſur l'apparence.

AU PARTERRE.

Le préſent qu'on vient de vous faire
En gros a paru vous plaire,
Et ne vous révolter en rien.
Delà naît notre eſpérance ;
Mais, Meſſieurs, faiſons-nous bien
De juger ſur l'apparence ?

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier ; *La fauſſe Apparence* ; Comedie. A Paris ce 14 Mars 1744. CREBILLON.

LES TALENS DEPLACEZ.

Guyot de [illegible]

LES TALENS DÉPLACEZ,

COMEDIE EN VERS,

EN UN ACTE;

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi le Jeudi 20. Août 1744.

A PARIS, AU PALAIS;

Chez GRANGE', Gallerie des Priſonniers, à la ſainte Famille.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

LEONOR, Mlle SILVIA.

DORANTE, Médecin, ſous le nom de Solbémol, M. ROCHARD.

DAMON, Avocat, ſous le nom de Coréphile, M. BALLETI.

LUCAS, Jardinier de Léonore, M. DEHESSE.

MATHURINE, fille de Lucas, Mlle ASTROLDI.

La Scene eſt à Chaillot, dans le jardin de la maiſon de Léonor.

LES

TALENS DÉPLACEZ.

SCENE PREMIERE.

LEONOR.

OUI, dans les noirs accès d'envie & de ſcrupule,
Le monde eſt bien méchant, bien ſot, bien ridicule,
Quoi! parce que ſoumiſe à mon unique loi,
Aux hommes à talens je donne accès chez moi;
Je vois mon innocence attaquée & flétrie!
Il faut pour la ſauver, que je me remarie!
L'alternative eſt triſte, & ſur un pareil cas,
Je fais bien de ſonder mon Jardinier Lucas:
C'eſt pour un Domeſtique un uſage que d'ôtre
Confident du public, & juge de ſon Maître,

D'ailleurs zelé pour moi plus qu'aucun de mes gens,
Toûjours ſon eſprit marche, appuyé du bon ſens,
Et de tout l'art humain la fraude & l'impoſture,
N'ont point dans ſon cœur ſimple alteré la nature,
Il ſçait que je l'attends ; il devroit être ici,
Mon ordre le preſſoit. .... Mais enfin le voici.

SCENE II.

LEONOR, LUCAS *un bouquet à la main.*

LEONOR.

BOnjour, Lucas.

LUCAS.

Bonjour, Madame, & bonne fête ;
C'eſt la vôtre demain, & j'avois dans la tête,
Que ſi queuqu'un pour ça doit être le premier
A vous bailler des fleurs, c'eſt votre Jardignier :
Acceptez ce bouquet.

LEONOR *le prenant, & l'attachant à ſon côté.*

Donne je te rends grace,
Et je lui fais honneur, le voilà dans ſa place.

LUCAS.

Bian pour moi, mal pour li ; car près de votre teint,
Dà, le lys s'obſcurcit, & la roſe s'éteint ;
Morgué queulle fraîcheur ! ça dénote, Madame,
Contentement d'eſprit, & tranquillité d'ame.

LEONOR.

Tu te trompes Lucas.

LUCAS.

Je tumbe de mon haut,
Hé ! que vous manque-t-il ? Qu'eſt-ce donc qu'il vous faut ?
Vous n'avez plus d'époux ni de progeniture,
Ce qui donne ſouvent bian de la tablature ;
Tous les jours accueillant ſavans & biaux eſprits,
Vous voyez à Chaillot l'élixire de Paris.
Ce n'eſt ſoir & matin que muſique & que danſe,
J'en ai l'oreille pleine, & moi-même en cadanſe,
Stant pendant je ratiſſe, ou bêche le jardin.

LEONOR.

C'eſt de là juſtement que nait tout mon chagrin ;
Ce concours éternel d'hommes chez une femme,
Chez elle tôt ou tard peut attirer le blâme :
Sçais-tu bien que déja ſes traits ſe font ſentir ?
La prude Arſinoé vient de m'en avertir,
Peut-être qu'en mentant ſa vertu ſe ſoulage,
Du joug où la retient ſa laideur & ſon âge ;
Mais peut-être Lucas, eſt-ce une vérité ?

LUCAS.

Sa vertu ! par ma foi, c'eſt du vin frélaté ;
Je ſçais qu'alle a payé queuqu'un pour ce mélange.

LEONOR.

Non plus que toi, Lucas, je ne prend point le change ;
L'amour de la ſageſſe eſt ennemi du fard,
Et la nature manque, où l'on a beſoin d'art ;
Mais encore une fois Arſinoë ſincere,
Pourroit m'avoir fait part d'un avis néceſſaire :
En vain pour les talens j'alléguerois mon goût,
Le monde eſt ſi malin, qu'il empoiſonne tout :
Son ſiel ſur notre honneur ſe plaît à ſe répandre.

LUCAS.

Oh ! pargué, vous avez de l'honneur à revendre,
Et plût au Ciel, vraiment que vous en vendiſſié ;
Car, rare comme il eſt, vous vous enrichirié ?

LEONOR.

Mais enfin que dit-on de ce genre de vie ?

LUCAS.

Qu'il faut ſe divartir, qu'autrement l'on s'ennuye.

LEONOR.

Eſt-ce là tout.

LUCAS.

Mais. . . .

LEONOR.

Quoi ?

LUCAS.

Tenez, c'eſt pis qu'un ſort,
Vous êtes jeune & belle, & ça vous fait du tort.

LEONOR.

Comment ?

LUCAS.

Vla l'*item*.

LEONOR.

Parle.

LUCAS.

On dit que c'eſt dommage,
La. . . , que vous n'ayez pas queuqu'amoureux.

LEONOR.

Je gage
Qu'on me prête quelqu'un, gagerois-tu que non ?

LUCAS.

Je ne gage jamais, moi, j'ai trop de guignon.

LEONOR.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends, ciel ! mon cœur en friſſonne,

Hé ! quel eſt-il, Lucas, cet Amant qu'on me donne ?

LUCAS.

C'eſt ſtici, c'eſt ſtila, dit-on par pur hazard,
Tout comme quand queuqu'un joue à Colin Maillard.

LEONOR.

Ainſi juge ſouvent & la Cour, & la Ville.

LUCAS.

Et votre Jardignier vous donne Corephile.

LEONOR.

Tu t'en mêles auſſi ?

LUCAS.

Sans bandeau ſur les yeux.

LEONOR.

Tu peux n'en avoir point, mais tu n'en vois pas mieux.

LUCAS.

Moi, Madame ? & pargué je ſçais bian qu'il vous aime.

LEONOR.

A te le dire vrai, je le penſe de même ;
Mais, toi, qui vois ſi clair, ſçais-tu ce qu'il eſt ?

LUCAS.

Oui,
Un fameux Danſeur.

LEONOR.

Non, un Avocat.

LUCAS.

Qui, lui ?

LEONOR.

C'eſt Damon. Ma Coëfeuſe a ſçu le reconnoître,
Elle a percé d'abord, en le voyant paroître,
Le maſque, qui chez moi lui donne un libre accès :
Il plaida l'an paſſé pour elle en un Procès,
Dont, à ce qu'elle dit, il a cauſé la perte.

LUCAS.

Damon, un Avocat, la bonne découverte.

LEONOR.

Ce ſecret à ma peine eſt encor un ſurcroit,
Cela ſent le myſtére, & le péril s'accroit;
Veuve je ſuis ſans maître, & ne ſuis pas maîtreſſe,
De goûter des talens, la douce & pure yvreſſe:
Le crime entre-t-il donc toûjours dans les plaiſirs?
Veut-on à la vertu retrancher les deſirs:
Quoi! pour chanter, je ſuis de ſageſſe incapable?
Je ne pourrai danſer ſans me rendre coupable?
Mon époux autrefois en jugeoit autrement,
J'étois la même alors, pourquoi préſentement
Livrerai-je à mes ſens une éternelle guerre?
Si mon époux eſt mort faut-il que je m'enterre:
Il n'eſt que les talens qui me puiſſent ſaiſir;
Et j'en fais en ces lieux mon unique plaiſir:
Auſſi de tout le reſte entierement ſévrée,
A leurs ſeuls amateurs je donne ici l'entrée;
C'eſt le cas où je ſuis, mais parle à cœur ouvert,
Pour mettre pleinement mon honneur à couvert,
Et pouvoir deſormais, avec plus de décence,
De mon goût pour les arts cultiver l'innocence,
Faudra-t-il donc, Lucas, que j'accepte un époux?

LUCAS.

Oh! drès ce ſoir, morgué, le biau bouquet pour vous,
Il vaut tout mon parterre, en fournit-il cent mille.

LEONOR.

Me conſeillerois-tu de prendre Coréphile?

LUCAS.

Et mais, ſur la raiſon, ce choix eſt appuyé,
Il eſt ſi galant homme! (*à part.*) il m'a ſi bian payé.

LEONOR.

Il ſe préſente encor un parti convenable,
Homme à talens auſſi, mais ſage & raiſonnable;
Puiſque parfait chanteur, il n'a pas d'autre emploi,
Son nom eſt Solbémol.

LUCAS.

C'eſt bien fait, par ma foi,
Madame, il faut le voir.

LEONOR.

Je l'attends tout à l'heure.

LUCAS.

Bon! (*à part.*) je li tirerai queuque plume, ou je meure.

LEONOR.

Pour ta fille, Lucas, c'eſt un heureux hazard;
Il pourra lui montrer la fineſſe de l'art.

LUCAS.

Alle n'en ſait déja que trop, c'eſt un miracle
Sans ceſſe à mon oreille alle frédonne, ou racle,
Se gobargeant de moi, maugré tout mon pouvoir,
J'en enrage auſſi bian, c'eſt pitié que de voir,
Dans une Payſanne une Muſicienne;
Que maudite à jamais ſoit la Comedienne,
Où la coquinne apprit ce chien de métier-là.

LEONOR.

Elle a bien fait, Butor, c'eſt un talent qu'elle a.

LUCAS.

Son talent, c'eſt morgué de planter des laitues.

LEONOR.

Un jour ton nom par elle ira juſqu'aux nues.

LUCAS.

Il eſt fait pour aller à terre avec honneur,
De grace renvoyez ce ſorcier de Chanteur.

LEONOR.

Agit-on de la ſorte avec gens d'un tel ſtile ?

LUCAS.

Mais, Madame, s'il viant, que dira Corephile.

LEONOR.

Ah ! tout ce qu'il voudra.

LUCAS.

Vous plaiſantez,

LEONOR.

Comment ?

LUCAS.

Vous n'avez pas beſoin de ce nouvel Amant.

LEONOR.

Tu parle par énigme, & je ne puis t'entendre,

LUCAS.

La choſe ſtanpendant, eſt facile à comprendre.

LEONOR.

J'ai donc l'eſprit bouché, je n'y voi rien du tout.

LUCAS.

Et le cœur !... jarnigué vous me pouſſez à bout !

LEONOR.

Ah ! ne te fache point.

LUCAS.

Sans le reſpect.... J'enrage.

LEONOR.

J'ai tort de ne pouvoir entendre ton langage,
Et ce n'eſt pas ma faute.

LUCAS *à part.*

Alle me raille.

LEONOR.

Quoi ?

LUCAS.

Morgué, je n'aime pas qu'on finaſſe avec moi,

LEONOR.

Adieu Lucas.

LUCAS.

Comment.... & mais ?

SCENE III.

LUCAS.

OUais, queu myſtere,
Alle a le diable au corps, je penſe pour ſe taire.
Qu'eſt-ce-à-dire? vouloir me nier ſon amour,
Lorſque je vois ça clair, & plus clair que le jour;
Eſt-ce qu'alle prétend me traiter en jocrice ?
Moi, qui morguenne ai fait mes ſept ans de milice.
Oh, Madame, envars moi tout franc vous avez tort;
Ça ne conviant pas, & je ſis trot retort,
J'entends qu'euqu'un ſauter... ah bon ! c'eſt Corephile.

SCENE IV.

COREPHILE, LUCAS.

COREPHILE.

OU donc eſt Leonor ? j'arrive de la Ville,
On m'a dit qu'au Jardin je pourrois la trouver ?

LUCAS.

Alle eſtoit ici même, & viant de ſe ſauver,

COREPHILE.

Sur ce pied je te quitte, & je cours après elle ;

LUCAS *l'arrêtant.*

Un moment, attendez, Monsieur .... Quelle nouvelle.

COREPHILE *s'en allant.*

Je n'en sais point,

LUCAS *l'arrêtant encore.*

Si fait vous êtes bian joyeux,

COREPHILE.

Mon bonheur, cher Lucas, réside dans ces lieux,
J'y puis voir ce que j'aime, & loin de toute affaire
A la danse à mon gré livrer mon ame entiere.

LUCAS.

Et vos affaires sont, Monsieur, des Procès,

COREPHILE.

Ah ! ce mot seul m'effraye, & m'irrite à l'excès ;
Parle moi sur ce point avec plus de réserve.

LUCAS.

Plaideriez vous ?

COREPHILE.

Qui moi ? Que le Ciel m'en préserve ;

LUCAS

Tant pis ; car en plaidant, quand on est bien guidé,
On apprend la chicanne, & vous m'auriez aidé,
Dans un chien de procès qu'un maltoquier m'intente.

COREPHILE.

J'en suis vraiment faché, mais contre ton attente,
Je ne puis que te plaindre en ce facheux état.

LUCAS.

Ne connoissez vous pas queuque bon Avocat ?

COREPHILE.

Un Avocat ? ce sont tous gens que je déstete,

Et que, lorſque j'en vois, je fuis comme la peſte.

LUCAS.

On m'en indiquoit un hier au ſoir... ſon nom,
C'eſt... je l'ai ſur la langue.... Il s'apelle Damon.

COREPHILE *à part.*

Sauroit-il qui je ſuis ?

LUCAS.

Qu'avez-vous ?

COREPHILE.

Ah le traître!

LUCAS.

Qui, Damon ? pour brave homme on me l'a fait connoître,
C'eſt dit-on un Caton, pour un Pariſien
Et pour un Avocat un gas qui danſe bien.

COREPHILE *à part.*

O Ciel !

LUCAS.

En avez vous queuque réminiſcence ?

COREPHILE.

Je vois que ce Damon eſt de ta connoiſſance.

LUCAS.

Vous voyez ça ?

COREPHILE.

Ton flegme excite mon couroux,

LUCAS.

De l'air dont vous parlez on diroit que c'eſt vous.

COREPHILE.

Hé ! qui t'a mis au fait de ma métamorphoſe ?

LUCAS.

Queuqu'un, qui là deſſusm'a promis bouche cloſe ;
Moyennant queuque argent que je li baillerai,
Quand j'en aurai reçu.

COREPHILE.

Va je t'en donnerai,
Le ſecret eſt vraiment d'une importance extrême,
Puiſque les talens ſeuls charment l'objet que j'aime :
Leonor n'en ſait rien ?

LUCAS.

Oh ! non raſſurez vous.

COREPHILE.

C'eſt un grand bonheur,

LUCAS.

Paix, ma fille viant à vous.

SCENE V.

COREPHILE, LUCAS, MATHURINE.

MATHURINE.

BOnne nouvelle, allons, mon Papa, de la joie,
Pour un fameux Chanteur que le ciel nous envoye,
Et vous auſſi, Monſieur, allons, gai, pour cela.

COREPHILE,

Un Chanteur ?

MATHURINE.

Oui vraiment.

LUCAS *à part.*

Tout juſte nous y vla;

MATHURINE *chante.*

Air *de cage.*

Pour charmer de ſon ramage,
Leonor, & le Hameau,

Dans

Dans ce ſéjour que notre hommage,
Pour elle rendra plus beau :
Ce chanteur eſt un oiſeau,
Que l'Amour va mettre en Cage.

MATHURINE.

Oh ! M. Solbemol ſelon toute apparence,
Avec elle bien-tôt aura fait connoiſſance.

COREPHILE.

Comment Mathurine ! Eſt-il ſi dangereux ?

MATHURINE.

Dangereux ! non il eſt charmant.

COREPHILE *à part.*

Le malheureux !

LUCAS à MATHURINE.

Quoi tu l'a déja vû ? la petite indiſcrette !

MATHURINE.

Avec lui dès long tems ma connoiſſance eſt faite,

LUCAS.

Ah ! friponne.

MATHURINE.

Ah ! tout doux c'eſt mon maître à chanter.

LUCAS.

C'eſt le Diable qui viant ici pour te tenter.

COREPHILE.

Le Diable, c'eſt bien dit, & tout le détermine,
Lucas, a l'empêcher d'aborder Mathurine.

MATHURINE.

Empêchez le plûtôt d'aborder Leonor.

LUCAS.

Alle a morgué raiſon, car c'eſt bian pis encor,
Il viant pour l'épouſer, & ſans doute qu'il l'aime.

COREPHILE.

Lui ?

LUCAS.

La Bourgeoiſe au moins me l'a dit elle-même.

MATHURINE *à part.*

Ah, que j'en ſuis charmée!

COREPHILE *à part.*

Ah, qu'eſt-ce que j'entends!

LUCAS.

Allez voir Leonor. Ne perdez pas de tems.

COREPHILE.

Lucas, ſuis-moi.

LUCAS.

J'y vais. (*A Mathurine.*) Reſtez, petite peſte;
Je viendrai vous rejoindre.

MATHURINE.

Eh bien, Papa, je reſte.

SCENE VI.

MATHURINE.

IL faut que j'obéiſſe.... Il craint, je le ſens bien;
Que je n'aille chercher notre Muſicien;
Je lui trouve aujourd'hui l'humeur un peu méchante;
Mais il m'aime, il eſt bon, s'il me gronde je chante;
J'en ſerai quitte, & puis Madame me ſoutient,
Suffit, & puis encor toûjours il me ſouvient
De cet Air ſi joli que m'a montré mon Maître,
Et qui me donne un cœur ferme autant qu'il peut l'être.

Elle chante.

AIR, *Et l'on en dira ce qu'on voudra.*

OUI, je veux chanter,
J'ai ſçu gouter
Le plus aimable des talens ;
Qui peut ſe vanter
De réſiſter
A ſes éclats brillans ?
Oh ! l'on en dira
Ce qu'on voudra ;
Qui pourra
M'en empêchera,
La Muſique eſt tout
Ce qui flatte mon goût.
Je veux au chant joindre encore
Le jeu des meilleurs Inſtrumens :
Quand l'accompagnement décore
Une voix un peu ſonore
On fait des accords charmans ;
Et s'accorder bien
Eſt le ſouverain bien.
Oh ! l'on en dira
Ce qu'on voudra ;
Qui pourra
M'en empêchera,
L'Harmonie eſt tout
Ce qui flatte mon goût.

SCENE VII.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS *à part.*

BAiller toute ſa bourſe ! ah, morgué c'eſt l'enfant tendre !
Je fais un bon métier.
Il la met dans ſa poche.

MATHURINE.

Je ſuis à vous attendre ;
Papa ; mais n'avez-vous rien à faire au Jardin ?
Votre tems vous eſt cher, vous le perdez :

LUCAS.

Nennin ;

MATHURINE.

Mais moi je perds le mien, & Madame ſans doute,
M'en voudra bien du mal : Ainſi je pars.

LUCAS.

Acoute ;
Madame eſt ma Maîtreſſe, entends-tu bian ? mais moi
Je ſis ton Maître, il faut m'obéir.

MATHURINE.

Je le doi ;
Auſſi ſuis-je toûjours des plus obéiſſantes.

LUCAS.

Toûjours ? Nenni morgué, car ſans ceſſe tu chantes.

MATHURINE.

Sans ceſſe ! ah, quand je dors je ne dis pas le mot.

LUCAS.

Pargué cela s'entend, me prends-tu pour un sot?
Mais moi je te défends de chanter quand tu veilles,
Et sur-tout de venir racler à mes oreilles;
Je te défends encor de voir ce biau Chanteur
Qui viant de but en blanc nous apporter malheur;
Il est contagieux, c'est li qui t'a gâtée,
Par ce maudit grimoire où la voix est notée,
C'est comme un sortilége, & tu dois en guarir.

MATHURINE.

Ne point chanter, Papa, mais c'est pour en mourir!
Elle chante.

AIR, *Comme vlu qu'est fait.*

Colinette aimoit fort la Danse,
Et vécut tant qu'elle dansa:

LUCAS.

Comment donc, est-ce ainsi . . . .

MATHURINE *chante.*

Cent fois la folette en cadence
Avec Colinet s'exerça;

LUCAS.

Crois-tu que je veux rire?

MATHURINE *chante.*

Mais sa Mere avec imprudence,
Sur ce goût là contrecarra;

LUCAS *à part.*

Je fis tout hors de moi.

MATHURINE *chante.*

Tout fut chez elle en décadence,
Et la pauvre Fille expira.

LUCAS *à part*,

Je ne ſçai plus que dire.

MATHURINE *finiſſant l'air.*

Adieu Papa, adieu Papa.

SCENE VIII.

LUCAS.

JE ſis pétrifié. Je défends qu'alle chante :
Et viant-elle à chanter, la coquine m'enchante ;
C'a me paſſe... l'on viant... quel eſt cet inconnu ;
Apparemment que vla notre nouviau venu :
Il me charche, tenons mon quant à moi.

SCENE IX.

SOLBEMOL, LUCAS.

SOLBEMOL *à part.*

SAns doute ;
C'eſt lui, gagnons-le donc, quelque prix qu'il m'en coûte.

Haut.

Vous êtes, je le vois, le Jardinier d'ici ?

LUCAS.

Monſieur... Ah vertigué que vois-jé, & qu'eſt ceci ?
M. Dorante !

SOLBEMOL.

Moi, mon ami tu t'abuſes,
Solbemol eſt mon nom.

LUCAS.

Morgué, tréve de ruſes.

SOLBEMOL *chante.*

Et tu vois de Paris le Chanteur le plus fin.

LUCAS.

Ah! je vous connois bien, vous êtes Médecin.

SOLBEMOL.

Qui moi, Médecin?

LUCAS.

Oui vous, à telles enſeignes
Que pour avoir un jour trop mangé de chataignes,
Vous avez bian penſé m'envoyer *ad patres.*

SOLBEMOL, *à part.*

Il me ſemble en effet, que je connois ces traits.

LUCAS.

Pour une indigeſtion me ſaigner! ça me pique;
Dans le tems qu'il falloit me bailler l'émétique.

SOLBEMOL *à part.*

Il a raiſon, c'étoit chez le Comte d'Arvé,

LUCAS.

Et pis pour réconfort, m'avoir abandonné.

SOLBEMOL.

C'eſt donc toi cher Lucas?

LUCAS.

Et pargué c'eſt moi-même
Qui vis encore, maugré votre biau ſtratagême

SOLBEMOL.

J'en ſuis au deſeſpoir, Lucas n'y penſe plus,

LUCAS.

Je vous en ai pourtant payé dix bons écus.
Quand on ne guarit pas on ne devroit rien prendre.

SOLBEMOL.

Oh, console toi, je m'en vais te les rendre;
J'ai besoin, entre nous, de ton crédit ici,
Tu pouras me servir... les voilà.

LUCAS.

Grand merci.
Si tous les Medecins tenions cette conduite
Ils marcheroient à pied... nous vlà dont quitte à quitte.

SOLBEMOL.

J'adore Leonor, & l'espoir le plus doux
Qui puisse me flatter est d'être son époux;
Comme les seuls talens donnent accès chez elle,
J'y parois moyennant la Musique où j'excelle,
Quittant d'un Médecin & le titre & l'emploi,
Qui la révolteroit peut-être autant que moi:
Ainsi, sur mon état, que ta langue prudente,
Evite en même-tems de m'apeller Dorante,
Solbemol est le nom que j'ai pris à Chaillot.

LUCAS.

Comment dites-vous ça?

SOLBEMOL.

Solbemol.

LUCAS.

C'est un mot
Que je ne retiendrai non-plus que le Grimoire.

SOLBEMOL.

Mais rien n'est plus aisé,

LUCAS.

Je n'ai pas de mémoire.

SOLBEMOL, *lui donnant de l'argent.*

Tien mon pauvre Lucas, ceci t'en donnera.

LUCAS.

Bon j'y fis, Molbesol .. Lucas s'en ressouviendra.

SOLBEMOL.

Molbesol !

Solbemol, ô ciel quelle cervelle !

Solbemol.

LUCAS.

Epelons, je lis mieux quand j'épelle.

SOLBEMOL.

Je vois ce que tu veux, épelle donc tien, Sol

(*il lui donne de l'argent.*)

LUCAS.

Vla la bonne façon, je comprends Sol

SOLBEMOL, *continuant de lui donner de l'argent.*

Bemol.

LUCAS.

Oh vous épelez mal. Ce mot là par li-même

A trois sillables

SOLBEMOL, *lui donnant toute la bourse.*

Prends voilà pour la troisiéme.

LUCAS, *serrant la bourse.*

Solbemol.

SOLBEMOL.

Pour l'argent ce drôle est un vautour.

LUCAS.

Vous m'avez fait saigner, je vous saigne à mon tour.

SOLBEMOL.

Soit; mais aussi je puis compter sur toi?

LUCAS.

Sans doute.

SOLBEMOL.

Tu vas voir Leonor?

LUCAS.

Tenez j'en prends la route.

SOLBEMOL.

Et tu seras discret.

LUCAS.

Oui : j'en viendrons à bout.
Serviteur (*à part*), je m'en vas li degoiser le tout.

SCENE X.

SOLBEMOL.

CE Lucas, sur mon ame, est un rusé compere;
Sa rencontre en ces lieux n'est pas trop mon affaire,
Et c'est pour nous sans doute un mauvais confident,
Que celui dont notre or est le seul répondant.
Mais Lucas se taira, l'amour du gain l'embrase
Ou je triompherai peut-être avant qu'il jase....
On vient.. ha, quel objet à mon repos fatal!
Mon cœur me dit tout bas que c'est-là mon rival.

SCENE XI.

SOLBEMOL, COREPHILE, LEONOR.

LEONOR.

OUi, puiſque c'eſt pour moi, j'ai le droit, ce me ſemble,
D'exiger que tous deux vous travailliez enſemble.
à part) Profitons de l'avis que m'a donné Lucas.

SOLBEMOL.

Puis-je ſçavoir, Madame, en quoi ?

LEONOR.

Voici le cas :
Monſieur eſt ſi galant qu'il s'eſt mis dans la tête,
De me donner ce ſoir un Ballet pour ma fête.
A la danſe d'ailleurs il vouloit m'arrêter,
Mais nous vous poſſedons, & je prétends chanter.
Les talens que le goût, & l'eſprit aſſorditſent,
Se prêtent de l'éclat lorſqu'ils ſe réuniſſent,
Et ce n'eſt aux plaiſirs qu'à demi s'exercer
Que danſer ſans chanter, ou chanter ſans danſer.

SOLBEMOL.

Pour moi, Monſieur, je ſuis de l'avis de Madame.

COREPHILE.

Chantons donc, j'y conſens de toute mon ame.

SOLBEMOL.

Du jour de votre fête, inſtruit par les amis,
A qui je dois l'honneur où vous m'avez admis,
J'ai déja compoſé dans un art que j'adore,

Des morceaux que ſuivront d'autres qui vont éclore.

LEONOR.

C'eſt bien fait, la fête en aura plus d'éclat,
Et l'excès des plaiſirs convient à mon état.
Mon cœur pour le chagrin eſt un champ très ſtérile ;
Ma ſphere eſt le plaiſir, la joie eſt mon mobile,
Et ce jour tout-à-coup eſt venu me fraper
De ſouci qu'au plûtôt je prétends diſſiper.

COREPHILE.

Quels ſont-ils, s'il vous plaît ?

SOLBEMOL.

Quel en ſeroit la cauſe ?

LEONOR.

Deux partis qu'à la fois, Monſieur, l'on me propoſe.

COREPHILE *à part.*

Deux ? j'ai donc trois Rivaux.

SOLBEMOL *à part.*

Deux, & lui, quel deſtin !

LEONOR.

L'un eſt un Avocat, l'autre eſt un Medecin.

COREPHILE *à part.*

Un Avocat, ah Ciel !

SOLBEMOL *à part.*

Un Medecin, qu'entends-je ?

LEONOR.

De leur déguiſement leur embarras me vange.

COREPHILE *à part.*

M'auroit-on démaſqué ?

SOLBEMOL *à part.*

Serois-je découvert ?

LEONOR.

Je vous vois tous les deux me plaindre de concert.

COREPHILE.

L'affaire a, je vous l'avoüe, un fonds qui la complique.

SOLBEMOL.

On ne peut le nier, l'accident eſt critique.

LEONOR.

Très-critique en effet, car dans ces deux Epoux
Je ne vois que matiere à d'éternels dégoûts.
Je me figure l'un, qu'abandonnent les graces,
Au milieu d'un ramas de triſtes paperaſſes,
Dont en un Cabinet, qu'il en a tapiſſé,
Il repaît ſon eſprit d'argument heriſſé,
Et de ſon art a-t'il, endoſſé la livrée ?
Alors me préſentant ſa figure enterrée
Dans un noir attirail qu'enjolive en deux parts,
Une perruque au moins trop grande de trois quarts.
Il me ſemble l'entendre avec un air profane,
Aiguiſer ſes douceurs du ton de la Chicanne :
Cela ne fait pas un joli ſoûpirant.

SOLBEMOL.

Je ne le crois pas fait pour être Conquerant.

LEONOR.

Hé ! penſez-vous qu'au fond l'autre ſoit moins mauſſade,
Lui qui ſoir au matin de malade en malade,
Courant pour ſon profit, plus que pour leur ſanté,
Eſt chez lui plein de l'air qu'il en a raporté,
Dont il n'eſt point de jour que les exploits célébres,
Ne deviennent enfin des Hiſtoires funébres,
Qui traîne ſur ſes pas la douleur & la mort,
Et qui dort quand on veille, & veille quand on dort :
C'eſt bien là le moyen d'amuſer une femme,

COREPHILE.

Ces Meſſieurs ne ſont bons qu'à faire tendre l'arc.

LEONOR.

J'ai beſoin de conſeils, & j'en attends de vous,
Meſſieurs, lequel des deux prendrai-je poux Epoux?
Prononcez.

COREPHILE.

L'Avocat.

SOLBEMOL.

Le Medecin.

LEONORE.

De grace,
Accordez-vous, ſinon ce choix-là m'embarraſſe
Au point, que ne ſçachant lequel vaut mieux des deux,
Je me verrai réduite à ne prendre aucun d'eux.

COREPHILE.

Oh! ſi de la raiſon, Monſieur veut faire uſage,
Je crois que l'Avocat obtiendra ſon ſuffrage.

SOLBEMOL.

Point... Mais, ſi Monſieur veut en juger ſenſément,
Le Medecin, je penſe, aura ſon agrément.

SCENE XII.

SOLBEMOL, COREPHILE, LEONORE, LUCAS *qui écoute*

LUCAS *à part.*

LA drôle de diſpute, à part moi j'en veux rire.

COREPHILE.

Ecoutez-moi, Monſieur.

SOLBEMOL.

Monſieur, laiſſez-moi dire.

COREPHILE.

'Appui de la Juſtice & des biens, l'Avocat.
A ſur le Medecin le pas par ſon état.
De cette vérité chacun ſent l'évidence.

SOLBEMOL.

La Medecine au prix de la Juriſprudence;
Eſt autant au-deſſus (& je vous le ſoûtiens)
Que la vie en effet eſt au-deſſus des biens.

COREPHILE.

'A la perdre ſouvent le Medecin nous aide.

SOLBEMOL.

L'Avocat gagne-t-il tous les Procés qu'il plaide?

COREPHILE.

Quand l'un perd, l'autre gagne, & quelqu'un eſt content.

SOLBEMOL.

Et mais le Medecin en pourra dire autant.

COREPHILE.

En un mot ce qui rend l'Avocat préférable,
C'eſt ſa Profeſſion étant plus honorable.

SOLBEMOL.

Chimére.

COREPHILE.

L'Avocat parle en plein Tribunal.

SOLBEMOL.

L'autre à hui clos, d'accord, mais il juge

COREPHILE.

Fort mal.

SOLBEMOL.

On n'en appelle point.

LUCAS.

A merveilles, courage,
Comme pour les abſens, morgué vous faites rage.

LEONOR.

Tu les écoutois donc ?

LUCAS.

Oui, gai comme un pardu,
Je n'étois qu'à deux pas, j'ai tout entendu.

COREPHILE.

Sois donc Juge entre nous.

SOLBEMOL.

Je te prend pour arbitre.

LEONOR.

Moi, pour médiateur.

LUCAS.

Jarnigué le biau titre !
Soit, je ne tiendrons pas le procès en ſuſpens,
Et je vous condamnons l'un & l'autre aux dépens.

SOLBEMOL.

Il n'eſt pas queſtion de dépens.

COREPHILE.

Non, décide,
Qui pour un mariage honorable & ſolide,
Vaut mieux d'un Médecin, ou bien d'un Avocat.

LUCAS.

Ah ! tatigué, Meſſieurs, le point eſt délicat.

LEONOR.

Tu t'en tireras bien, tu n'es pas un novice.

SOLBEMOL.

Il faut de l'équité.

COREPHILE.

COREPHILE.

Je veux de la juſtice.

LUCAS.

Je m'en vas conſulter votre affaire à part, moi.

(*il ſe retire à l'écart.*)

Voyons & balançons ces deux bources.... ma foi
Allés peſons tout juſte autant l'une que l'autre.
Fort bian. (*haut.*) Jarni, Meſſieurs, queu tracas que le vôtre.
J'ai peine à décider, je ſis dans l'embarras.

SOLBEMOL.

Hé! quoi, tu ne vois point?

COREPHILE.

Quoi, tu ne conçois pas.

SOLBEMOL.

Qu'on doit au Médecin donner la préférence.

COREPHILE.

Que ſur lui, l'Avocat a la prééminence?

LUCAS.

Morgué, non c'eſt égal, aucun n'eſt préminent;
Car babillant tous deux, & tous deux griffonant,
Et ça pour de l'eſpéce ils font les mêmes roles,
Et vendent tous les deux, de l'air & des paroles.

SOLBEMOL.

J'ai tort de conſulter un nigaud, (*à part.*) le faquin!

COREPHILE.

Comme ce bénêt-là nous juge, (*à part.*) le coquin!

LEONOR.

Laiſſons cet examen, vous ferez mieux, je penſe,
De vous occuper de muſique & de danſe.

COREPHILE.

Oui, nous devons ſonger au divertiſſement.

SOLBEMOL.

Je vais y travailler, Madame, en ce moment;
Et dans cet endroit même, où libre & solitaire,
J'ai dit qu'on m'apportât ce qui m'est nécessaire:
De son côté, Monsieur, a-t-il fait des apprêts?

COREPHILE.

Si j'en ai fait? parbleu mes danseurs sont tous prêts.

LEONOR.

Hé bien, allez, Messieurs, achever votre ouvrage;
Alors en liberté pesant votre suffrage,
Sur le choix d'un Epoux je pourrai décider.
Adieu.

LUCAS.

De peur de noise il faut nous évader.

SCENE XIII.

SOLBEMOL, COREPHILE.

COREPHILE.

VOus avez en ceci quelque motif intime?

SOLBEMOL.

Je suis sur que du cœur l'intérêt vous anime.

COREPHILE.

D'accord, cet Avocat, dont j'appuiois les droits
Aux nœuds de l'amitié doit mes soins & ma voix
Leonor l'asservit à l'amour le plus tendre.

SOLBEMOL.

Ce même Médecin que j'ai voulu défendre,

Eſt de tous mes amis le plus cher à mes yeux ;
Pour Léonor l'Amour lui prête tous ſes feux.

COREPHILE (*à part.*)

Il faut, en le gagnant, l'empêcher de me nuire.

SOLBEMOL (*à part.*)

Je veux en ma faveur, tacher de le ſéduire.

COREPHILE.

Monſieur...

SOLBEMOL.

Monſieur.....

COREPHILE.

Le bien.

SOLBEMOL.

Le ſuccès.....

COREPHILE.

Où je tends.....

SOLBEMOL.

Où j'aſpire.....

COREPHILE.

Eſt extrême.

SOLBEMOL.

Eſt des plus importans.

COREPHILE,

Ne me traverſez pas.

SOLBEMOL.

N'allez pas à l'encontre.

COREPHILE.

Acceptez.

SOLBEMOL.

Recevez

COREPHIL

Ce Brillant.

SOLBEMOL.

Cette Montre.

COREPHILE.

Hem, quoi?

SOLBEMOL.

Plaît-il?

COREPHILE.

A moi.

SOLBEMOL.

Mais je n'y comprends rien.

COREPHILE.

Vous m'offrez des préſens?

SOLBEMOL.

Et vous m'en offrez bien.

COREPHILE.

La difference eſt grande.

SOLBEMOL.

Elle eſt grande ſans doute.

COREPHILE.

Elle eſt toute pour moi.

SOLBEMOL.

C'eſt pour moi qu'elle eſt toute.

COREPHILE.

Je ſuis cet Avocat.

SOLBEMOL.

Vous?

COREPHILE.

Ce fait eſt certain.

SOLBEMOL.

Quel incident! & moi je ſuis ce Médecin.

COREPHILE.

Qu'entends-je: eſt-il poſſible?

SOLBEMOL.

Oh, la choſe eſt très-ſure.

COREPHILE.

Ce coup là me confond.

SOLBEMOL.

Moins que vous je vous jure.

COREPHILE.

La ſituation eſt triſte!

SOLBEMOL.

En même-tems

COREPHILE.

Délicate.

Agiſſons comme d'honnêtes gens,
Sur-tout plus de détours, & puiſque par un traitre
Leonor eſt venu au point de nous connoître,
Sur nous à découvert faiſons-là prononcer:
Vous chantez, c'eſt bien fait, & moi je ſais danſer,
Et la danſe, je crois, l'emportera près-d'elle:

SOLBEMOL.

J'en doute: la Muſique eſt plus noble & plus belle;
Et j'y fonde l'eſpoir de ſubjuguer ſon cœur.

COREPHILE *ſortant.*

Nous verrons, nous verrons qui ſera le Vainqueur.

SCENE XIV.

SOLBEMOL.

POur le coup il eſt tems que ma ſcience éclate,
Je dois avoir ſur moi des Vers pour ma Cantate.

Ils ſont du bon Faiſeur.. voyons.

(Il fouille dans ſes poches & lit quelque papier qu'il en tire)

Prenez un gros
De rhubarbe . . . ah ce trait me rappelle mes maux,
De ce reſſouvenir mon ame eſt déchirée,
Ah . . . . *conſultation pour une diarrhée.*
Au diable le métier qui vient de mes deſirs
Empoiſonner l'attrait juſqu'au ſein des plaiſirs . . .
Ah . . c'eſt un tambourin très propre pour la fête . . ;
Et voici le *Duo* dont la Muſique eſt prête . . .
Où diantre ſont ces Vers ? à la fin les voilà.

(On apporte une table, un fauteuil & une chaiſe).

On vient : bon, avancez . . . hé non, là, butors, là . . .
Allons, je ſens déja que ce Jardin m'inſpire
Tout ce qu'a de charmant l'air que l'on y reſpire ;
Voilà ce qu'il me faut, le papier eſt reglé :
Compoſons . . . *Il s'aſſit.*
Mais quel ton prendrons-nous ? quelle clé,
Cé ſol ut ? Oüi, je veux que mon ſçavoir ſe montre,
Et ce morceau demande un air de haute-contre.

Solbemol ayant préludé, applique la Muſique aux paroles, Vers pour Vers, ſe répétant & ſe corrigeant en différentes façons.

CANTATILLE.

LEDA.

Aux charmes de Leda, qui des Cieux étoit digne,
Le Maître de la Foudre avoit livré ſon cœur.

Le Poëte en ces Vers fait voir ſon induſtrie,
Et je ſuis fort content de cette allégorie:
Leda c'eſt Léonor, & Jupiter c'eſt moi;
Pour mon amour l'augure eſt heureux par ma foi.

Il continuë à compoſer.

» Soudain ſous la forme d'un cygne,
» Il vole dans ſes bras, & devient ſon vainqueur.

Le cygne eſt de mon Art un ſymbole admirable,
Et les oiſeaux jadis chantoient, ſelon la Fable.

Il continuë encore.

» Vous qui dans l'amoureuſe Guerre,
» Au triomphe portez vos Vœux,
» Auprès de l'objet de vos feux
» Imitez le Dieu du Tonnerre.

Oh! je l'imiterai; le conſeil eſt fort bon,
Mon homme eſt Moraliſte, & c'eſt-là ſon vrai ton;
Après tout en amour la morale réveille....
Je ſuis content de moi, cet air eſt à merveille,
Oui... je l'ai compoſé dans le goût de Lulli,
Quoiqu'avec la Nature il ait beaucoup vieilli,
De l'Art ou rempli d'elle, en tréfors tu t'épanches,
Lulli, tu fus le tronc, les autres ſont les branches;
Mais dans ce *Duo*-ci comme on veut du nouveau,
Je laiſſe-là le tronc, & m'en tiens au *Rameau*,
J'y prétends réunir l'Ecolier & le Maître.
Mathurine eſt longtems..... mais je la vois paroître.

SCENE XV.

SOLBEMOL, MATHURINE *apportant un Violoncelle.*

MATHURINE.

MOnſieur s'impatiente, & n'a pas tort au fond;
Je m'impatientois auſſi, je vous réponds.

SOLBEMOL.

Allons, mettez-vous là.

Il la fait aſſeoir.

Prenez ma Belle;
Pour jouer ce morceau votre Violoncelle.

MATHURINE *joüe une Sonate.*

SOLBEMOL.

Bon, voyons ce *Duo* qu'il faut que vous chantiez;
Et que je veux auſſi que vous accompagniez.

Il chante avec Mathurine.

» HABITANS fortunés de ce Hameau charmant;
» Uniſſez-vous, & célébrez la Fête
» D'un adorable objet ſon plus bel ornement;
» Et la flamme d'un Amant
» Devenu ſa conquête.

MATHURINE *ſeule chante.*

» Bergers, danſez legerement:

SOLBEMOL & MATHURINE *chantent ensemble.*

„ Oiſeaux, chantez tendrement :

SOLBEMOL *chante ſeul.*

„ Ruiſſeaux, coulez lentement.

Tous deux chantent.

„ Que dans ces lieux tout célébre la Fête
„ D'un adorable objet leur plus bel ornement,
„ Et la flamme d'un Amant
„ Devenu ſa conquête.

SCENE XVI.

SOLBEMOL, MATHURINE, LEONOR, & LUCAS *dans le fond du Théatre.*

LEONOR *bas.*

HE bien Lucas, ta fille, en es-tu ſatisfait?

LUCAS.

Oh ! tout ça m'émerveille & je ſis ſtupéfait.

SCENE XVII. & derniere.

LEONOR, LUCAS *dans le fond du Théatre.* SOLBEMOL, COREPHILE MATHURINE,

SOLBEMOL *à Mathurine.*

DAns ce goût que des gens trouvent un peu groteſque,
J'ai fait un tambourin paſſablement burleſque,
A le jouer, ma chere, il faut vous exercer.

COREPHILE *à part ſans voir Leonor & Lucas.*

Un tambourin, fort bien, moi je vais le danſer.

Mathurine joue, & Corephile danſe.

SOLBEMOL *ſurprenant Corephile,*

Ah! comment? *Mathurine ceſſe de jouer.*

COREPHILE *danſant toujours.*

Allez donc que le diable vous emporte,
Eſt-ce qu'un Inſtrument s'arrête de la ſorte?

SOLBEMOL.

Que faites-vous donc là? je ne vous voyois pas.

COREPHILE.

Vous faites la muſique, & moi je fais les pas.

LEONOR *s'avançant avec Lucas.*

De vos talens, Meſſieurs, l'égalité parfaite,
Vient de fraper mes ſens, & j'en ſuis ſatisfaite.

COREPHILE.

Il n'eſt plus queſtion que d'adjuger le prix.

SOLBEMOL.

S'il appartient aux feux dont nous ſommes épris,
Le mien aſſurément emporte la balance.

COREPHILE.

Non, Madame; le mien a plus de violence.

LEONOR.

Je ne puis ſur ce point décider entre vous,
Mais puis qu'il faut enfin que je prenne un Epoux,
Le choix eſt une loi qu'il faut que je ſubiſſe.

SOLBEMOL.

Sans égard aux talens que le cœur ſeul choiſiſſe.

LEONOR.

Le cœur eſt fort bien dit : mais à parler ſans fard,
S'il choiſit, aux talens il aura donc égard;
Et lui ſeul en effet peut vuider la querelle,
Sur le prix des deux arts, où l'un & l'autre excelle.
La danſe que dailleurs à bon droit on cherit,
N'amuſe que les yeux, & tout au plus l'eſprit,
Au lieu qu'avec l'eſprit que la Muſique éleve,
Elle touche le cœur, le ſaiſit, & l'enleve,
Et ſemble maitriſer l'ame, & le ſentiment,
Ainſi pour faire un choix après ce jugement,
(*à Solbemol*) Maitreſſe de ma main, Monſieur, je vous la donne.

SOLBEMOL.

Quel bonheur !

MATHURINE *à part.*

Quel plaiſir !

COREPHILE.

Ciel ! ma cauſe étoit bonne.
Mais j'en appelle.

LUCAS.

Allez, laiſſez-là ce procès,
On en perd tous les jours de meilleurs au Palais.

Monſieur, danſez plûtôt & de toute votre ame
Pour braver à la fois, & Monſieur & Madame.

COREPHILE.

Je danſerai ſans doute, & je pourrai je croi,
Montrer que c'eſt à tort qu'on le préfere à moi.

SOLBEMOL *à Leonor.*

Pour vous juſtifier je donnerois ma vie

LEONOR.

Le cœur me ſuffira

COREPHILE.

Je m'en vais de furie
Vous donner un Ballet tellement renverſé,
Que chaque caractere y ſera déplacé.

Fin de la Comédie.

VAUDEVILLE.

UNE mere franche hypocrite,
Contre le plaiſir ſait crier,
Tandis que ſa fille eſt inſtruite
Que pour elle il eſt familier :
La fille l'écoute & l'imite,
L'une & l'autre font leur métier.

CATAUT dormoit ſous une treille ;
L'œil couvert de ſon tablier
Plein de l'amour qui la conſeille
Colas y court en lévrier,
Mais tout d'abord il la réveille ;
Il ne ſçavoit pas ſon métier.

Pour Mathurine.

QUAND ſur un Théatre que j'aime,
Mon talent oſe s'eſſayer,
Meſſieurs votre indulgence extrême,
Eſt engagé à l'appuyer.
Vous en profiterez vous-même
Lorſque je ſçaurai mon métier.

AU PARTERRE.

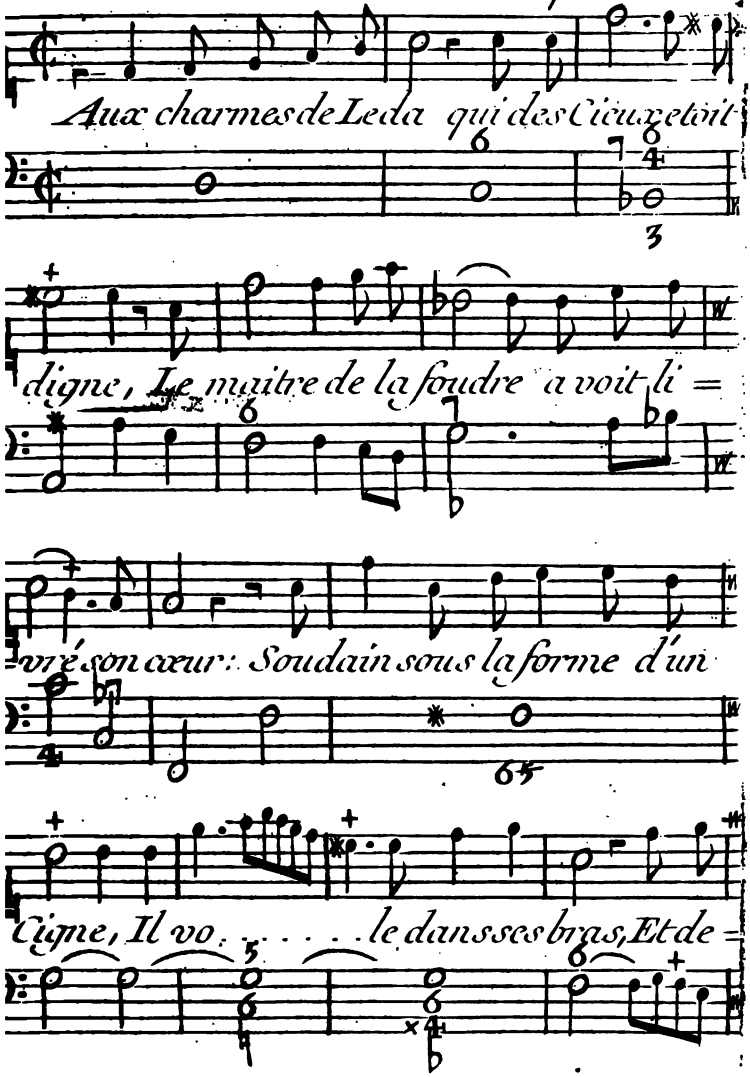
QUE votre bon goût nous éclaire,
Dans le plus épineux ſentier,
A la crainte de vous déplaire
L'Auteur ſe livre tout entier ;
Mais s'il obtient un doux ſalaire,
Meſſieurs, il a fait ſon métier.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, une Comédie qui a pour titre : *Les Talens Déplacez.* Et je crois que l'on peut en permettre l'Impreſſion, ce 28. Août 1744.

CREBILLON.

Le prix eſt de 24. ſols.

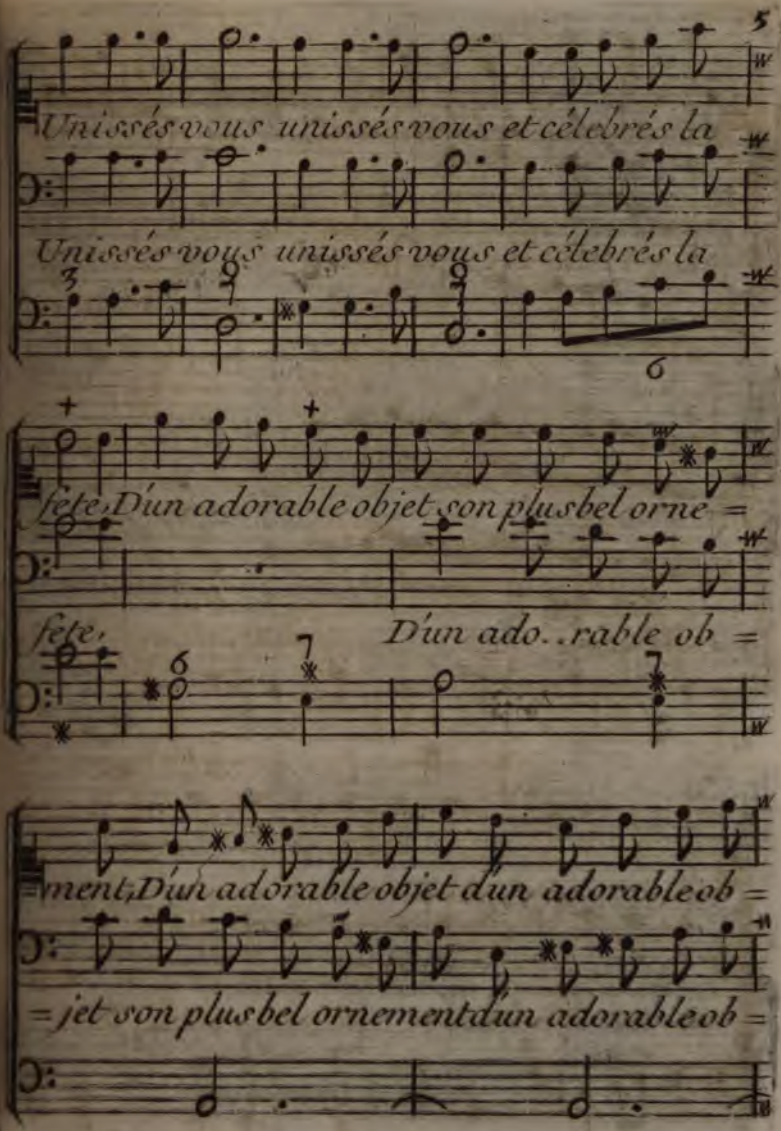

Aux charmes de Leda qui des Cieux etoit
digne, Le maître de la foudre a voit li =
vré son cœur: Soudain sous la forme d'un
Cigne, Il vo . . . . . le dans ses bras, Et de =

APPROBATION.

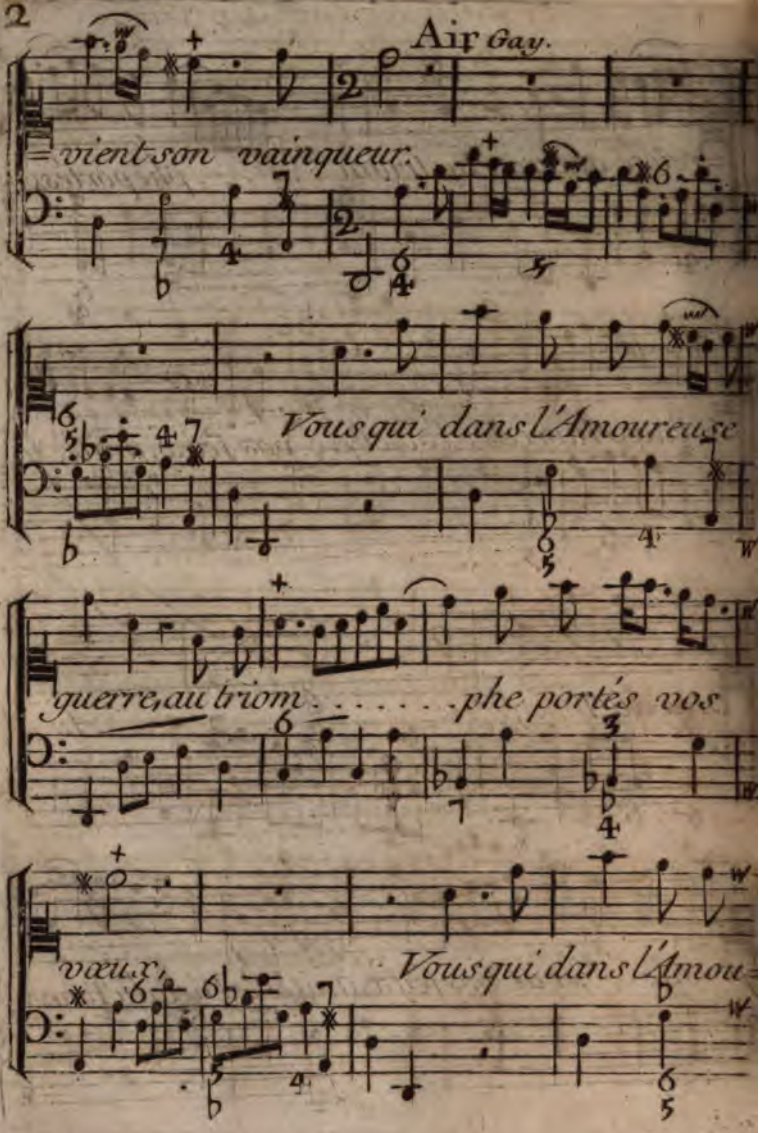
J'Ai lû par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, une Comédie qui a pour titre : *Les Talens Déplacez.* Et je crois que l'on peut en permettre l'Impreſſion, ce 28. Août 1744.

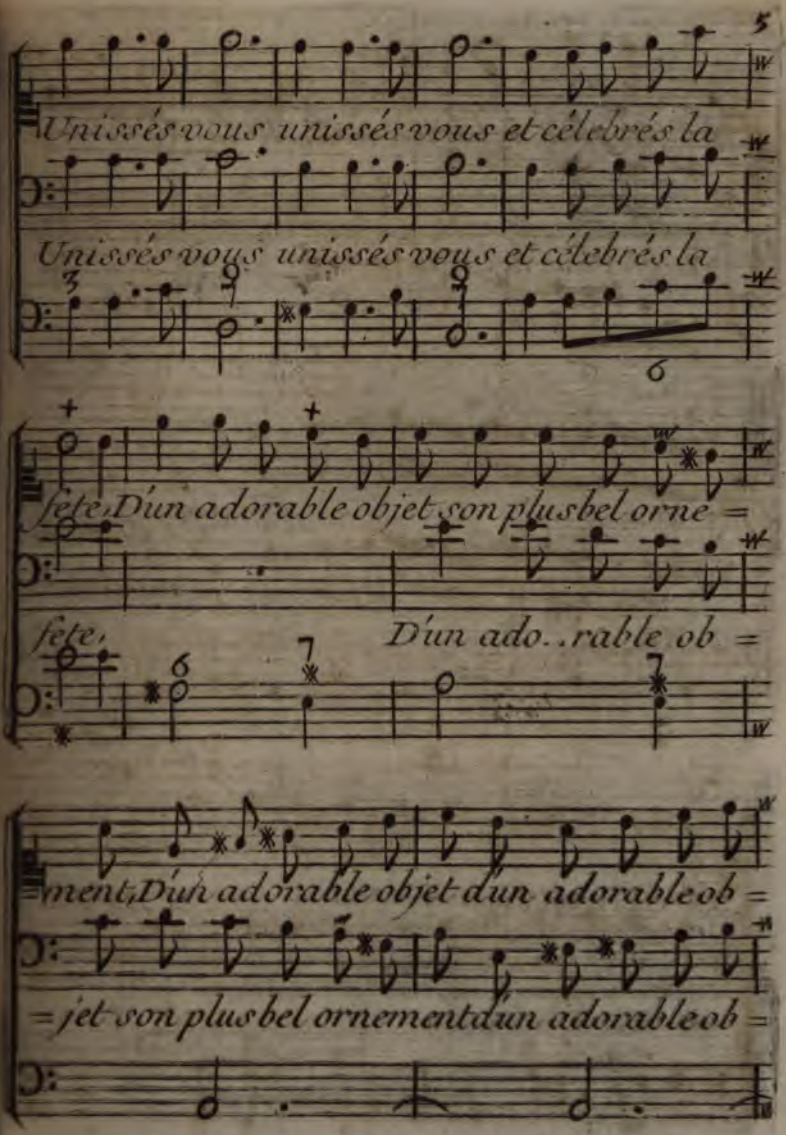
CREBILLON.

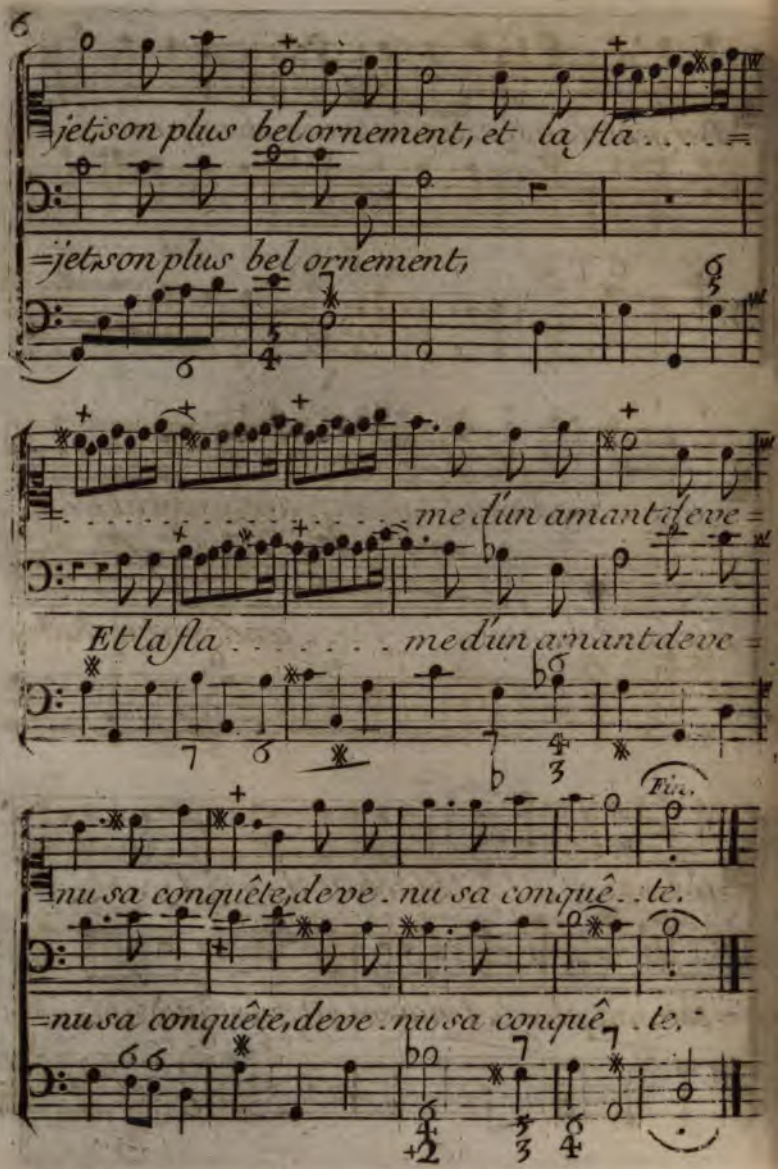
Le prix eſt de 24. ſols.

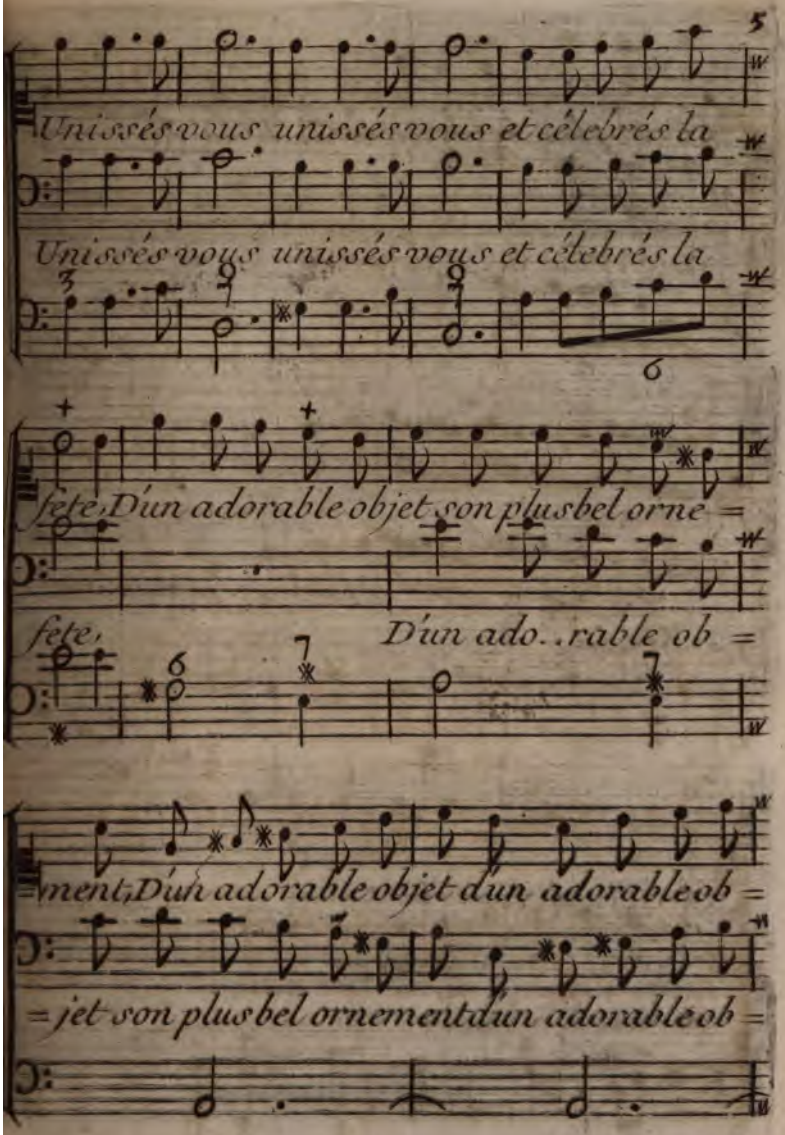

Unissés vous unissés vous et célebrés la
Unissés vous unissés vous et célebrés la
fête, Dún adorable objet son plus bel orne =
fête, Dún ado..rable ob =
=ment, Dún adorable objet dún adorable ob =
=jet son plus bel ornement dún adorable ob =

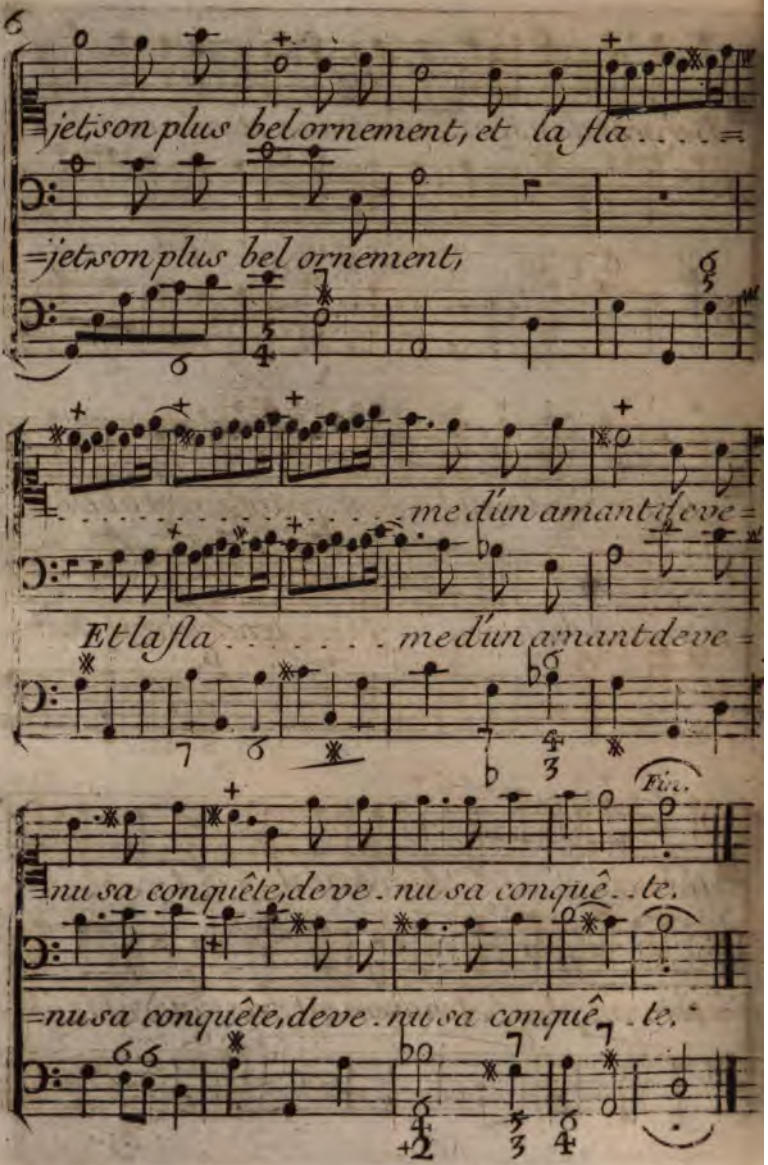
Air *Gay.*

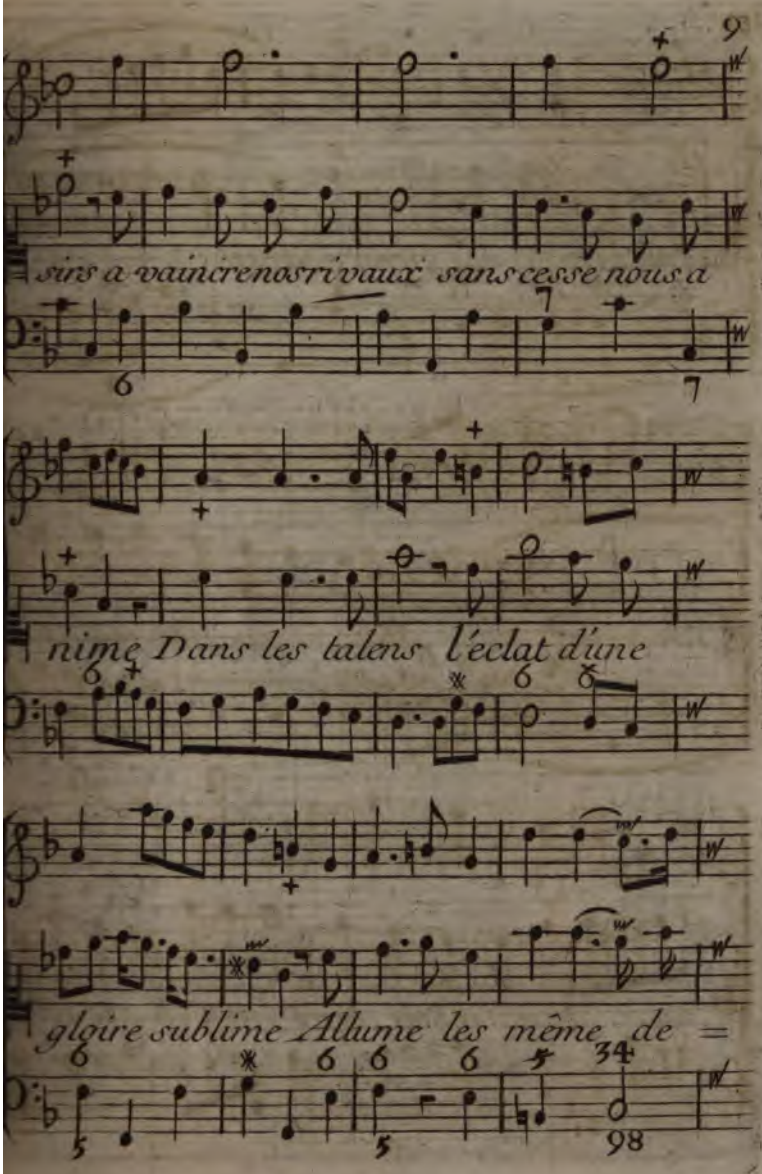

vient son vainqueur.
Vous qui dans l'Amoureuse
guerre, au triom . . . . . phe portés vos
vœux,
Vous qui dans l'Amou-

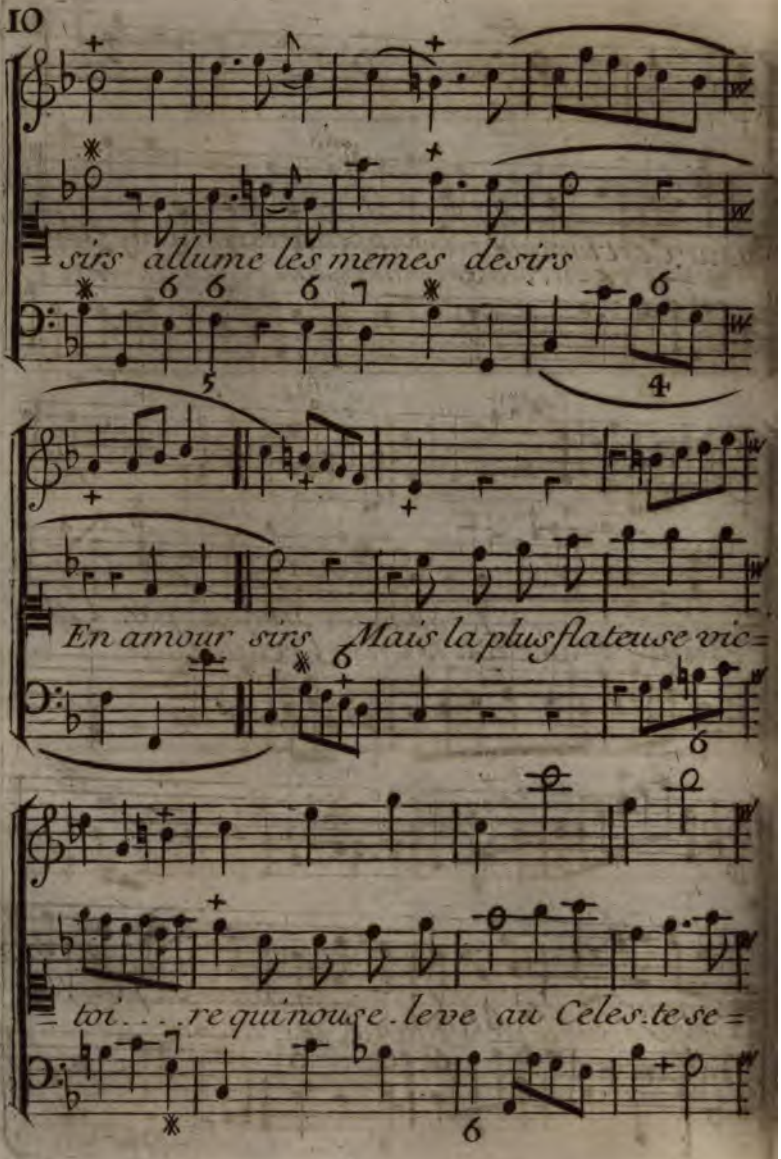

Unissés vous unissés vous et célebrés la
Unissés vous unissés vous et célebrés la
fête, Dún adorable objet son plus bel orne =
fête, Dún ado..rable ob =
=ment, Dún adorable objet dún adorable ob =
=jet son plus bel ornement dún adorable ob =

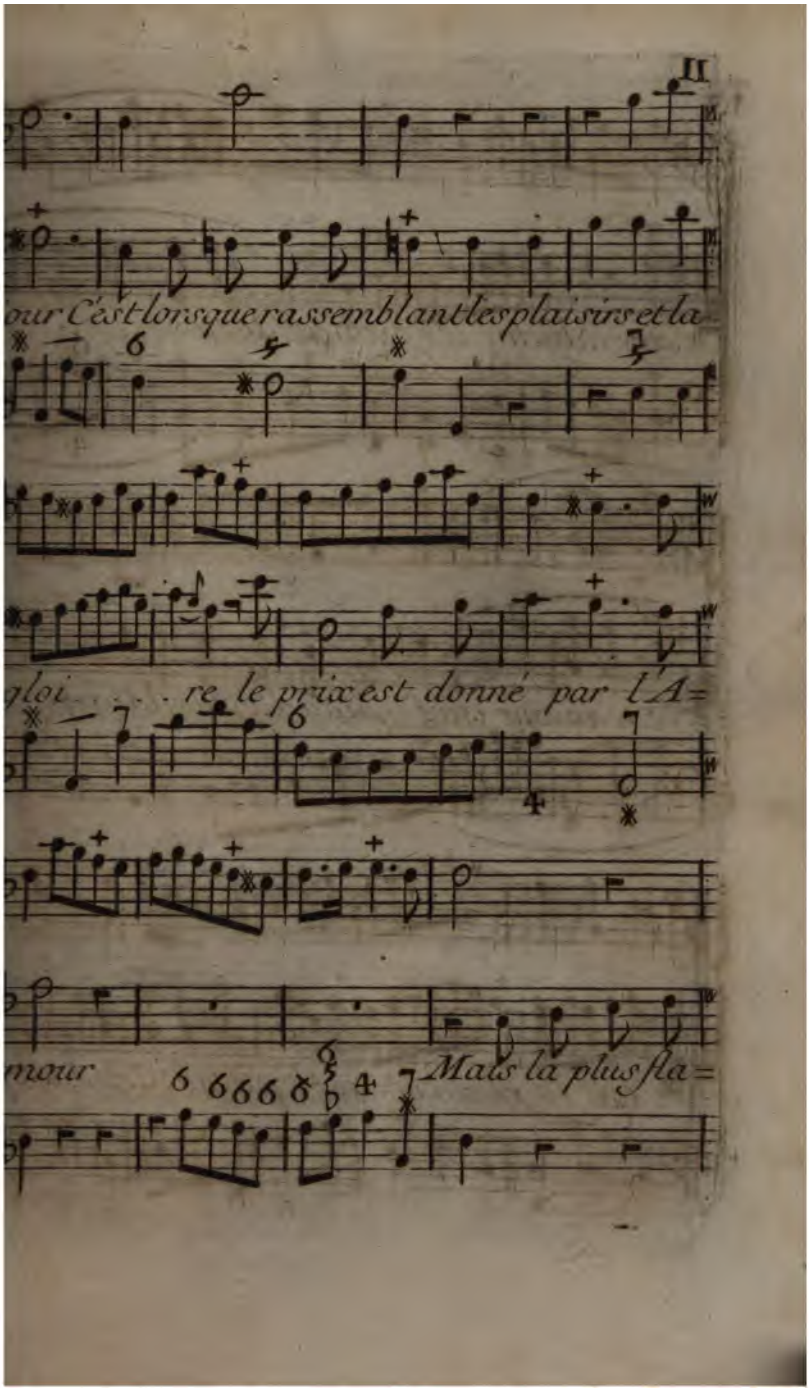

6
jet,son plus bel ornement, et la fla . . . .
=jet,son plus bel ornement,
me d'un amant,deve =
Et la fla . . . . . me d'un amant deve =
Fin.
=nu sa conquête,deve . nu sa conquê . . te.
=nu sa conquête,deve . nu sa conquê . te.

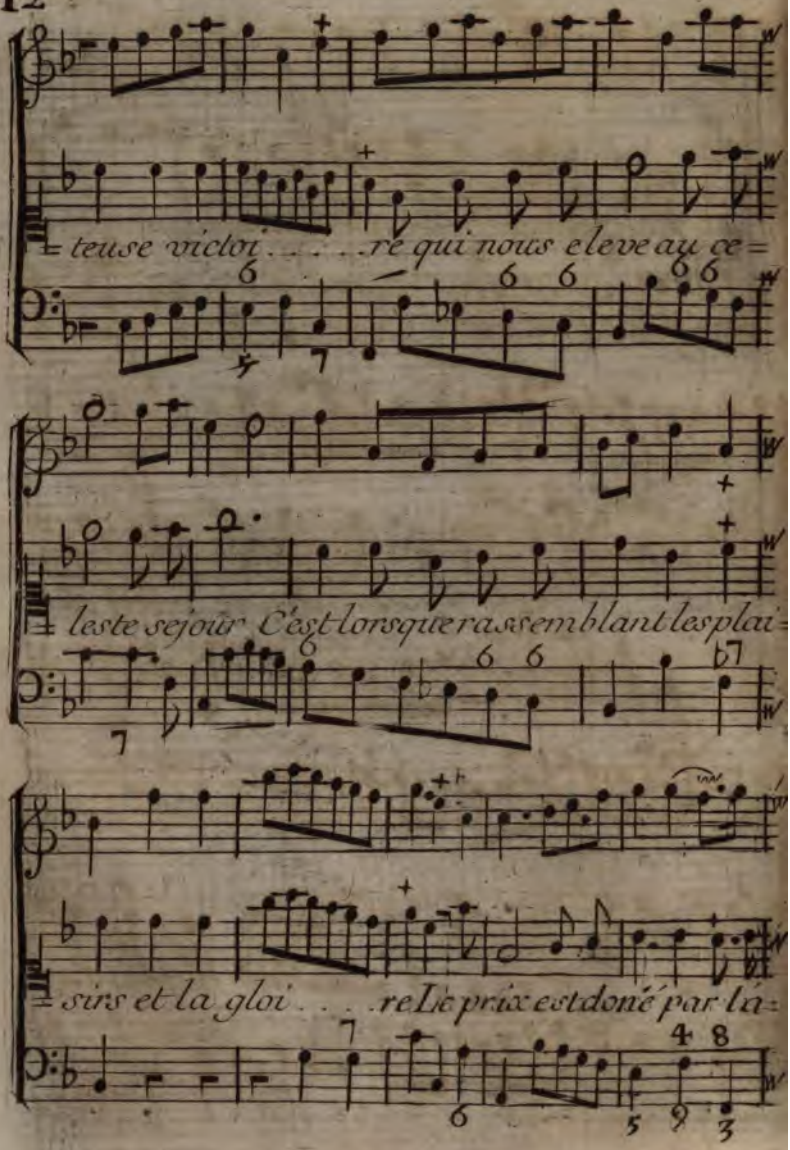

Unissés vous unissés vous et célebrés la
Unissés vous unissés vous et célebrés la
fete, Dún adorable objet son plus bel orne =
fete, Dún ado..rable ob =
=ment, Dún adorable objet dún adorable ob =
=jet son plus bel ornement dún adorable ob =

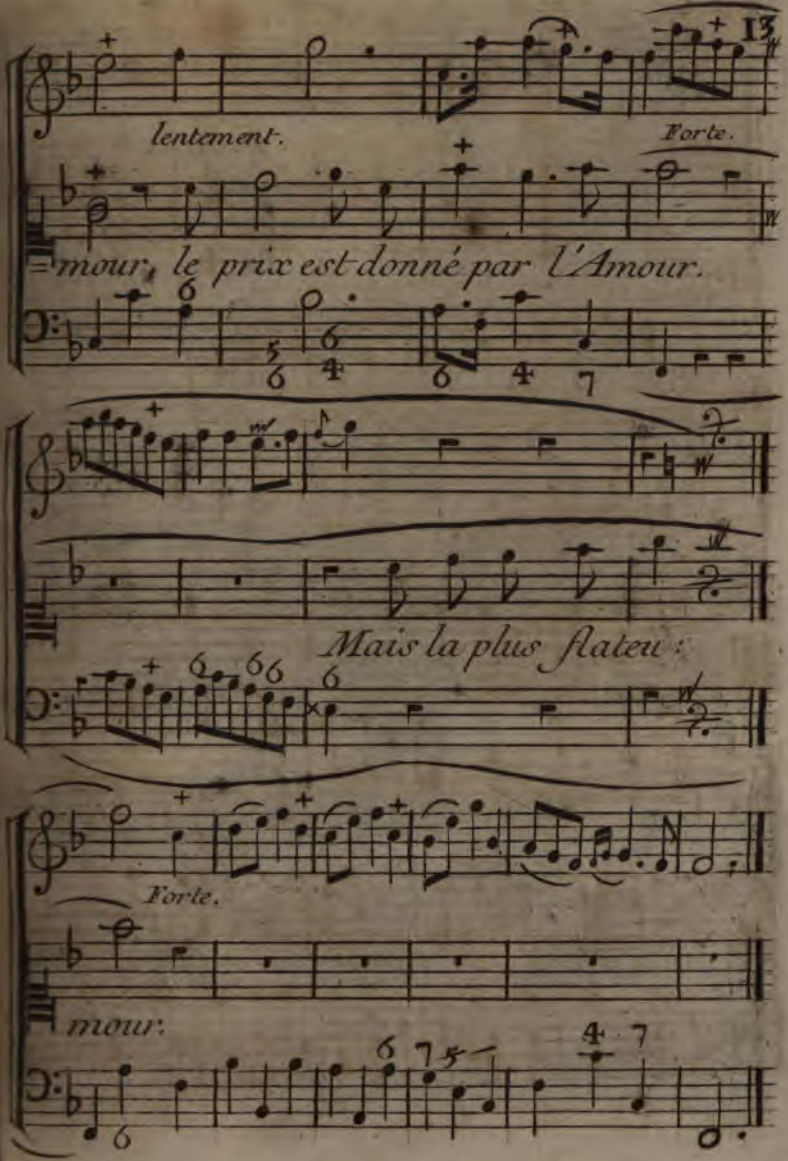

6
jet,son plus bel ornement, et la fla . . . . =
=jet,son plus bel ornement,
me d'un amant, deve =
Et la fla . . . . . me d'un amant deve =
Fin.
=nu sa conquête, deve . nu sa conquê . . te.
=nu sa conquête, deve . nu sa conquê . te.


sins a vaincre nos rivaux sans cesse nous a
nime Dans les talens l'éclat d'une
gloire sublime Allume les même de =

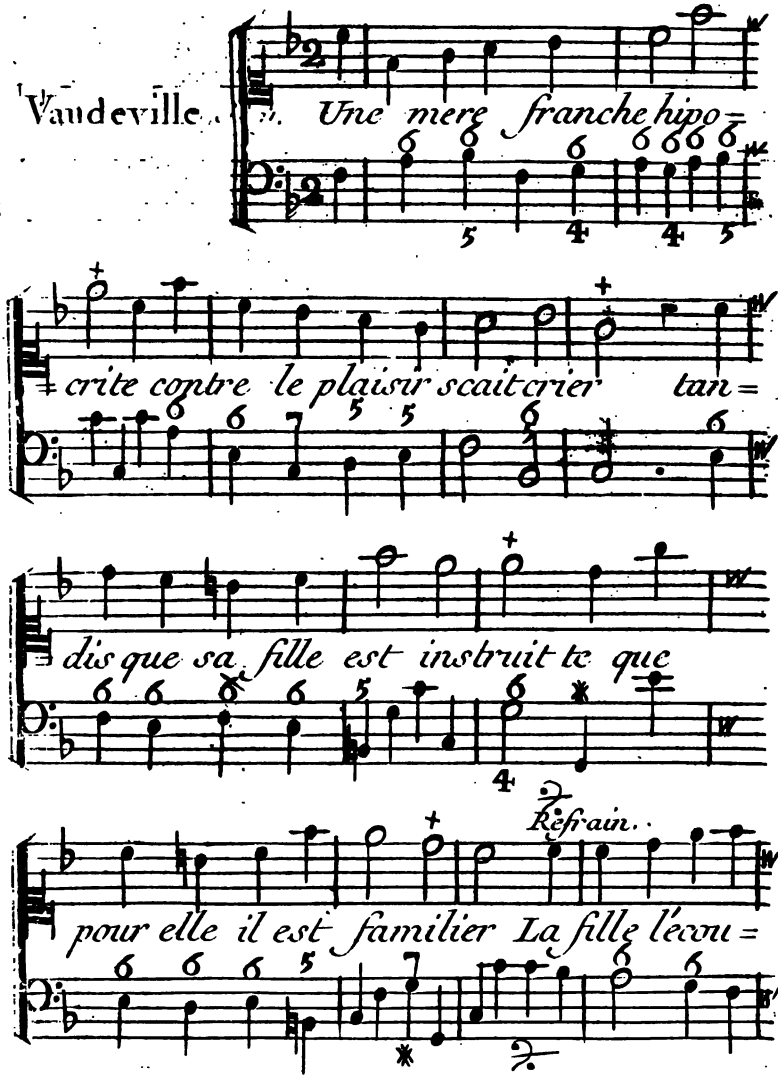

sirs allume les memes desirs
En amour sirs Mais la plus flateuse vic=
toi . . . re qui nous e. leve au Celes. te se =

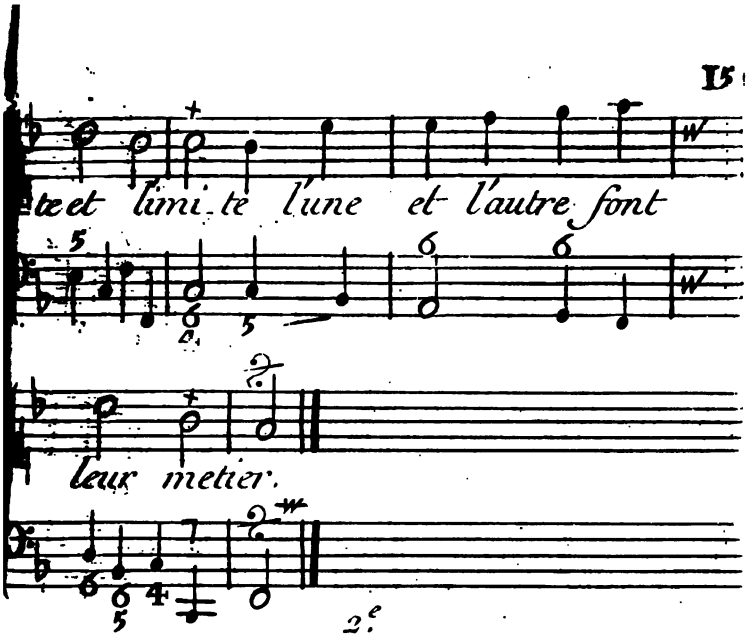

II
our C'est lorsque rassemblant les plaisirs et la
gloi . . re le prix est donné par l'A=
mour
Mais la plus fla=


teuse victoi . . . . . re qui nous eleve au ce=
leste sejour C'est lorsque rassemblant les plai=
sirs et la gloi . . . re Le prix est donné par la=


13
lentement.
Forte.
=mour, le prix est donné par l'Amour.
Mais la plus flateu:
Forte.
mour.

Vaudeville.


Une mere franche hipo=
crite contre le plaisir scait crier tan=
dis que sa fille est instruit te que
Refrain.
pour elle il est familier La fille l'ecou=



2.e

Catau dormoit sur une treille.

3.e

Quand sur un Theatre que j'aime.

5.e

Au parterre
Que votre bon gout nous eclaire.

Cette Cantatille est de M.r Blaise.

LE ROMAN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

EN VERS.

Procope- Couteaux, Marivaux, Comédie Italienne

LE ROMAN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES EN VERS.

Par Mrs P. C. & G. de Merville,

Repreſentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

ACTEURS.

LE BAILLI,	*M. Lelio.*
LA BAILLIVE,	*Mlle Flaminia.*
FELICIANE,	*Mlle Silvia.*
FINETTE,	*Mlle Aſtroldi.*
LE CHEVALIER,	*M. Rochard.*
LE COMTE,	*M. Mario.*
Me BASILE,	*M. Belmont.*
BASILE,	*M. Sticotti.*
FRONTIN, Valet du Chevalier,	*M. Deheſſe.*
ARLEQUIN,	*M. Carlin.*
SCAPIN,	*M. Chiavarelti.*
LE SYNDIC,	*M. Benotti.*
LE MAGISTER,	*M. Balletti.*
UN NOTAIRE,	*M. Vincent.*
SERGENT.	

La Scene eſt en Normandie, entre un Village & un Bois.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

QUEL Démon ſi matin, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Pour rêver dans un bois vous force à vous lever ?
Un lit vaut cent fois mieux, lorſque l'on veut rêver ;
Du moins l'on y rêve à ſon aiſe.

LE CHEVALIER.

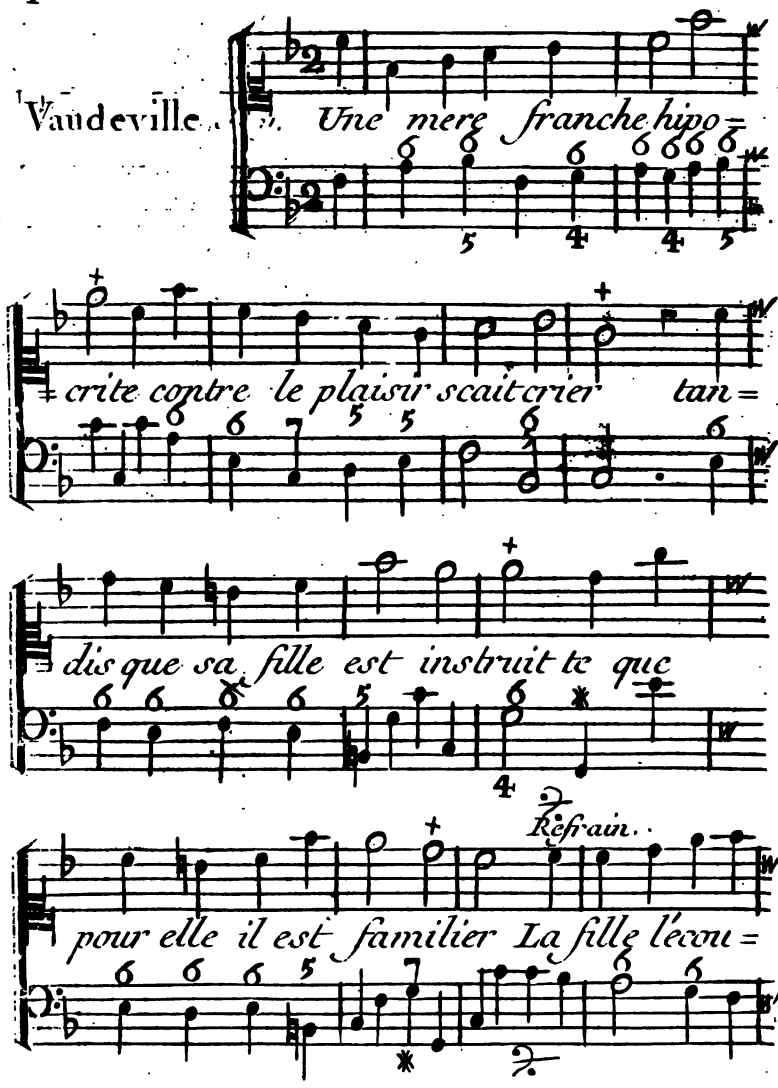
Pareſſeux !

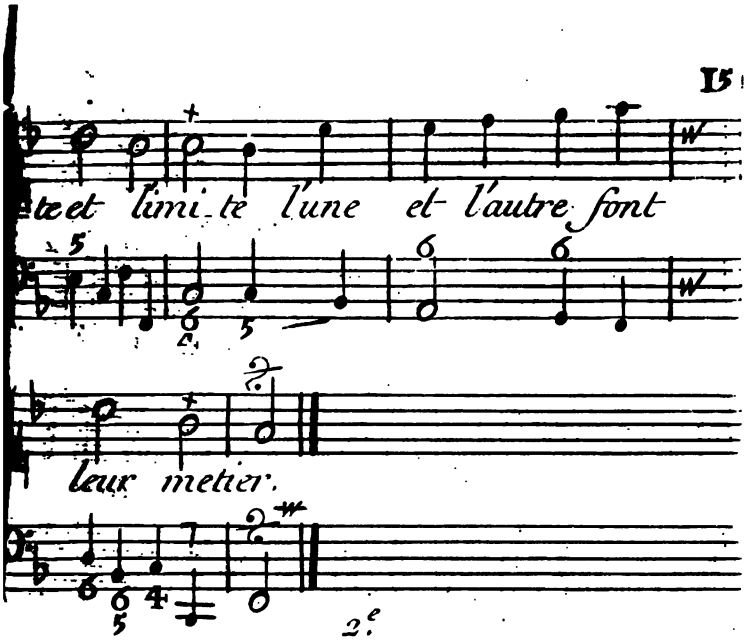
FRONTIN.

Hé parbleu, l'on peut ne faire rien,
Monſieur, quand on n'a rien à faire.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour un cœur comme le mien,
L'amour, Frontin, l'amour n'eſt-il pas une affaire ?


Vaudeville.
Une mere franche hipo=
crite contre le plaisir scait crier tan=
dis que sa fille est instruit te que
Refrain.
pour elle il est familier La fille l'ecou=



2.e

Catau dormoit sur une treille.

3.e

Quand sur un Theatre que j'aime.

5.e

Au parterre
Que votre bon gout nous eclaire.

Cette Cantatille est de M.r Blaise.

LE ROMAN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

EN VERS.

LE COMTE.

Soyez moins réſervé ; faites-vous violence.

LE CHEVALIER.

Ceſſez ſur ce point-là, Monſieur, de me preſſer.
D'importantes raiſons m'impoſent le ſilence.

LE COMTE.

Je n'inſiſterai point. Mais j'eſpére qu'un jour,
Il vous ſera permis de vous faire connoître.
De ces lieux devenu le maître,
Dans deux heures au plus je ſerai de retour.
Je vais enfin rejoindre une épouſe fidelle,
Et réhabiliter des nœuds,
Dont j'ai pour gage, auſſi bien qu'elle
Une fille qu'à tous les yeux
On a cachée avec tant de prudence,
Qu'à vingt ans elle-même ignore ſa naiſſance,
Je ſuis le Comte d'Ormilly ;
Et ſi dans l'embaras dont vous faites myſtére,
Mon crédit vous eſt néceſſaire,
Vous pouvez faire agir la femme du Bailli.

FRONTIN, *à part.*

Ma foi, les deux feroient la paire.

LE COMTE.

Le chagrin de partir, Monſieur, ſi bruſquement
Eſt adouci par l'eſperance
De revenir inceſſament

Vous marquer ma reconnoiſſance :
Heureux, ſi je parviens par mon attachement,
A mériter l'honneur de votre bienveillance.

LE CHEVALIER.

Vous me charmez, Monſieur ; & je voudrois pouvoir,
Par mon zèle & ma déference,
Payer une amitié, dont le flateur eſpoir
Déja de mes chagrins calme la violence.

LE COMTE.

Adieu, Monſieur, juſqu'au revoir.

SCENE IV.

LE CHEVALIER. FRONTIN.

FRONTIN.

J'Avois bien raiſon tout à l'heure
De vous qualifier un Héros de Roman,
J'admire vos Exploits, & je crois ou je meure,
Que vous avez un taliſman ;
Heureux s'il eût charmé le Comte votre Frere,
Et la Marquiſe votre mere,
De qui l'aveugle haine à tort vous exila,
Vous donnant ſeulement, pour vous tirer d'affaire,
Vingt mille écus, & moi, qui vaux cet argent-là,

Un mois s'eſt écoulé depuis cette rupture ;
Et déja, Monſieur, vous voilà
A votre troiſiéme avanture.
D'abord en galopant & par monts & par vaux ;
Le Démon des combats à vos regards preſente
Dans un caroſſe à ſix chevaux
Une Dame pâle & tremblante
Qu'au milieu de ſes gens, par la peur ſuffoquée ;
Prétendoient enlever trois Cavaliers maſqués.
Auſſi-tôt en vrai Don-Quichotte,
Qui s'eſt mis dans l'eſprit que la Gloire l'attend ;
Vous volez, je vous vois plaignant votre marote
Tantôt battu, tantôt battant ;
Vous tirez pluſieurs coups, vous pouſſez mainte botte,
Et vous en eſſuyez autant ;
Le tout ſans aucun mal pourtant.
Pour comble de bonheur par la Maréchauſſée
Enfin la victoire eſt fixée.
Deux de vos ennemis ſe ſauvent effrayés.
L'autre eſt bleſſé, ſaiſi, couché ſur la pouſſiere ;
Mais ſon maſque tombe à vos pieds ;
Et l'on reconnoît votre frere,
A cet objet qui glace nos cœurs & le ſien ;
Nous fuyons à bride abatuë ;
Sans ſçavoir quelle eſt l'inconnuë ;

Que vient de délivrer votre bras & le mien.

LE CHEVALIER.

Voilà comme souvent pour le bien qu'on veut faire
On ne recueille que tourment.
Ce singulier évenement
N'a fait que redoubler la haine de mon frere.

FRONTIN.

La peur de son trépas, qu'il a trop mérité,
Et d'un procès pour vous peut-être aussi tragique,
Vous oblige de fuir toute société;
Et dans ce Bois, par mon crédit unique,
De mon plus cher parent la demeure rustique
Vous procure un azile & l'hospitalité.
Nous pensions être en paix. Point; un diable héroïque
A juré de troubler notre tranquillité.
Un beau jour des cris lamentables
Dans le bois entraînent vos pas;
Et vous y rencontrez un tendron plein d'apas,
Que poursuivoit un loup des plus épouvantables,
Qui vouloit sans façon en faire un bon repas,
Malgré ses charmes respectables,
Dont il ne s'embarassoit pas.
Tout à coup échauffé d'un couroux légitime;
Et des torts féminins zélé réparateur,
Vos mains arrachent la victime

Des dents du Sacrificateur.
Sur vous alors il ſe jette de rage,
Mais vainement, & bientôt foudroyé
Des efforts de votre courage,
Le Sacrificateur tombe ſacrifié.
Le malheur de cette conquête,
Monſieur, je le dis entre nous,
C'eſt que ſi vous avez triomphé de la bête,
La fille a triomphé de vous.
Ce matin vous troublez mon ſomme,
Pour venir dans ce bois rêver profondément,
Et vous y conſervez les jours d'un galant homme,
Qui de vous, ni de moi n'eſt connu nullement,
Et qui ne ſçait pas ſeulement
De quelle façon l'on vous nomme.
Si vous continuez, par ma foi les Richards,
Les Amadis, les Rolands, les Bayards,
Et les quatre fils Aimon même,
Ces braves & pieux Chevaliers,
Ne me paroîtront pas, quoiqu'au fond je les aime,
Dignes d'être vos Ecuyers.

LE CHEVALIER.

D'autres que moi, Frontin, pouroient dans tes peintures
Trouver dequoi ſe divertir.
Mais à quel propos m'endormir

Du

Du récit de mes avantures ?

FRONTIN.

Oh, je vous ai promis de jaſer ; je le faiſ:
D'ailleurs, je vous l'ai dit, j'écrirai votre hiſtoire ;
Et je vous entretiens de vos geſtes & faits,
Pour les grâver dans ma mémoire.

LE CHEVALIER.

Si le don de jaſer eſt pour toi ſi flateur,
Entretiens-moi de la Beauté que j'aime.....
Mais qu'aperçois-je, & quel bonheur
Si matin dans ces lieux la conduit elle-même ?

SCENE V.

LE CHEVALIER, FELICIANE, FINETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE votre vuë en ce moment,
Après un ſi long tems qu'il m'a fallu l'attendre,
Me cauſe un tranſport vif & tendre !
Quel contretems hier m'a ſi cruellement
Enlevé le plaiſir charmant
De vous voir & de vous entendre ?....
Mais quel nuage obſcurcit vos beaux yeux,

Feliciane ? ... Hélas ! ... diſſipez mes allarmes.

FINETTE.

Si nous fumes hier abſentes de ces lieux,
Ce jour .... Ceſſez, Monſieur, d'en regretter les charmes,
Ce jour fut un jour odieux,
Et ma ſœur avec moi l'a paſſé dans les larmes.

LE CHEVALIER, *à Feliciane.*

Qui, vous, à ce diſcours mes eſprits confondus...
Parlez... quel malheur ?.. quel outrage ?...

FELICIANE.

Ah, Monſieur, nous ſommes perdus.

FRONTIN, *à part.*

Bon, fort bien, voici quelque orage.

LE CHEVALIER.

Nous perdus ! Hé comment ?

FINETTE.

On va la marier.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ?

FRONTIN.

O Ciel ! (*à part.*) je te rends grace.

LE CHEVALIER.

Ah ! vainement ce malheur nous menace ;
Et mon amour peut y rémédier....
Mais quel eſt ce Rival à mes vœux ſi contraire ?

FINETTE.

C'eſt un nommé Baſile, un filleul de mon pere;
Qui ſe prévaut de ſon appui,
Et doit de l'Amérique arriver aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Baſile!

FRONTIN, *bas à Finette.*

Pour Mademoiſelle
Tous les Baziles ſont donc faits;
Car c'eſt ainſi que mon Maître s'apelle.

LE CHEVALIER.

Non, je ne ſouffrirai jamais
Que l'on porte à mon cœur cette atteinte mortelle
Il faut que votre pere, informé de nos feux,
Finiſſe nos tourmens & comble tous nos vœux.

FELICIANE.

Inutile démarche, eſperance frivole!
C'eſt ſans fruit nous trahir tous deux;
Mon pere à ſon filleul a donné ſa parole.

LE CHEVALIER.

Il la retirera,

FINETTE.

Ne vous en flattez point,
Opiniâtre au dernier point,
Jamais de ſentiment il n'a changé, je penſe.
S'il daigne déclarer quelle eſt ſa volonté,

Il croit juger à l'audience ;
Et tout ce qu'il a dit, doit être éxécuté
Mot à mot comme une ſentence.
Ma mere, contre un nœud par mon pere arrêté,
Bataille cependant de toute ſa puiſſance.

FRONTIN.

Sur ce pied, rien n'eſt fait, pourvû que ſans quartier
Votre mere . . .

FINETTE.

Ma mere eſt une pauvre femme ;
Elle ne ſçait pas ſon métier,
Et tout notre ſexe l'en blâme.
Mais mon pere a ſur elle un ſi fort aſcendant,
Que pour peu que ſa voix s'éleve,
Ma mere, qui toujours, & dans chaque incident,
Commence mieux qu'elle n'acheve,
Fait le plongeon, quoiqu'en grondant.
Ainſi tout va chez nous. Oh dame ;
Ce n'eſt pas comme ailleurs ; je vous l'ai déja dit,
Il eſt le maître, il gronde, il contredit.

FRONTIN.

Fi, c'eſt empieter ſur les droits de ſa femme.

LE CHEVALIER *à Finette.*

Hé bien, ſi vous vouliez pour lui donner du cœur,
De notre amour lui donner connoiſſance.

FINETTE.

L'avis eſt excellent ; mais il faut que ma ſœur
Se charge de la confidence.
Elle peut tout ſur elle ; & moi, de mon côté
Je vais tâcher de convertir mon pere ;
Car je ſuis ſon enfant gâté,
Comme ma ſœur l'eſt de ma mere.

FELICIANE.

Je veux bien lui parler. Je ne rougirai point
D'une tendreſſe qu'a produite
Et ma reconnoiſſance & tout votre mérite.
Mais je crains que ſur un tel point
Quel que ſoit le pouvoir de ce nouveau mobile,
Ma mere ne ſe donne une peine inutile.
Au trop tendre amour qui nous joint.
Hélas ! pourquoi faut-il, quand d'un bras ſalutaire
Vous m'avez dans ce bois rendue à la lumiere,
Que l'amour ſur nos cœurs ait étendu ſes coups ?
Et de quoi ſert à mon ame attendrie
Que vous m'ayez ſauvé la vie,
Si je ne puis la paſſer avec vous ?

LE CHEVALIER.

Hé quoi ! ſe pourroit-il, lorſque votre tendreſſe
De vos jours conſervés eſt le prix le plus doux,
Que votre main, de l'ardeur qui me preſſe,
Ne devînt point un prix dont je ſuis ſi jaloux,

Ah ! dans le déſeſpoir où mon ame ſe livre,
N'en doutez point, je ceſſerai de vivre,
Si je ne puis vivre pour vous.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! je me ſens le cœur tout ſans deſſus deſſous.

FINETTE.

Je ne vous conçois point, quelle erreur vous poſſede,
Quoi ! vous perdez ainſi de précieux inſtans ?
Le mal n'eſt pas venu ; le chagrin le précede,
Mais c'eſt bouleverſer, lorſqu'ainſi l'on procede ;
L'Ordre des choſes & des tems
Affligez-vous après ; d'accord & je l'entends ;
Mais avant courez au remede.

LE CHEVALIER.

Votre ſœur a raiſon. Allons, mon cher Frontin ;
De mille expédiens ton génie eſt la ſource
Procure-moi quelque reſſource,
Qui faſſe à notre gré changer notre deſtin.

FRONTIN.

J'y conſens. Voyons donc ce que nous pouvons faire ;

FINETTE.

Je vois venir là-bas & mon pere & ma mere,
Partons.

FELICIANE.

Adieu, Monſieur. Il faut nous ſéparer,

LE CHEVALIER.

Non, nous nous retirons. Vous pouvez demeurer.
Vous, ſpirituelle Finette,
Prenez mes interêts, conſolez votre ſœur...
Feliciane, adieu. Que le trouble où me jette
Notre diſgrace & ma retraite,
Vous montre quel pouvoir vous avez ſur mon cœur.

SCENE VI.

FELICIANE, FINETTE.

FINETTE.

MA ſœur, en ce moment j'invente un ſtratagéme.
Comme votre futur de ſes jours ne vous vit;
Je ne penſe pas qu'il vous aime.
Je veux vous ſupplanter. Le tour eſt plein d'eſprit;
Je mettrai mon plus bel habit,
Des mouches, des rubans, du fard même.
J'oubliois le meilleur; je mettrai des pompons;
Je lui prodiguerai l'art des minauderies,
Je roulerai ſur lui des petits yeux fripons,
Je l'aiguillonnerai de mille agaceries.
Quant à vous, faites-lui le plus mauvais accueil,
Affectez un air gauche, un entretien mauſſade,

Soyez bruſque avec honte, & ſotte avec orgueil.
Jauniſſez-vous le teint ; feignez d'être malade,
Et coiffez-vous en battant l'œil.
Il vous déteſtera, j'en donne ma parole.
Il faudra qu'il m'adore, & j'en fais mon mari.

FELICIANE.

Ah, ma ſœur, que vous êtes folle !

FINETTE.

Oh, paix, taiſons-nous, les voici.

SCENE VII.

LE BAILLI. LA BAILLIVE. FELICIANE. FINETTE.

LE BAILLI.

AH, vous voilà, Mᵉ la pleureuſe.
Retournez au logis, allez vous préparer
Aux tranſports d'un époux qui doit vous rendre heureuſe,
(*bas à Finette.*) Tu viens de la bien chapitrer.

FINETTE.

Oh, je vous en réponds.

LE BAILLI.

L'aimable enfant !

FELICIANE, *bas.*

Ma mere,
Ayez pitié de moi.

LA BAILLIVE, *bas.*

Va, va, laiſſe-moi faire.
Du péril que tu cours je ſaurai te tirer.

SCENE VIII.

LE BAILLI. LA BAILLIVE.

LE BAILLI.

OR ſus, ma chere & douce femme,
Puiſqu'en ce jour l'eſprit de contradiction
Vous fait à cet excès, pour le bien de votre ame,
Savourer le ragout de l'altération,
Grondez, je le permets; ce lieu vous favoriſe,
Nous voilà dépêtrés de voiſins & d'enfans;
Mais ailleurs je vous le défends.
C'eſt un mauvais exemple, & cela ſcandaliſe.
Ça voyons donc quelle raiſon,
Quand je veux dans cette journée
Unir Baſile avec ma fille ainée,
Vous fait trouver mauvais ce que j'ai trouvé bon.

LA BAILLIVE.

Mais vous-même, Monſieur, quel motif vous engage
A faire un pareil mariage ?

LE BAILLI.

Je vous ſatisferai, quand vous prendrez ce ton;
primò. J'eus tant à cœur d'unir nos deux familles,
Qu'au compere Baſile, alors qu'il expiroit
Pour ſon fils au berceau je promis de mes filles
La premiere qui me viendroit;
Or vous ſçavez que les paroles,
Dont on s'enchaîne en faveur des mourans,
Ne ſont pas des liens frivoles,
Tels qu'on ſe les figure à l'égard des vivans.
Et cette promeſſe ſacrée
Je l'ai depuis, chez lui, comme chez nous;
A mon petit Filleul, cent fois réïterée,
En le faiſant danſer ſur mes genoux.
Je ſuis homme d'honneur; j'abhorre les baſſeſſes;
Je l'ai promis & je le tien.

LA BAILLIVE.

Mais Mr mon mari, ces ſortes de promeſſes
Dans le fond n'engagent à rien.

LE BAILLI.

N'engagent à rien ? Ciel ! eſt-ce une choſe honnête,
Pour un Magiſtrat tel que moi,

De tromper, d'être injuſte, & de trahir ſa foi?
Vous me faites dreſſer les cheveux à la tête.
ſecundò....

SCENE IX.

LE BAILLI. LA BAILLIVE. LE SYNDIC. LE MAGISTER.

LE SYNDIC.

MOnſieur le Bailli,
Nous vous venons tous deux, comme à notre refuge,
Annoncer....

LE BAILLI;

Aprenez, Syndic trop impoli;
Que ce n'eſt pas ainſi que l'on aborde un Juge.
Si vous avez le tems de me parler,
Je n'ai pas, moi le tems de vous entendre;
Et comme il vous faudroit peut-être trop attendre,
Autant vaut-il vous en aller.
J'ai dit

LE SYNDIC, *bas au Magiſter.*

Paix, il gronde ſa femme;
Ne l'interrompons point.

LE MAGISTER, *bas.*

Cela ſeroit infâme,

LE SYNDIC.

A votre aiſe, Monſieur. Nous allons cependant
Nous promener, en attendant
Que vous ayez congédié Madame.

LE BAILLI.

Fort bien.

SCENE X.

LE BAILLI. LA BAILLIVE.

LE BAILLI.

Secundò je reviens
A l'expoſé de mes moyens)
Bazile eſt honnête homme & d'un mérite rare.

LA BAILLIVE.

Comment le ſçavez-vous ? depuis vingt ans & plus
Que d'une mer ſans fin l'eſpace nous ſépare,
Vous ne vous êtes jamais vûs.

LE BAILLI.

Comme vous raiſonnez ! eſt-ce ſur le viſage
Qu'un Juge envers quelqu'un rend ſes concluſions ?
Sachez que l'on connoît l'ouvrier par l'ouvrage,
Et l'homme par ſes actions.

SCENE XI.

LE BAILLI. LA BAILLIVE. FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

AH! qui ſont ces gens-là? Cachons-nous, & voyons.

LA BAILLIVE.

Qu'a donc fait de ſi beau ce filleul?

LE BAILLI.

Des merveilles,
Dont le détail ravit l'eſprit & les oreilles.
Emmené par ſon oncle à l'âge de cinq ans,
Il quitte ſon pays, ſes amis, ſes parens,
(Suivez-moi, la matiere eſt ample)
Il va d'un bout du monde à l'autre extrémité,
Avec une docilité
Qui, je crois, n'eut jamais d'exemple.
Tous le plaignoient; lui ſeul ne ſe plaignoit de rien.
Nul chagrin, pas la moindre allarme.
Car j'y pris garde, & je m'en ſouviens bien,
Il ne verſa pas une larme:
Marque d'un cœur qui n'eſt point apprenti
A ſçavoir prendre ſon parti.

Aux Indes, de quel ſoin le croyez-vous avide ?
D'être de ſots amis le flateur & l'agent ?
Ou des Beautés du lieu l'admirateur ſtupide ?
Non, il amaſſe de l'argent ;
Preuve qu'il s'attache au ſolide.
Cependant ſe voit-il ſoixante mille francs,
Qu'en louis il m'écrit qu'il rapporte comptans ;
Il n'en cherche pas davantage.
Il ſçait donc ſe borner ; il eſt donc homme ſage.
Auſſi ne va-t-il pas les manger dans Paris,
Ville où la mode veut que l'on brille à tout prix.
Il vient les conſerver au ſein de ſon village,
Où le bien néceſſaire eſt le ſeul bien permis.
Et c'eſt encore un témoignage
Qu'il eſt bon citoyen, & chérit ſon pays.
Mais ce qui plus encor flate & charme mon ame,
C'eſt que dans ſa fortune il ſe ſouvient de moi,
Et qu'enfin réclamant ma parole & ma foi,
Il veut que tout de bon ma fille ſoit ſa femme.
Il ne s'informe point du tout
Si la future eſt laide ou belle,
Douce, ou pleine d'humeur, laide ou ſpirituelle,
C'eſt ma fille, il ſuffit, il la croit de ſon goût.
De cela je conclus, (car je dois m'y connoître,
Et le portrait eſt reſſemblant)
Que mon filleul Baſile eſt un homme excellent,

Et je dirois parfait, ſi l'homme pouvoit l'être.

LA BAILLIVE.

Je le veux. Mais enfin ce n'eſt qu'un Villageois.
Un tas de Payſans compoſe ſa famille,
Et d'un Bailli Feliciane eſt fille.
Vous pouriez faire un meilleur choix.

LE BAILLI.

Ah, ah! cette allianee à vos yeux paroît mince,
Parce que je ſuis bon bourgeois?
Vous verrez qu'il faudra que je lui donne un Prince.

LA BAILLIVE.

Un Prince! ... Non pas, mais je crois...

LE BAILLI.

Quoi donc? un Seigneur de Province?

LA BAILLIVE.

Pourquoi non?

LE BAILLI.

Un tel gendre aime à donner la loi
A ſon très-honoré beau-pere.
Chez moi je ne veux point d'autre maître que moi.
Ces Meſſieurs qui, guindés dans leur gentilhommiere,
Pour nous autres Robins ſe piquent de mépris,
Penſent qu'il eſt moins noble & d'un moins digne prix

D'entendre la juſtice & de ſçavoir la faire ;
Que de tuer de timides perdrix,
Ou de roſſer avec eſclandre
De pauvres Payſans qui n'oſent ſe défendre :
Tandis que ſur le grand chemin
Leurs femmes font lier & le foin & la paille ;
Ou vont, la baguette à la main,
Dans une baſſe-cour régenter la volaille.
Pour ma fille le beau mari !
Fy. *Si vis nubere*, dit-on, *nube pari:*
Baſile eſt ſon égal ; *ergo* je le préfere.
En lui je n'aurai point un gendre impertinent ;
Et j'en ferai mon Lieutenant,
Ainſi que l'étoit feu ſon pere.

LA BAILLIVE.

Mais Baſile, Monſieur, n'a point étudié !

LE BAILLI.

Je ſuffis pour lui tout apprendre,
Il fera mes extraits ; il n'aura qu'à m'entendre.
Je veux que ſon eſprit, ſur le mien copié,
Se forme à la Juſtice en me la voyant rendre.

LA BAILLIVE.

Prenez garde, en jugeant ces nœuds bien aſſortis,
De faire un pas de clerc ; je vous en avertis.

LE BAILLI.

Un pas de clerc ! Qui, moi ? quels termes ! quelle idée !

Quand

Quand des Sentences que je rends
On n'en a jamais vû depuis plus de trente ans,
Une ſeule annullée, infirmée, amendée.
Ma femme, vous bleſſez le reſpect qui m'eſt dû;
Et je vous impoſe ſilence.
Le trait que ſans raiſon votre audace me lance,
Ne fera que hâter ce que j'ai réſolu.

SCENE XII.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, LE SYNDIC, LE MAGISTER, FRONTIN, *qui écoute.*

LE BAILLI.

MOns le Syndic?

LE SYNDIC.

Pardon de notre etourderie;
Monſieur. Mais s'il faut croire un fidéle rapport,
Le Seigneur du Village eſt mort.
Son Bien tombe à ſa ſœur, qui, dit-on, ſe marie
A quelqu'un qui d'ailleurs, ainſi que je l'entends,
Eſt déja ſon mari depuis plus de vingt ans.

LE BAILLI.

Quel galimatias eſt-ce là je vous prie?

LE MAGISTER.

On nous a dit encore qu'ils viendront tout d'un tems
Prendre poſſeſſion de cette Seigneurie.

LE BAILLI.

Que m'importe ?

LE SYNDIC.

Il faudra pour leur réception
Mettre les Habitans en haye & ſous les armes.

LE BAILLI.

Ce ſoin-là vous regarde, il a pour vous des charmes,
Mais il eſt au-deſſous de mon attention.

LE MAGISTER.

Monſieur, pour leur montrer l'excès de notre zèle,
J'ai conçû le projet d'un divertiſſement,
Et je viens l'expoſer à votre jugement.

LE BAILLI.

Mons le Magiſter, bagatelle,
Et plus grande que l'autre encor.
Allez, *de minimis*. . . .

LE MAGISTER.

Quoi ?

LE BAILLI.

Non curat prætor.
Lorſqu'ils viendront, j'irai leur faire une harangue
A la tête des Habitans.

Ils peuvent arriver. Un quart d'heure de tems
Suffit pour préparer mon eſprit & ma langue.
Mais pour être prêts, vous, ce n'eſt pas trop d'un jour.
Allez, & laiſſez-moi ; c'eſt aſſez, hors de cour.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XIII.

LE BAILLI. LA BAILLIVE. FRONTIN *qui écoute.*

LA BAILLIVE, *à part.*

QUelle heureuſe nouvelle ! (*haut*) En cette circonſtance,
Mon mari, par reſpect, vous devez differer
L'hymen dont il s'agit, & pour le celebrer,
Attendre que de leur preſence
Nos Seigneurs puiſſent l'honorer.

LE BAILLI.

Fort bien ! Nous y voilà ! que d'eſprit ! quelle trame !
Oh, pour le coup vous oubliez
Que nous ſçavons lire dans l'âme
Des coquins les plus fins & les plus déliés.

Je vous entends, ma chere femme,
Vous penſez, pour avoir été
Femme de chambre de Madame,
Que vous m'accablerez de ſon autorité.
Mais vous vous repaiſſez d'un eſpoir inutile.
Pour hâter un hymen, dont je ne démords pas,
Je vais dreſſer le contrat de ce pas,
Et le faire approuver par Me Baſile.
Voyez où j'en ſerois, ſi j'étois moins habile.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

LA BAILLIVE. FRONTIN, *qui écoute.*

LA BAILLIVE.

Patience ; s'il veut en venir aux effets ;
Par un dernier reſſort renverſons ſes projets.

(*Elle ſort.*)

SCENE XV.

FRONTIN.

Pauvre Nobleſſe, un fat vous hait & vous mépriſe....

Il faut donc étouffer la réſolution
Qu'avec mon Maître j'avois priſe
D'inſtruire le Bailli de ſa condition.

SCENE XVI.

FRONTIN. ARLEQUIN. SCAPIN.

ARLEQUIN.

ENfin je vous revois, confins de Normandie,
Lieux fortunés, où j'ai reçû le jour.
Charmans petits oiſeaux, célébrez mon retour.

FRONTIN.

Ce minois, plus je l'étudie,
Me paroît reſſembler à celui d'Arlequin.

ARLEQUIN *appercevant Frontin.*

Que vois-je ! me trompé-je ?

FRONTIN.

Arlequin !

ARLEQUIN.

Cher Frontin

FRONTIN.

En ton pays quel bonheur te ramene ?
D'où viens-tu ?

ARLEQUIN.

Du Miſſiſſipi,
Où pour contrecarrer la Juſtice inhumaine,
La Cour m'avoit nanti d'un fort joli domaine.

FRONTIN.

Je t'entends. Voila donc ton honneur recrepi;
Mais quel eſt-ce grand eſcogrife?

ARLEQUIN.

Un ami de voyage, un bon Napolitain
Débarqué dans Quebec à bord d'un Brigantin,
Ayant bon pied, bon œil, & ſurtout bonne griffe.

SCAPIN.

Monſieur!

ARLEQUIN.

En fourberie un enragé lutin.

SCAPIN.

Ah, Monſieur! ſur ma foi, c'eſt outrer la louange;
Et vous me confuſionnez.

FRONTIN.

Vous ſavez donc fourber?

SCAPIN.

Ah!

FRONTIN.

Tant mieux; vous venez
Exprès pour me tirer d'un embaras étrange

ARLEQUIN.

Scapin, il faut l'aider; c'eſt mon meilleur ami.

SCAPIN.

Volontiers.

FRONTIN.

Il s'agit de tromper le Bailli.

ARLEQUIN.

Qui ? le Bailli ! j'en ſuis. C'eſt de ſa bienveillance
Que j'ai reçû l'honneur d'être Miſſiſſipien ;
C'eſt un honnête homme, il faut bien
Lui prouver ma reconnoiſſance.

FRONTIN.

Mon Maître aime ſa fille, & ce vilain Bailli ;
Par un maudit caprice à vaincre difficile,
Lui deſtine un autre mari.

ARLEQUIN.

Je le ſçais.

SCAPIN.

Je le ſçais auſſi.
Il veut la marier avec Mr. Baſile.

FRONTIN.

Qui diable vous l'a dit ?

SCAPIN.

Lui

FRONTIN.

Vous le connoiſſez à

ARLEQUIN.

J'ai les ſens encore oppreſſez

De ſa converſation fade.

SCAPIN.

Nous ſommes arrivés dans le même vaiſſeau.

FRONTIN.

Hé qu'avez-vous fait de ce beau camarade?

ARLEQUIN.

Il eſt fort loin d'ici reſté dans un Hameau,
Où nous l'avons laiſſé malade.

FRONTIN.

C'eſt fort bien fait, vraiment, & nous aurons ainſi
Tout le tems de nous reconnoître.

SCAPIN.

Vous voulez lui ravir la fille du Bailli,
Pour la donner à votre Maître?

FRONTIN.

Juſte.

ARLEQUIN.

Cela s'entend.

SCAPIN.

Fort bien!

FRONTIN.

Vous deux & moi,
Cherchons donc quelque ſtratagême

SCAPIN.

J'y ſonge.

ARLEQUIN.

Nous comptons ſur toi.

FRONTIN.

ıerche auſſi.

ARLEQUIN.

Soit ; fais-en de même.

SCAPIN.

Votre Maître eſt-il aimé?

ARLEQUIN.

Quoi ?

SCAPIN.

Paix, paix.

FRONTIN.

Si ſa Maîtreſſe l'aime ?

Sans doute.

SCAPIN.

Tant mieux.... Un moment

ARLEQUIN *à part.*

Je vois un embarras extrême.

SCAPIN *à part.*

J'entrevois quelque choſe.

FRONTIN.

Hitem !

SCAPIN.

Mais confuſément.

ARLEQUIN.

Ouvre, ouvre bien les yeux.

SCAPIN.

L'objet à mon œil ſombre

Eſt comme un feu follet qui voltige dans l'ombre.

FRONTIN.

Courage

SCAPIN, *à part.*

Juſtement

ARLEQUIN.

Hé bien ?

SCAPIN.

Je n'y ſuis point,

FRONTIN.

Tant pis.

ARLEQUIN.

L'animal !

SCAPIN.

Patience.

FRONTIN.

Rêvons.

SCAPIN *à part.*

Oui.

ARLEQUIN *à part.*

Non.

FRONTIN *à part.*

Mauvais moyen

SCAPIN *à part.*

Je m'égare.

FRONTIN *à part.*

J'enrage.

ARLEQUIN.

Ah, ma foi, je le tien.

FRONTIN.

Eſt-il poſſible ?

SCAPIN.

En conſcience ?

FRONTIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

SCAPIN.

Dis.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt rien.

SCAPIN.

Le butord.

FRONTIN.

Voulez-vous m'en croire ?
Allons y réfléchir chez-moi, le verre en main.

ARLEQUIN.

Bon !

SCAPIN.

Bien dit, mon eſprit s'éguiſe dans le vin.

ARLEQUIN.

Moi, je ſuis propre à tout lorſque l'on me fait boire.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN, ARLEQUIN. SCAPIN.

LE CHEVALIER.

NOn, je ne puis gouter votre projet ;
Et vous prenez une peine inutile.
A mille contretems je ſens qu'il eſt ſujet ;

FRONTIN.

Quand il en produiroit dix mille,
Vos vingt mille écus ſeuls en détruiront l'effet.
Et dût-il ſurvenir encor quelques obſtacles,
Ces deux Meſſieurs ſont gens à faire des miracles.
Ce brave homme * intrigant parfait,
A ſur un Brigantin, apris ſon art ſuprême.
Pour lui ** ſi vous ſçaviez de quel péril extrême

* *Montrant Scapin.*
** *Montrant Arlequin.*

Il a ſçu ſe tirer, quoique pris ſur le fait !
Le Juge, le Juge lui-même
En a paru tout ſtupéfait.

LE CHEVALIER.

Mais quand on ne pourroit pénétrer ce miſtere,
Je ne ſçaurois enfin me reſoudre à mentir.

SCAPIN.

Quoi Monſieur, vous aimez, & le ſcrupule auſtere
A votre eſprit ſe fait ſentir ?

ARLEQUIN.

Votre délicateſſe eſt une maladie.

FRONTIN.

Aux loix de ce pays, Monſieur, vous dérogez ;
Reſpectez l'uſage, & ſongez
Que vous êtes en Normandie.

LE CHEVALIER.

C'eſt un mal de plonger les autres dans l'erreur,
C'eſt l'effet du menſonge, auſſi l'ai-je en horreur.

FRONTIN.

Oui-dà ; lorſqu'en trompant les autres,
Le menſonge leur nuit, c'eſt un mal ; j'en conviens ;
Et mes ſentimens ſont les vôtres.
Mais en tout autre cas, Monſieur, je vous ſoutiens,
Que le don de mentir, loin que ce ſoit un crime,
Eſt ſouvent néceſſaire & même légitime.
Hé quel eſt s'il vous plaît, l'homme qui ne ment point ?

Conſultez en tous lieux l'uſage ſur ce point ;
Il eſt & doit être unanimé.
S'il falloit que toujours on dît la vérité,
Où ſeroit la ſociété ?
Verroit-on les femmes entr'elles
Se faire tant de complimens ?
Pourroit-on à la Cour s'épuiſer en ſerment,
Pour des amitiés éternelles ?

SCAPIN.

Proſcrire le menſonge ! Ah, Monſieur, dans ce tems
C'eſt preſque à l'Avocat couper net la parole.
C'eſt réduire un procès à moins d'un demi rôle,
C'eſt ruïner les Procureurs.

ARLEQUIN.

Que deviendroient tous les faiſeurs d'hiſtoires
Et d'Epitres dédicatoires,
Et l'éloge des grands Seigneurs ?

FRONTIN.

Ne faut-il pas, d'un ton qui paroit véritable,
Louer des Financiers l'air fin, noble, engageant ?
Sans cela pourroit-on être admis à leur table,
Et leur emprunter de l'argent ?...
Après tout, c'eſt vous ſeul que l'affaire intereſſe,
Voyez ſi vous voulez la rompre, ou la finir.

ARLEQUIN.

Gardez, Monſieur, gardez votre délicateſſe,

Baſile qui va revenir,
Epouſera votre maîtreſſe.

SCAPIN.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Mais enfin que dira-t-on de moi,
Si quelque contretems trahit notre entrepriſe?

FRONTIN.

Qu'avec eſprit, Monſieur, c'eſt travailler pour ſoi,
Et que la ruſe en amour eſt permiſe.
Au fond, qui peut ſe plaindre? A qui fait-on du tort?
Le Bailli même y gagne, & je me trompe fort,
S'il n'eſt charmé de la mépriſe.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai qu'en ceci perſonne n'eſt lezé,
Et qu'il n'eſt rien d'ailleurs de plus pur que mes vues
Soit, je me rends.

FRONTIN.

Fort bien. Pour rendre tout aiſé,
Les leçons d'Arlequin maintenant vous ſont dûës.

ARLEQUIN.

Non, non, expédions. Peſte! je me ſouviens,
Qu'il n'eſt autour de la chaumiere,
Où Baſile eſt ſur la litiere,
Ni Médecins, ni Chirurgiens,

Il pourroit guerir vîte, & nous rompre en viſiere,

FRONTIN.

Il a parbleu raiſon.

SCAPIN.

Le drôle n'eſt pas ſot.

LE CHEVALIER.

Allons tout préparer.

FRONTIN.

Je vois venir Finette.

Partez. Défiez-vous de ſa langue indiſcrete,

Et laiſſez-moi lui dire un mot.

SCENE II.

FRONTIN. FINETTE.

FINETTE.

TOn maître me fuit, ce me ſemble

FRONTIN.

Oh point; mais nous avons des affaires enſemble,

Et pour le retrouver, je ne ferois qu'un ſaut

Pardonnez-le-moy, je vous prie.

Ce que je puis vous dire en hâte, c'eſt qu'il faut

Qu'à Bazile aujourd'hui votre ſœur ſe marie.

FINETTE.

A Baſile?

FRONTIN.

SCENE III.

FINETTE.

QUe veut-il que je diſe ? il ne m'a rien apris.
De même envers ma ſœur je prétends me conduire
Timide & ſcrupuleuſe, on ne pourroit l'inſtruire
Du projet pour elle entrepris,
Sans riſquer de lui voir détruire.
Le fruit de tous les ſoins que Frontin auroit pris.
Il faut, en la trompant l'empêcher de ſe nuire....
Elle vient, tenons ferme.

SCENE IV.

FELICIANE. FINETTE.

FELICIANE.

EH bien ;
Vous avez vû, Frontin, ma ſœur. Que dit-il ?

FINETTE.

Rien.

FELICIANE.

Cela n'eſt pas poſſible, Ah, de grace ma chere,

Eclairez & calmez mon eſprit inquiet.
J'ai devancé pour cet effet
Mᵉ Baſile & mon pere.
Ils viennent; le tems preſſe & le péril s'accroît.
Quoi, Frontin n'a rien fait?

FINETTE.

Non.

FELICIANE.

Son Maître eſt tranquile?

FINETTE.

Oui.

FELICIANE.

Peut-il me traiter de la ſorte?

FINETTE.

Il le doit.

FELICIANE.

Lui?

FINETTE.

Vous épouſerez Baſile.

FELICIANE.

Baſile?

FINETTE.

Aſſurément.

FELICIANE.

Et mon Amant pourra
Conſentir...

FINETTE.

Oui, ſans doute, il y conſentira.

FELICIANE.

Il ne m'aime donc plus ?

FINETTE.

Mauvaiſe conſéquence;
Il vous aime toujours, croyez-moi, je le ſçais.

FELICIANE.

Comment concilier l'amour & l'inconſtance ?

FINETTE.

Il ne faut pas toujours juger ſur l'apparence
Je vous réponds de lui, ma ſœur, & c'eſt aſſez.

FELICIANE.

Etes-vous donc d'accord avec mon infidelle,
Pour me mettre à la gêne, & pour trahir mes feux?

FINETTE.

Vous le mériteriez, pour ſoupçonner mon zèle.
Qu'on eſt injuſte, helas ! quand on eſt amoureux ;

FELICIANE.

Mais je n'y comprends rien,

FINETTE.

Il n'eſt pas néceſſaire,
C'eſt moi qui vous conduis ; allez, laiſſez-moi faire.
Acceptez ſeulement Baſile pour époux.

FELICIANE.

Moi, l'accepter ? C'eſt en vain qu'on l'eſpere,

FINETTE.

Je l'accepterai donc pour vous.
Ainſi vous n'aurez qu'à vous taire

FELICIANE.

Vous avez reſolu de me déſeſperer.

FINETTE.

Vous ceſſerez tantôt de murmurer.

FELICIANE.

Que voulez-vous donc dire, & quel eſt ce miſtere ?

FINETTE.

Oh point de curioſité,
Elle ſeroit très-inutile.
Ayez de la docilité :
Sinon .... Voici mon pere & Mᵉ Baſile.
Ne me démentez point ; laiſſez-moi vous guider,
Et ne vous faites pas gronder
Devant cette vieille imbecille.

FELICIANE *à part.*

Dans le trouble où je ſuis comment me poſſeder !

SCENE V.

LE BAILLI. FELICIANE. FINETTE, Mᵉ BASILE.

LE BAILLI *à Mᵉ Baſile.*

HE bien notre contrat, qu'en penſez-vous ?

Mᵉ BASILE.

Je penſe,
Qu'on voit bien qu'il eſt fait par un homme de loi.
Il eſt juſte, & de plus bien écrit.

LE BAILLI.

Je le croi.
Ma foi, perſonne dans la France
Ne libelle auſſi bien que moi

Mᵉ BASILE.

On auroit grand tort de s'en plaindre.

LE BAILLI.

J'écris toujours clairement, nettement.
Il n'eſt point à mon ſtile, à parler franchement,
De Notaire qui puiſſe atteindre.

Mᵉ BASILE.

D'accord. Vous écrivez à peindre ;
Cela ſe lit tout couramment

LE BAILLI *à part.*

La Sote ! Elle confond le ſtile & l'écriture.

Me BASILE.

Bon jour, ma bru ; bon jour, Finette.

LE BAILLI.

Ah, vous voici.

Me BASILE.

Monſieur, permettez moi-d'embraſſer la future.

LE BAILLI.

Embraſſez, & ſachez qu'elle eſt en racourci
Tout ce qu'en grand vous ſçavez qu'eſt ſon pere.

Me BASILE.

Elle paroît triſte, compere.

LE BAILLI.

Triſte ? Oh, je voudrois voir cela.

FINETTE.

Ne l'éfarouchez pas par votre ton ſévere.

LE BAILLI *ironiquement.*

A-t'elle à mes déſirs quelque déſir contraire ?

FINETTE.

Obéir eſt celui qu'elle a.

FELICIANE *bas.*

Ah, ma ſœur, voulez-vous vous taire ?

LE BAILLI.

Item ? plaît-il ? que dites-vous là ?
A ſon air le ſang me petille.
Comment morbleu j'aurai le pouvoir en tout tems

De me faire obéïr par ſix cens bas-Normands;
Et j'aurai le deſſous dans ma propre famille?
Je ſerai tracaſſé par ma femme & ma fille?
Corbleu! Je ſévirai contre les delinquans.

FINETTE.

Mon cher petit papa, calmez votre colere
Elle eſt, encore un coup, prête à vous ſatisfaire;
Et vous, * gardez-vous de parler.

LE BAILLI.

Elle eſt bien fille de ſa mere,
Il faut toujours la quereller.

Me BASILE.

Mon fils la trouvera toute faite pour plaire.

FELICIANE *à part.*

Puiſſé-je à ſes regards plûtot te reſſembler.

Me BASILE.

Mon fils n'eſt pas non plus ſi déplaiſant qu'on penſe,
C'eſt le garçon, Monſieur, le plus franc, le plus doux!

FINETTE.

Comment diantre le ſavez-vous,
Depuis plus de vingt ans que dure ſon abſence?

Me BASILE.

Oh mais, c'eſt qu'à cet égard-là
Il tiendra de ſon pere, il étoit bon, honnête;

* *A Feliciane.*

Figurez-vous un agneau le voilà.
Je le tournois comme une bonne bête.
Et ſi pourtant le drôle avoit, malgré cela,
L'art de n'en faire qu'à ſa tête.
Il ne s'eſt jamais vû de menage, je crois;
Auſſi tranquille que le nôtre.
Nous vivions en amans, & pendant quinze mois
Que nous avons paſſés l'un avec l'autre,
Nous ne nous ſommes pas querellés trente fois.

LE BAILLI.

C'étoit un bon ménage, en ce cas, que le vôtre

Mᵉ BASILE.

Très-bon .... Mais qu'eſt-ce que je vois!
Ah, Mʳ le Bailli!

LE BAILLI.

Quoi?

Mᵉ BASILE.

Mon fils va paroître.
Je vois l'homme avec qui je ſçais qu'il devoit être.

SCENE VI.

LE BAILLI. FELICIANE. FINETTE. Me BASILE. ARLEQUIN.

Me BASILE.

C'Eſt toi, cher Arlequin? Qu'as-tu fait de mon fils?

ARLEQUIN.

Ah, Me Baſile! Ah, que je vous embraſſe.

Me BASILE.

Où donc eſt-il?

ARLEQUIN, *l'embraſſant une ſeconde fois.* Encore.

LE BAILLI.

Où l'as-tu laiſſé? Dis.

ARLEQUIN.

Eh, Mr le Bailli? c'eſt vous? Souffrez de grace
Qu'un pauvre Voyageur, abſent depuis cinq ans,
Vous prodigue l'honneur de ſes embraſſemens.

LE BAILLI.

Amenes-tu Baſile? Allons donc, réponds vîte.

Me BASILE.

Quelque obſtacle en chemin l'auroit-il retenu?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur...Non, Madame... Il vient, il eſt venu ;
Et le voici lui-même avec ſa ſuite.

SCENE VII.

LE BAILLI, LE CHEVALIER *en habit de voyage*, FELICIANE, FINETTE, Mᵉ BASILE, FRONTIN, ARLEQUIN, SCAPIN.

Mᵉ BASILE.

AH ! je le reconnois. C'eſt mon fils, mon cher fils !

(Elle embraſſe le Chevalier.)

LE CHEVALIER.

Qu'il eſt doux pour un fils de revoir une mere !

FINETTE, *à part.*

J'avois pénétré le myſtére.

Mᵉ BASILE.

La joie a tellement confondu mes eſprits ;
Que je ne puis ni parler ni me taire.

LE BAILLI.

Que j'aime à voir ce tranſport mutuel,

Et d'amour filial & d'amour maternel !

FINETTE, *bas.*

Ma chére ſœur, tournez vos regards ſur Baſile.

FELICIANE, *bas.*

Ah ! je ne le verrai que trop.

FINETTE, *bas.*

Non ſurement.

Faites ce que je dis ; allons, ſoyez docile.

FELICIANE, *à part, ayant enviſagé le Chevalier.*

Que vois-je ! lui, Baſile ! ô ciel, c'eſt mon amant.

Me BASILE.

Que je t'aime, mon fils !

LE BAILLI.

C'eſt aſſez, ma commere.

Il eſt ici pour lui d'autres ſortes d'amour.

Laiſſez-nous avoir notre tour.

Me BASILE.

Mon fils, embraſſez donc M. votre beau-pere.

LE CHEVALIER *embraſſant le Bailli.*

Puiſſe ce titre & cet honneur,

Monſieur, m'être à jamais garants de mon bonheur.

FELICIANE, *bas.*

Ah, qu'agréablement, ma ſœur, c'eſt me ſurprendre ?

FINETTE, *bas.*

Vous ne me grondez pas à préſent.

LE BAILLI, *enviſageant le Chevalier avec étonnement*

Je conçois ;
Mon filleul... que l'eſpoir... de devenir mon gendre..
Ma foi, plus je le vois, moins je le reconnois.

FRONTIN.

Madame, qui d'abord a reconnu mon maître,
A donc les yeux meilleurs que M. le Bailli.

Mᵉ BAZILE.

Oh, dès que je l'ai vu paroître,
Mes entrailles ont treſſailli.

SCAPIN.

Ce ſont des mouvemens que la Nature cauſe.

ARLEQUIN.

Ah ! la nature eſt une belle choſe !

Mᵉ BAZILE.

D'ailleurs, depuis le jour qu'en chemin je l'ai cru,
J'ai toujours eu l'eſprit rempli de ſa figure ;
Et le voilà, je vous le jure,
Tel qu'en ſonge il m'eſt aparu.

FRONTIN.

Et ce ſonge eſt encore un coup de la Nature.

LE BAILLI.

Je ſais qu'il n'eſt pas ſurprenant,
Que l'on change en vingt ans, ſurtout de cinq à trente.

Mais la métamorphoſe eſt plus que ſurprenante.
C'étoit un vrai magot; il eſt beau maintenant.

Mᵉ BASILE.

Il tient de moi, Monſieur, il a ma deſtinée;
Juſques à ma quinziéme année,
J'étois la perle des laidrons.
Mais après ce tems-là partout aux environs,
On ne parloit que de mes charmes.
Auſſi mon cher époux leur rendit-il les armes.
Dans notre famille toujours
On embellit en avançant en âge.

FINETTE.

Ah, Mᵉ Baſile, à voir votre viſage,
Vous rajeuniſſez tous les jours.

LE BAILLI.

Mais s'il faut citer quelque ſigne;
Il étoit autrefois extrêmement camus.

ARLEQUIN.

Savez-vous ce qui fait, Monſieur, qu'il ne l'eſt plus?

LE BAILLI.

Non.

ARLEQUIN.

Le paſſage de la ligne.

SCAPIN.

En la paſſant, Monſieur, tout nez s'allonge ainſi.

ARLEQUIN.

Hors le mien. Mais voyez qu'en moi la ligne auſſi

A fait un changement insigne.
Car lorsque je partis d'ici,
J'étois presque blanc comme un cigne.

LE BAILLI.

Peste, quelle blancheur !

LE CHEVALIER.

Vos doutes, mon parrain,
Me causent, je l'avoue, un sensible chagrin.

FRONTIN.

Oh, c'est M. Basile, oui, lui-même en personne,
En pouvez-vous douter, vous, M. le Bailli,
Lorsque d'une mere si bonne
Les entrailles ont tressailli.

LE BAILLI.

Mais encore une fois, ce changement m'étonne.

FINETTE.

Que mon cher papa me pardonne.
Des changemens pareils ne sont point étonnans.
Regardez mon portrait, qu'on fit dans mon enfance.
Il me ressembloit fort ; & depuis quelque tems
Il me ressemble autant je pense,
Qu'à Mᵉ Basile, avant qu'elle eût quinze ans.

LE BAILLI.

Ah, Finette a raison. La remarque m'éclaire.
A force aussi de l'examiner mieux,
Certain air de famille en lui saute à mes yeux.

Vous

Vous avez le regard de défunt votre pere.

Me BAZILE.

Ah, Monſieur c'eſt tout ſon portrait.

LE CHEVALIER.

Puis-je vous demander, mon parrain, quel peut être
Ce couple de beautés ſi jeune & ſi parfait?

LE BAILLI.

Mes filles.

LE CHEVALIER.

Elles ſont trop jeunes en effet,
Pour que je puiſſe les connoître.

LE BAILLI.

Feliciane, allons, ſaluez votre époux,

FELICIANE, *bas à Finette.*

Le plaiſir que je ſens, va ſans doute paroître,
Et je me trahirai.

FINETTE, *bas.*

Ma ſœur, contraignez-vous.

LE BAILLI.

Hé bien, qu'eſt-ce que c'eſt que toutes ces figures?
Mon filleul, par hazard, ne vous plairoit-il pas?
En verité, dans certains cas,
Les filles ſont de ſotes créatures.

LE CHEVALIER.

Ah, de grace, Monſieur, ſupprimez les injures.
Si je ne pouvois pas, autant que je voudrois,

Atteindre au bonheur de lui plaire ;
J'en ſerois ſeul la cauſe, & je m'en punirois,
En lui rendant ſa main qui ne m'eſt que trop chère.

LE BAILLI, *à Feliciane.*

Répondez.

FELICIANE.

Vous réduire à cette extremité,
Monſieur, après ce trait de généroſité,
Ce ſeroit offenſer la raiſon & mon pere.

LE BAILLI, *au Chevalier.*

Si vous lui déplaiſiez, elle auroit très-grand tort.
Quant à moi, vous me plairez fort.

FRONTIN, *bas.*

Scapin, mettons le comble au ſuccès de l'affaire.
Donne.

SCAPIN, *donnant une caſſette à Frontin.*

Oui-dà, tiens.

FRONTIN, *au Bailli.*

Monſieur, cette caſſette-ci
Contient vingt mille écus, qu'a ſçû gagner mon Maître.
Par ſon ordre, en vos mains je les remets ici,
Comme un gage des vœux, qu'il vous a fait paroître.

LE BAILLI, *prenant la caſſette.*

A ce trait, mon filleul ſe fait aſſez connoître.

LE CHEVALIER.

Mon parrain, c'eſt en même tems
Un ſigne de l'impatience
Que me fait éprouver le bonheur que j'attends
De l'honneur de votre alliance.

LE BAILLI.

Oh, je ne ſuis pas moins preſſé.
Rien ne nous retient plus. Allons chez le Notaire
Lui faire minuter dans la forme ordinaire
Votre contrat que j'ai dreſſé.

Me BASILE.

Allons; & qu'au plutôt ce contrat ſoit paſſé,
Car je brûle d'être grand'mere.

ARLEQUIN.

Madame, vous plait-il de me donner le bras?

Me BASILE.

Tiens.

SCAPIN.

L'autre eſt donc pour moi?

Me BASILE.

Sors.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER. FELICIANE. FINETTE. FRONTIN.

LE CHEVALIER.

TOt, ne manque pas....

FRONTIN.

Allez, je ſaurai bien me tirer de ce pas.

SCENE IX.

LE CHEVALIER. FELICIANE. FINETTE.

FELICIANE.

NOn, d'un étonnement, qu'augmentoit ma diſgrace,
Mon eſprit n'eſt point revenu
Quoi ! lorſque ſur un inconnu,
De qui l'amour m'afflige, & l'aſpect m'embaraſſe,
Je crois jetter un regard prévenu,
Que la haine effarouche, & que la crainte glace,
C'eſt vous que je trouve à ſa place !

Quoi ! je ſuis déſormais exemte du tourment
De combatre ſans fruit, ou mon cœur, ou mon pere!
Quoi ! vous vous dérobiez aux yeux de votre mere!
Et je vais dans Baſile épouſer mon amant!

FINETTE.

Voyez combien l'erreur en amour eſt utile !

LE CHEVALIER.

Je ne dois donc point avoir peur,
Quoique reconnu fils de Madame Baſile,
Que pour d'autres que vous ce titre peu flateur,
Diminuant en moi le luſtre
D'un état qui peut-être a paru plus illuſtre,
Diminue à vos yeux le prix de mon ardeur.

FELICIANE.

Cette peur me feroit une injuſtice extrême.
Soyez aſſuré que mon cœur
Ne chérit en vous que vous-même.
Mais vous auriez bien dû me confier plûtôt
Ce ſecret & cette entrepriſe.
Leur aveu, ſans m'ôter une aimable ſurpriſe,
Des chagrins les plus vifs m'eût épargné l'aſſaut.

LE CHEVALIER.

C'eſt ce qui ne pouvoit ſe faire,
Mademoiſelle, en voici la raiſon.

FINETTE, *bas.*

Alte-là, ſongez à vous taire.

(*Haut.*) Point d'éclairciſſement; il eſt hors de ſaiſon;
Attendez pour le moins après la ſignature.
Vous êtes de plaiſans amans !
Vous ne devez ſonger, dans de ſi doux momens
Qu'au ſuccès de votre avanture.
Lorſque le cœur ſe porte à des tranſports charmans,
S'alambiquer l'eſprit en vains raiſonnemens,
C'eſt choquer à la fois l'amour & la nature,
Pour le bonheur le plus parfait.
L'hymen à vous unir déſormais ſe diſpoſe,
Lorſqu'on peut jouir de l'effet,
Que ſert de connoître la cauſe ? . . . .
Ma mere vient à nous. C'eſt à vous qu'elle en veut,
Monſieur. Vous le ſavez, elle vous eſt contraire.
Pour la gagner (& c'eſt le nœud)
Dites-lui des douceurs, flatez ſon ame altiere ;
Surtout louez ſa bonté, s'il ſe peut.
C'eſt le vrai moyen de lui plaire.

SCENE X.

LE CHEVALIER. LA BAILLIVE. FELICIANE. FINETTE.

LA BAILLIVE.

QU'avez-vous fait, ma fille, & qu'eſt-ce que j'apprends !

Votre pere l'emporte, il vous donne à Baſile,
Malgré les peines que je prends
Pour tâcher de vous rendre à ſes loix moins docile.

FINETTE.

Le moyen qu'une fille oſe lui réſiſter ?
Vous êtes ſon épouſe, & plus que nous peut-être,
Vous-même, quelqu'effort que vous puiſſiez tenter,
Vous éprouvez qu'il eſt le maître.

LA BAILLIVE.

Paix, raiſonneuſe, paix. Je parle à votre ſœur.
Quoi: vous contrevenez, avec ſi peu de cœur,
A votre promeſſe autentique ?
Quoi ! vous pouvez ſi précipitament
Vous unir éternellement
Avec un Inconnu venu de l'Amérique ?
Hé que ſavez-vous s'il n'eſt point
Un brutal orgueilleux, comme l'eſt votre pere,
Qui vous mettra peut-être au point
Où vous voyez qu'eſt votre mere.

FELICIANE.

Sans ſujet vous l'invectivez.
S'il vous étoit connu, vous changeriez de ſtile.

FINETTE.

Regardez donc Mr Baſile,
Et condamnez ma ſœur, après, ſi vous pouvez.

LE CHEVALIER.

Quoique puiſſe dire Madame,
Je m'en fie à ſon équité ;
Et je ne croirai point que ſa rigueur me blâme,
Avant que de ſavoir ſi je l'ai mérité.
Je ſai bien que l'honneur où mes vœux oſent tendre,
Eſt ſi grand qu'il les comble tous.
Mais s'il vous plaît, Madame, ainſi qu'à votre époux,
De m'accepter pour votre gendre,
Chaſſez tout ſcrupule, & comptez
Que les ſoins que je ſaurai prendre
Pour régler ſur vos volontés
Un cœur auſſi ſoumis que tendre,
A vos regards pourront me rendre
Plus digne d'un bonheur, qu'accroîtront vos bontés.

FINETTE.

Ma Bonne, à ce diſcours & touchant & ſincére
Laiſſez attendrir votre cœur.

FELICIANE.

Ah, ma mere, daignez vous unir à mon pere,
Et conſentir à mon bonheur
Qui dépend des nœuds qu'il va faire.

LA BAILLIVE.

Qu'entends-je ? Vous l'aimez !

LE CHEVALIER.

Ayez pitié de nous.

FINETTE.

Oui, que de votre aveu cette union ſe faſſe.

FELICIANE.

C'eſt de votre bonté que j'attends cette grace.

LE CHEVALIER.

Je vous en conjure à genoux.

LA BAILLIVE.

Ma patience enfin ſe laſſe.
Levez-vous, Monſieur, levez-vous.
J'ai regret qu'à vos vœux je ne puiſſe ſouſcrire,
Mais de bonnes raiſons combattent fortement
L'hymen où votre cœur aſpire.
Ma fille les ignore, & je vais l'en inſtruire.
Je n'ai beſoin que d'un moment.
Si malgré ces raiſons, à mes deſirs rébelle,
Feliciane inſiſte à vous reſter fidelle,
Vous pouvez être ſûr de mon conſentement;
Il ne dépendra plus que d'elle,
Je vous en donne ici ma foi.
Adieu, Monſieur. Venez ma fille, ſuivez-moi.

LE CHEVALIER, *à Feliciane.*

C'eſt en vous ſeule que j'eſpere.

FELICIANE.

Raſſurez-vous. Je vous promets

Que mon amour pour vous ne s'éteindra jamais.

LA BAILLIVE, *ſe retournant.*

Venez donc.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FINETTE.

LE CHEVALIER.

QUe va-t-elle faire?

FINETTE.

Bien du bruit à ſon ordinaire:
Mais n'appréhendez rien. Ma ſœur
A la tête auſſi bonne qu'elle.
Sa main vous eſt promiſe, & vous avez ſon cœur;
Allez, il vous ſera fidéle.
Pour moi, je vais de loin les ſuivre, & je lirai
Dans leurs diſcours les plus intimes.
Ma mere geſticule au ſuprême degré,
Et j'ai tant vû de Pantomimes,
Que par moi leur jargon eſt bientôt déchiffré:
Adieu, Monſieur, prenez courage.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

Ciel! vais-je voir ſur moi fondre un nouvel orage?

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

MOrbleu, vive l'eſprit, & l'argent,& Frontin.
Vingt Louis ont rendu le Notaire docile;
Et tandis qu'en un coin notre Bailli tranquile
Sourioit gravement des lazis d'Arlequin,
Et que notre vieille Baſile
S'enyvroit à longs traits des charmes de Scapin,
A mon gré le Notaire a de ſa main benigne
Inſcrit dans le Contrat toutes vos qualités.
Mais il faut, pour bannir les contrarietés,
Empêcher qu'on le liſe avant que l'on le ſigne.
C'eſt le grand point... Les voici tous.
Monſieur, au moins ſecondez-nous.

SCENE XIII.

LE BAILLI, LE CHEVALIER, Mᵉ BASILE, FRONTIN, ARLEQUIN, SCAPIN, UN NOTAIRE.

LE BAILLI.

QUi peut donc en ces lieux vous amuſer, mon gendre ?
Ma foi, j'ai cru que ſur vos pas
Chez le Tabellion vous viendriez vous rendre ;
Et je reviens, ne voulant pas
Perdre le tems à vous attendre.

LE CHEVALIER.

Pardonnez. J'ai voulu ſavoir
Si votre aimable fille approuvoit ma pourſuite ;

LE BAILLI.

Elle eſt prête ſans doute à faire ſon devoir ?

LE CHEVALIER.

Pouroit-elle jamais déméntir ſa conduite ?

LE BAILLI.

Voici votre Contrat. Ecoutez ; vous verrez
Que je vous ai traité d'une façon civile.

LE CHEVALIER.

Cette lecture eſt inutile.

Je m'en rapporte à vous. Nous ſommes aſſurés,
Ma mere & moi....

ARLEQUIN.

Fi donc. Convient-il à Baſile
De ſe faire lire un Contrat;
Qui dicté par Monſieur doit être en bon état?
Il a dans l'Amerique apris trop bien à vivre,
Pour s'oublier juſqu'à ce point,
Et s'il le prétendoit, moi qui l'y voulus ſuivre,
Pour l'honneur du pays je ne le voudrois point.

FRONTIN.

Cela ne ſerviroit dans cette conjoncture
Qu'à nous faire perdre du tems.
Votre chere moitié peut, à ce que j'entends,
Nous donner de la tablature.
Employez à ſigner de précieux inſtans.

SCAPIN, *bas à M^e Baſile.*

Madame, empêchez donc cette ſote lecture.

Me BASILE.

Laiſſez, mon compere, laiſſez
Vous l'avez compoſé; vous me l'avez fait lire,
Pour mon fils cela doit ſuffire.

LE CHEVALIER.

Je m'en contente auſſi, mon parrain.

LE BAILLI.

C'eſt aſſez,

Je ſouſcris au devoir où chacun me condamne.
Signons. Mons le Notaire, aidez-nous; avancez.
Mais où donc eſt Feliciane?

LE CHEVALIER.

Madame la Baillive eſt depuis un moment
Venuë ici la prendre bruſquement
Pour aller faire enſemble un tour de promenade.

LE BAILLI.

Que me dites-vous-là! La maſque aſſurément
Nous prépare quelque incartade
Que l'on aille chercher ma fille promptement.

FRONTIN.

Voici la charmante Finette,
Qui vient nous apporter quelque éclairciſſement.

LE CHEVALIER *à part.*

Dans quel trouble mortel ſa triſteſſe me jette!

SCENE XIV.

LE BAILLI. LE CHEVALIER. FINETTE. FRONTIN. Me BASILE. ARLEQUIN. SCAPIN. LE NOTAIRE.

LE BAILLI.

EH bien, ma fille, eh bien, où donc eſt votre ſœur?

À quoi dois-je imputer ſa négligence extrême ?
Faut-il, pour faire ſon bonheur,
Que je l'aille chercher moi-même ?

FINETTE.

Helas ! mon pere, elle eſt hors d'état de venir ;
Je ne ſçais point de quelles armes
Ma mere a ſçu tout à coup ſe ſervir ;
Mais Feliciane eſt en larmes,
Je vous apporte de ſa part
Ce billet qu'elle vient d'écrire.

LE BAILLI.

Que diantre cela veut-il dire ?
Mais liſons... Je ſens-là comme un coup de poignard.

(*Il lit*)

» Le reſpect m'ayant condamnée ;
» Mon cher pere, à n'oſer à vos yeux m'expliquer,
» Je me vois par écrit contrainte à vous marquer,
» Que pour jamais infortunée,
» Je ne puis à Baſile unir ma deſtinée,
» Je ſuis au déſeſpoir de vous déſobéïr ;
» Mais j'en ai des raiſons d'une importance extrême,
» Et vous m'aprouverez vous-même,
» Quand vous me permettrez de vous les découvrir.
Je me ſens friſſonner juſques au fond de l'ame.

Me BASILE.

Je ſuis toute ébaubie.

LE CHEVALIER.

Helas ! je ſuis perdu.

FRONTIN.

Je tombe de mon haut. Ce que c'eſt qu'une femme !

ARLEQUIN.

Je ſuis pétrifié.

SCAPIN.

Me voilà confondu.

LE BAILLI.

Ma carogne de femme a fait ce beau miracle.
Mais quelqu'appui qu'elle ait pour prendre ce parti,
Elle en aura le démenti.
Mon obſtination s'irrite par l'obſtacle.

FINETTE.

Faites-vous obéir pour le bien de ma ſœur.

LE CHEVALIER.

Voilà dans quel eſpoir, Monſieur, je vous implore.

Mᵉ BASILE.

Sa révolte nous deshonore.

FRONTIN.

Pour ſe laiſſer mener, Monſieur a trop de cœur.

ARLEQUIN.

Il faut qu'un mari ſoit le maître.

SCAPIN.

Par la mort ! Si ma femme étoit de cette humeur,
Je la ferois ſauter par la fenêtre.

LE BAILLI.

Vous avez raiſon. Oh parbleu
Vous verrez qui je ſuis ; vous allez voir beau jeu.

LE CHEVALIER.

De grace, n'uſez point ; Monſieur, de violence ;
Et laiſſez-moi plûtôt employer la douceur.
Votre charmante fille a daigné dans mon cœur
Jetter un rayon d'eſpérance.
Je n'ai point mérité ce revers rigoureux.
Peut-être ma douleur & mon amour pour elle
Feront ſur ſon eſprit un effet plus heureux
Que l'autorité paternelle.

LE BAILLI.

Quel aimable garçon ! que ſon humeur me plaît.
Allez, je le veux bien, vous ou moi, peu m'importe ;
Mais qu'à m'obéir on ſoit prêt ;
Sinon, ou le diable m'emporte,
Je leur apprendrai ce que c'eſt
Que de contrecarrer un homme de ma ſorte.

FINETTE, *au Chevalier.*

Comme pour vous encor ce pays eſt nouveau,
Il faut qu'à les chercher, Monſieur, je vous ſeconde.
Elles ont adreſſé leurs pas vers le Château,
Où vient, dit-on, d'arriver bien du monde.

LE CHEVALIER.

Allons donc ; je vous ſuis. (*bas à Frontin.*)
Pour toi,
Obſerve le Bailli.

FRONTIN, *bas.*

Repoſez-vous ſur moi.

SCENE XV.

LE BAILLI, Mᵉ BASILE, LE MAGISTER, FRONTIN, ARLEQUIN, SCAPIN, LE NOTAIRE.

LE MAGISTER.

LE Comte d'Ormilly, qui par ſon mariage,
Monſieur, eſt devenu le Seigneur du Village,
Au Château vient de débarquer.

LE BAILLI.

Tant mieux pour lui le beau meſſage !
Mr le Magiſter prend bien ſon tems ! J'enrage.

LE MAGISTER.

N'allez-vous pas, Monſieur, venir le haranguer,
Avant votre régal de muſique & de danſe ?

LE BAILLI.

Non, ſon voyage & ſa préſence
Ne m'ont point par ſon ordre été notifiés.

J'en prétends cauſe d'ignorance.
Quand les Princes, les Grands & gens qualifiés
Arrivent quelque part en France,
Ils le font dire aux Magiſtrats.
C'eſt l'uſage & la bienſéance.
D'ailleurs je ſuis dans l'embaras;
Et forcer ma femme à bien faire,
N'eſt pas une petite affaire.
J'ai beſoin de la tête, & peut-être du bras.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI. Me BASILE. FRONTIN. ARLEQUIN. SCAPIN. LE NOTAIRE.

LE BAILLI *un papier à la main.*

IL ne vient point, la peur de mon reſſentiment
A fait cacher ſans doute & ma femme & ma fille ;
Et le futur aparemment
Court les champs après ma famille.
En attendant qu'il en vienne un des trois ;
Examinons un peu cet acte que je dois
Orner bientôt de ma paraphe.
Les Tabellions villageois
Sont gens un peu ſujets aux fautes d'ortographe.

FRONTIN.

Ah, Monſieur, j'ai pris ſoin de le vérifier.
Tout eſt bien ; vous pouvez m'en croire

SCAPIN.

C'eſt le Héros de l'écritoire.

ARLEQUIN.

C'eſt le plus grand ortographier,
Qu'on ait jamais vû dans l'Hiſtoire.

FRONTIN.

Laiſſez donc ; vos ſoupçons font outrage à ma gloire.

SCAPIN.

Je vous réponds qu'à lui vous pouvez vous fier.

ARLEQUIN.

Il a corrigé le grimoire.

LE BAILLI, *liſant le Contrat.*

Tenez ; voilà d'abord une erreur d'Ecolier.
Aprochez, Notaire imbecile,
Qu'eſt-ce que Meſſire Baſile ?
Meſſire pour un roturier ?
C'étoit Maître qu'il falloit dire.

LE NOTAIRE *montrant Frontin.*

Monſieur ainſi me la dicté.

FRONTIN *à part.*

Haye, haye.

LE BAILLI.

Eh pourquoi donc le titre de Meſſire ?

FRONTIN.

A bon droit il le porte, il l'a bien merité.

Vous ne ſavez donc pas qu'on l'a dans l'Amerique,
Pour pluſieurs actions d'un courage heroïque,
Fait noble à perpétuité?

LE BAILLI, *continuant de lire.*

Non.... Chevalier d'Ecueil! en voici bien d'une autre.

ARLEQUIN.

C'eſt ſon nom maintenant.

Mᵉ BASILE.

Je ne ſais où j'en ſuis.
Mon fils eſt Chevalier! lui, Chevalier! mon fils!

SCAPIN.

Quel plaiſir pour un cœur de la trempe du vôtre!

LE BAILLI.

D'où lui vient ce ſurnom de Chevalier d'Ecueil?

FRONTIN.

D'un exploit merveilleux, d'un grand coup de génie,
Qui mit bien des veuves en deuil,
Peſte!.. Ecueil eſt une Iſle... Elle eſt en Virginie,
Entre la Louiſiane & la Californie.
Monſieur doit voir cela d'ici.
Il fait la carte.

LE BAILLI.

Après.

FRONTIN.

Elle eſt nommée ainſi,

A cauſe d'un écueil qui [illegible]roure & l'enterre.
Dans cet état [illegible]rdez-y,
Le Vaiſſeau le plus dur ſe briſe comme verre.
Un jour, nous y voulions chaſſer à l'écureuil.
On envoya prier les Habitans de l'Iſle,
Pour en rendre l'accès facile,
De faire raſer cet écueil.
Voyez l'impoliteſſe ! ils nous le refuſerent.
Que penſez-vous avec cela
Que de nos Envoyés firent ces vilains-là ?
Qui le croiroit ? ils les mangerent
L'affront étoit ſanglant ; il fallut s'en venger
Nous courumes les aſſiéger.
On ouvrit la tranchée, on fit jouer les mines,
Mais nos plus grands efforts n'auroient ſervi de rien
Si Baſile, joignant la ruſe à nos machines,
Ne ſe fût par hazard aviſé d'un moyen ;
Et tandis que le feu de notre armée entiere
Pardevant en échec tenoit ces malheureux,
Nous entrâmes dans l'Iſle, & fondîmes ſur eux
Par une porte de derriere.

SCAPIN.

Tubleu, nos gens, Monſieur, n'étant qu'un contre trois,
Jugez s'il fallut faire un terrible carnage.
Je ſens encor mon cœur frémir à cette image.

J'y fus preſque bleſſé deux fois.
Mais que ne peut enfin l'exemple & le courage!
Baſile à notre tête animoit nos efforts.
Furieux ſur ſes pas à l'aſſaut nous montâmes.
Nous les fîmes plier, nous les culebutâmes;
Autant de coups, autant de morts.
Nous rougîmes de ſang la mer, les champs, la ville;
Il ne s'en ſauva pas un ſeul;
Et pour récompenſer votre brave filleul,
On l'a fait Seigneur de cette Iſle.

ARLEQUIN.

Mallopeſte, elle eſt belle! elle a dans ſon enclos
Quatorze arpens de long ſur trente-deux de large.
Les droits du Seigneur ſont fort beaux,
Quand ſur la côte il périt des vaiſſeaux,
Il tire le quart de leur charge.

Mᵉ BASILE.

Mon fils va devenir riche comme un Créſus.

FRONTIN.

Comment donc! il prétend l'affermer mille écus.

LE BAILLI.

Cette hiſtoire étonnante eſt incompréhenſible.
Le moyen d'aſſiéger & de prendre d'aſſaut,
Au milieu des écueils une Iſle inacceſſible,
Qu'on ne peut aborder ſans périr auſſitôt.

FRONTIN.

Que c'eſt avec eſprit relever cette hiſtoire!

Quelle ſagacité ! Quel jugement ſubtil !
Que des évenemens vous ſuivez bien le fil !
Oh, ce n'eſt pas à vous qu'on en peut faire accroire.
La gloſe eſt juſte. Auſſi dans le commencement
Cet obſtacle penſa nous ravir la victoire ;
Mais Baſile en eut plus de gloire.
Il ſçut le lever.

LE BAILLI.

Hé comment ?

FRONTIN.

J'ai le fait en écrit, je vous le ferai lire.

LE BAILLI.

Contez-le moi preſentement.

FRONTIN.

Scapin, tu narres bien. Je te le laiſſe à dire.

SCAPIN.

Arlequin à ton tour. Tu n'as preſque rien dit.

FRONTIN.

A Baſile pourtant tu fus très-néceſſaire.

ARLEQUIN.

Moi ?

FRONTIN.

Raconte à Monſieur ce que l'on te vit faire,
Et comme ta valeur fais briller ton eſprit.

ARLEQUIN *à part.*

Que diantre imaginer, pour nous tirer d'affaire ?

Tout coup vaille eſſayons. (*haut au Bailli*) je vais
vous ſatisfaire.
Par une fauſſe attaque, en un certain endroit,
Nous attirames les ſauvages;
Et ſoudain le long du rivage
Vers le bord oppoſé nous voguames tout droit.
Un bois nous y couvroit de ſes épais feuillages.
Baſile alors choiſit parmi les maraudeurs
Cent des plus braves gens & des plus fort nageurs.
J'en étois un.

SCAPIN.

Et moi.

FRONTIN.

Pour moi, j'étois au ſiége.

ARLEQUIN.

Bazile nous fit tous emmailloter de liege.
Auſſitôt dans la mer, avec légereté,
Dix à dix la centaine ſaute,
En ordre de bataille, & ſerrés côte à côte
Ni plus ni moins qu'un train de bois floté.
Le ſouffle d'un vent frais, que nous avions en poupe,
Nous conduiſant tout doucement,
Nous fit imperceptiblement,
Des écueils atteindre la croupe.
Nous mimes pied à terre, & chacun à ſon rang
En bas s'étant jettés, nous vinmes par derriere

Prendre les ennemis en flanc.
Nous nous baignames dans leur ſang,
Et toute l'iſle enfin devint un cimetiere.

SCAPIN *au Bailli.*

D'un tel évenement vous n'étiez pas inſtruit ?
Il n'eſt pas parvenu juſques à vos oreilles ?

FRONTIN.

En Amerique il a fait plus de bruit
Qu'en Europe les ſept merveilles.

LE BAILLI.

Meſſieurs, vous me croyez un ſot aparemment?

LE NOTAIRE.

Ils ſe tromperoient lourdement.

LE BAILLI.

Mr Arlequin, la Juſtice
Et le Miſſiſſipi ne vous ont point changé,
A ce qu'il me paroit.

FRONTIN.

Etrange préjugé!
Je ſuis ſa caution ; il n'a point de malice.

LE BAILLI.

Hé qui ſera la vôtre, à vous?

FRONTIN.

A moi ? comment,
Monſieur! vous douteriez d'un exploit véritable?

ARLEQUIN, *à part.*

Chez quelque Huiſſier Normand cherchons vîte un
aſile.

SCAPIN *à part.*

C'eſt Baſile ! Ah, fuyons.

FRONTIN, *à part.*

Il faut nous eſquiver.
Mon maître, comme moi, n'a plus qu'à ſe ſauver.

SCENE II.

LE BAILLI, Me BASILE, BASILE, LE NOTAIRE.

BASILE.

ILs ſont ſi fort changés, ces lieux qui m'ont vû
naître,
Que j'ai peine à les reconnoître.

LE BAILLI.

Que demandez-vous, mon ami ?
Parlez, mais parlez vrai.

LE NOTAIRE.

C'eſt Mr le Bailli,
Et toute feinte eſt inutile.

BASILE.

Quoi ! Mr le Bailli, quoi, c'eſt vous que je voi !

FRONTIN.

Quelle idée ! Ah, Monſieur, pouvez-vous à Madame
Donner un démenti qui doit lui percer l'ame ?

Mᵉ BASILE.

C'eſt mon fils, Mʳ le Bailli.
Qui le ſait mieux que moi ? Ne ſuis-je pas ſa mere ?

SCAPIN.

Madame vous ſoutient qu'il reſſemble à ſon pere.

ARLEQUIN.

A ſa vue elle a treſſailli.

FRONTIN.

Et nos vingt mille écus ? morbleu ce trait me pique,
De notre bonne foi ne ſont-ils pas garants ?

ARLEQUIN.

C'eſt une preuve ſans réplique.

SCAPIN.

A quoi bon vous livrer ſoixante mille francs ?

LE BAILLI.

Ah ! c'eſt quelque choſe, oui. Cette épineuſe trame
Doit être examinée à fond & murement.
Je l'apointe. Et d'ailleurs, avant mon jugement,
Je veux voir ma fille & ma femme...
Mais que cherche ce grand Nigaud ?

ARLEQUIN, *bas.*

Frontin, tout eſt perdu, voici le vrai Baſile.

FRONTIN, *à part.*

Que la peſte le créve ; il arrive trop tôt.

BASILE.

Un autre ?
Non, c'eſt moi qui le ſuis ; & tout ſeul. Arlequin
peut vous en rendre témoignage.
Il a paſſé la mer avec moi.

LE BAILLI.

Le Coquin !
Il étoit là. Quel brigandage !
Ils ſont tous décampés. Ah trio ſéducteur !
Allez, remettez-vous. L'autre eſt un impoſteur ;
Et contre tout le monde avec vous je me ligue.
En vain l'on m'amuſoit par un récit menteur.
J'ai pénétré toute l'intrigue.
Je vais avec main forte arrêter ces fripons ;
Et tout de ſuite ordonner leur ſuplice.
Ils ne languiront point, & je vous en réponds ;
Car j'ai de quoi payer les frais de la Juſtice.

Me BASILE.

Quoi ! vous voulez, Monſieur, faire arrêter mon
fils ?

LE BAILLI.

Et qui plus eſt le faire pendre.

Me BASILE.

Contre tout l'Univers, moi, je vais le défendre.
Oui, je le défendrai ; c'eſt moi qui vous le dis ;

LE BAILLI.

Je me mocque de tous vos cris.
Mon principal devoir, & le plus légitime
Eſt de rendre juſtice, & de punir le crime.
(Il ſort avec Mᵉ Baſile & le Notaire.)

SCENE III.

BASILE.

DAns ce pays-ci, par ma foi,
Les gens ſont bien méchans ! leur procédé m'étonne,
Me prendre ainſi mon nom, à moi,
Qui de mes jours n'ai rien pris à perſonne ;
Mais ſuivons mon parrain ; à lui je m'abandonne.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, BASILE.

LE CHEVALIER *à part.*

ELle ne revient point ! Sa mere, ni ſa ſœur
Apparemment ne veulent pas m'entendre.
Maudit ſoit l'embarras, qui joint à mon malheur,
Me contraint à venir en ces lieux les attendre .....
Ah, Monſieur, excuſez. N'auriez-vous pas ici

Rencontré par hasard Finette ou la Baillive?

BASILE.

Je ne le connois pas. Il arrive.

LE CHEVALIER.

Vous n'êtes point de ce Village-ci?

BASILE.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'en suis, je vous assure.
Ma mere, mes parens, toute ma race en est;
Oui; mais je n'y connois personne, je vous jure;
Et personne ne m'y connoît.

LE CHEVALIER.

Que me dites-vous là?

BASILE.

C'est la vérité pure.

LE CHEVALIER *à part.*

Son état est original.
(*Haut.*) Hé qui donc êtes-vous?

BASILE.

Je m'appelle Basile.

LE CHEVALIER.

Autre incident!

BASILE.

Je viens, Monsieur, du Fort Royal,
Où j'ai plus de vingt ans tenu mon domicile.
Ah! mon pays n'est rien au prix.
Je vivois là considéré, tranquile.

Je ne trouve chez moi que trouble & que mépris.
Ma mere même, elle qui devroit être
Ma bonne amie & mon ſoutien,
Sur-tout par la raiſon que j'apporte du bien,
Refuſe de me reconnoître.
Et ſavez-vous pourquoi, Monſieur? C'eſt qu'un fripon
Auprès d'elle m'a pris mon nom.
Il ſe dit ſon fils; elle eſt bonne;
Elle le croit & ſans façon
Me chaſſe, moi, de ſa maiſon,
Et de ſon cœur qu'elle lui donne,
Jugez ce qu'en reſſent le mien que j'ai ſi bon.

LE CHEVALIER *à part.*

Funeſte effet d'un amour déplorable!
Que je me trouve condamnable
De cauſer ce chagrin à ce pauvre garçon!

BASILE.

Vous me plaignez, ſans doute, & vous blâmez l'audace
Du fourbe qui me joue un tour auſſi vilain.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que pour prendre ma place,
Il faut qu'il ſoit un grand coquin?

LE CHEVALIER.

Mais.... Vous n'avez pas tort. (*à part.*) Cet entretien m'aſſomme.

BASILE.

Vous me paroiſſez honnête-homme ;
Monſieur, ne ſouffrez pas cela.
C'eſt à votre bonté que je me recommande.
Je n'ai que vous, je vous demande
Votre protection contre ce maraut-là.

LE CHEVALIER.

Je vous l'accorde, on vous rendra juſtice.
Chaſſez de votre eſprit ce chagrin qu'il reſſent ;
Mais laiſſez-moi.

BASILE.

Pour un ſi grand ſervice ;
Que je ſerai reconnoiſſant !

LE CHEVALIER.

Il eſt certain devoir qu'il faut que je rempliſſe.

BASILE.

Mais, Monſieur, pour vous retrouver ;
J'ignore comment on vous nomme.

LE CHEVALIER.

Nous nous verrons.

BASILE.

Le Ciel veuille vous conſerver.
Adieu, Monſieur. (*à part*) Ah, le brave homme !

SCENE V.

LE CHEVALIER.

ALlons dans ce desordre affreux,
A mes propres dépens devenons généreux;
Et rendons Basile à sa mere.
Je sens, en partageant son état douloureux,
Que si le sort me met au rang des malheureux,
Je ne suis pas né pour en faire.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

AH, Monsieur, fuyons, sauvons-nous,
Toute la trame est découverte;
Et déjà le Bailli s'arme pour notre perte!
Basile est arrivé.

LE CHEVALIER.

Je le sçais bien.

FRONTIN.

Qui, vous?

ARLEQUIN, *à part.*

Chez quelque Huiſſier Normand cherchons vîte un
aſile.

SCAPIN *à part.*

C'eſt Baſile ! Ah, fuyons.

FRONTIN, *à part.*

Il faut nous eſquiver.
Mon maître, comme moi, n'a plus qu'à ſe ſauver.

SCENE II.

LE BAILLI, Me BASILE, BASILE, LE NOTAIRE.

BASILE.

ILs ſont ſi fort changés, ces lieux qui m'ont vû
naître,
Que j'ai peine à les réconnoître;

LE BAILLI.

Que demandez-vous, mon ami?
Parlez, mais parlez vrai.

LE NOTAIRE.

C'eſt Mr le Bailli,
Et toute feinte eſt inutile.

BASILE.

Quoi! Mr le Bailli, quoi, c'eſt vous que je voi!

Y porte-t-on le pied? on entre fort à l'aiſe;
Mais le diable eſt de s'en tirer.
J'en ai fait l'épreuve à Falaiſe.

LE CHEVALIER.

Le Bailli qui ſe croit en droit de m'inſulter,
Sous le titre de fils de Madame Baſile,
En moi ſe trouvera forcé de reſpecter
Le fils du Marquis de Kerile.

FRONTIN.

Oui-dà. Mais, moi, Monſieur, je m'appelle Frontin,
Je ſuis votre valet, je vous prends pour arbitre;
A votre avis eſt-il certain,
Que le Bailli reſpecte & ce nom & ce titre?
Je ne le crois pas, entre nous.
Nos amis échapés bravent les Ordonnances.
On vous en quittera pour quelques révérences,
Et moi ſeul je payrai pour tous.
Je révere fort la Juſtice.
Dans ce monde on en a beſoin.
Elle parle d'un ton qu'il faut qu'on applaudiſſe;
Mais ne répondont que de loin.

LE CHEVALIER.

Frontin, je n'ai pû joindre encor Feliciane.
Je ne partirai point qu'elle ne m'ait appris
Pourquoi ſa rigueur me condamne
Au tourment d'eſſuyer ſa haine ou ſes mépris.

FRONTIN.

Hé de quoi ſervira qu'à vos yeux elle expoſe
Les motifs vrais ou faux, du tour qu'elle nous fait?
Elle ne vous veut point pour époux; c'eſt un fait.
La connoiſſance de la cauſe
Annullera-t-elle l'effet?
Son refus eſt formel, votre congé parfait.
Ne demandez pas autre choſe.
Ce tems perdu va nous livrer
Aux mains d'un Juge inéxorable;
Et pour vous être plaint d'un mal irréparable,
Nous en eſſuyrons un que l'on peut réparer.
Votre projet eſt miſérable.

LE CHEVALIER.

Je ne lui parlerai qu'un inſtant, tu verras.

FRONTIN.

Vous l'avez dans la tête, il faut vous ſatisfaire.....
La voici. Je vais, moi, me tirer d'embarras.
Vous voulez y reſter; ma foi, c'eſt votre affaire.
Adieu, Monſieur.

SCENE VII.

LE CHEVALIER. FELICIANE. LA BAILLIVE.

FELICIANE.

Venez, Basile, approchez-vous....
Il est tems que l'on vous expose....

LE CHEVALIER.

Belle Feliciane, en un moment si doux,
Vais-je de mon malheur aprendre enfin la cause?

FELICIANE.

Vous m'accusez, Basile, & sans doute à vos yeux
Je parois rassembler, dans mon ame attiédie,
Tous les traits les plus odieux
Et de l'ingratitude & de la perfidie.

LE CHEVALIER.

Qui, moi, porter de vous un si faux jugement!
Vous n'en êtes point digne, & j'en suis incapable.
Je n'impute qu'à moi votre promt changement,
Et c'est moi seul qui suis coupable.

FELICIANE.

Vous ne pouvez pas l'être, & je ne le suis point.
C'est le destin qui nous separe.
Je dois à son pouvoir bisare.

Un revers qui vous va surprendre au dernier point.
Basile, ma douleur est égale à la vôtre.
Nous ne sommes pas nés pour être l'un à l'autre....
Enfin je ne suis point la fille du Bailli,
Et je dois la naissance au Comte d'Ormilly.

LA BALLIVE.

Oui, d'un hymen secret, Mademoiselle est née.
Après plus de quinze ans de malheurs infinis,
Par un légitime hymenée.
Ses parens, ce matin, ont été réunis.

LE CHEVALIER.

Ciel!

FELICIANE.

Voilà le secret que l'on vient de m'aprendre,
Et que j'aurois voulu ne sçavoir que demain.
Jugez, quand de mon rang vous me voyez dépendre,
Si je puis vous donner la main.
Ne croyez pas pourtant qu'un refus que je blâme,
D'un ridicule orgueil soit l'outrageant Arrêt,
La folle ambition, ni l'aveugle intérêt,
N'ont jamais agité mon ame.
Je vois avec froideur l'état où je parviens.
J'y vais puiser peut-être une infortune extrême.
A quoi servent, hélas! la noblesse & des biens
Qu'on ne peut partager avec ce que l'on aime?

LE CHEVALIER.

Ah! si dans ce jour à mes feux,

Votre condition étoit le ſeul obſtacle,
Je parviendrois bientôt au comble de mes vœux.

FELICIANE.

Comment feriez-vous ce miracle?

LE CHEVALIER.

A vos regards enfin je dois développer
Des reſſorts malheureux, dont vous pouvez vous plaindre
Je ſçais votre ſecret, je ne ſçaurois plus feindre;
Le mien auſſi va m'échaper.
Pardonnez-moi, ſi j'ai pû vous tromper.
Mais contre mon malheur quel étoit mon aſile?
Du coup le plus affreux on alloit me fraper;
Et dans un vil complot l'amour m'a fait tremper...
Je ne ſuis point le fils de Madame Baſile.
J'avoue en rougiſſant, que pour vous poſſeder,
J'ai cru pouvoir tout haſarder.
Hélas! j'ai fait un menſonge inutile.
Cette innocente trahiſon
Ne vous portoit aucun dommage;
Iſſu d'une illuſtre Maiſon,
Je n'ai pas cru vous faire outrage.

FELICIANE.

Vous êtes de condition?

LE CHEVALIER.

J'oſerois m'en vanter, ſi c'étoit un mérite.

FELICIANE.

Qu'entend-je ! & me croyant de baſſe extraction,
Vous vouliez m'épouſer, ſans que j'en fuſſe inſtruite?

LE CHEVALIER.

Je me faiſois un ſuprême bonheur,
En ſatisfaiſant ma tendreſſe,
De vous donner une nobleſſe
Que vous méritiez par le cœur.

FELICIANE.

Quel ſurcroît de reconnoiſſance!
Et quels ſentimens généreux!
De mon penchant & de mes vœux.
Tout autoriſe l'innocence,
Tout vous rend digne d'être heureux.
Hé bien, Monſieur, voyez mon pere.
Il ſçait que ſi je vis, c'eſt par votre valeur.
Peut-être même de mon cœur
A-t-il pénétré le myſtere.
Déjà pour vous récompenſer
Il bruloit de vous voir & de vous embraſſer.

LA BAILLIVE.

Votre état & le ſien me touche & m'intéreſſe.
Oui, Monſieur, allez voir le Comte & la Comteſſe;
Tous les deux de l'amour ont reſſenti les coups.
Ils connoiſſent le prix d'une ardeur mutuelle.
Ce que vous avez fait pour elle,

Son penchant, votre amour, tout parlera pour vous.

LE CHEVALIER.

Je n'oſe concevoir une douce eſperance.
Je ſuis bon Gentilhomme, il eſt vrai, mais ſans bien.

FELICIANE.

Si mes Parens penſoient comme on ſçait que je penſe,
Ah, quel bonheur ſeroit le mien!

LE CHEVALIER.

Je vais du moins tout entreprendre,
Pour obtenir l'aveu de vos parens,
Et je réuſſirai, ſi l'amour le plus tendre
Conduit aux ſuccès les plus grands.

FELICIANE.

Ah! de mon cœur du moins vous pouvez tout attendre.

LE CHEVALIER.

Que j'ai de graces à vous rendre!
Permettez qu'à vos pieds .....

LA BAILLIVE.

Ah, Monſieur, levez-vous.
Son pere vient.

SCENE VIII.

LE COMTE. LE CHEVALIER. FELICIANE. LA BAILLIVE.

LE COMTE.

Comment un homme à vos genoux?
Juſques-là ma fille s'oublie?

FELICIANE.

C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie,
Vous voyez mon liberateur.

LE COMTE.

Ciel! C'eſt auſſi le mien.

FELICIANE. (*bas à la Baillive.*)

Ma chere, quel bonheur!

LE COMTE.

De tous les biens que vous nous faites,
Comment s'acquitteront & mon cœur & le ſien?
J'eſpere que vous voudrez bien
Me dire à preſent qui vous êtes;

LE CHEVALIER.

Monſieur,

SCENE IX.

LE COMTE. LE CHEVALIER. FELICIANE. LE BAILLI. LA BAILLIVE. Mᵉ BASILE. BASILE. SERGENS.

LE BAILLI.

JE vous le dirai, moi, Monsieur. C'est un fripon... Sergens, qu'on le saisisse.

UN SERGENT *au Chevalier.*

Demeurez-là de par le Roi.

LE COMTE.

Que prétendez-vous faire, & qu'est-ce que je vois! Hé qui donc êtes-vous?

LE SERGENT.

Nous sommes la Justice.

LE BAILLI.

Arrêté par mon ordre, il doit être pendu.

BASILE.

Hé, c'est mon protecteur.

Mᵉ BASILE.

Mon fils! Mon cher fils!

LE BAILLI.

Conte.

BASILE.

Son fils !

LE BAILLI.

C'eſt un coquin que ce fils prétendu,
Et je ne veux plus qu'il m'affronte.

LE COMTE.

Monſieur le Bailli, point d'aigreur.

LE BAILLI.

Souffrez, Monſieur, que mon devoir ſe faſſe.
Ce jeune homme, vous dis-je, eſt un franc impoſteur
Qui vient, ſous un faux nom, d'avoir aſſez d'audace,
Pour briguer de ma fille & la main & le cœur.
Qu'on le mene au cachot.

LE COMTE.

Il faut du moins l'entendre.
Monſieur le Bailli, doucement.
Je le connois fort peu; mais je ne puis comprendre
Qu'il ait pû s'attirer un pareil traitement.
Allons, Monſieur, daignez donc vous défendre.

LE CHEVALIER.

Je le ferai fort aiſément.

SCENE X.

LE COMTE, LE CHEVALIER, FELICIANE, LE BAILLI, LA BAILLIVE, Mᵉ BASILE, BASILE, FRONTIN, ARLEQUIN, SCAPIN, SERGENT.

UN SERGENT *du Bailli.*

MOnsieur, j'amenons les complices.

BASILE.

C'eſt Arlequin, Scapin.....

LE BAILLI.

Et Frontin. En ce cas,
Augmentation de ſuplices.

SCAPIN.

Meſſieurs, miſericorde.

ARLEQUIN.

Hélas!

FRONTIN.

Je l'avois bien prévû, l'intrigue eſt découverte.
Mais ce qui plus me déconcerte,
C'eſt que je viens de voir là-bas
Des gens du Comte de Kerile.

SCENE XI.

LE COMTE, LE CHEVALIER, FELICIANE, LE BAILLI, LA BAILLIVE, Mᵉ BASILE, BASILE, FRONTIN, SCAPIN.

LE COMTE *du Chevalier.*

QUoi!
Monſieur eſt le cadet du Comte de Kerile?

LE CHEVALIER.

Vous ſçavez tout, Monſieur, & vous pouvez juger
Quelle crainte retient un amour téméraire.
J'en ſens encore une autre à l'égard de mon frere,
Que peut-être ſur moi l'on s'apprête à venger;
Et c'eſt ce qui toujours m'a forcé de me taire.

LE COMTE.

Vos craintes ceſſent en ce jour.
Kerile eſt maintenant guéri de ſes bleſſures.
Quant au ſuccès de votre amour,
Vos bienfaits ont d'un frere effacé les injures.

LE CHEVALIER.

Que j'aurois de plaiſir à voir combler mes vœux,

Si la fortune, hélas, répondoit à mes feux.

LE COMTE.

La fortune n'eſt rien près d'un mérite utile:
Oui, ce que nous vous devons tous;
De mon aveu, Monſieur, eſt l'unique mobile;
Si l'objet de vos vœux eſt d'accord avec nous.

FELICIANE.

Je l'aimois, quand j'ai cru qu'il n'étoit que Baſile;

LE COMTE.

Ce mot ſuffit, elle eſt à vous.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cœur eſt ſaiſi des tranſports les plus doux;

LE BAILLI.

Mais, Meſſieurs, pour le coup je m'y perds, & je grille
Qu'eſt-ce que ceci? Quoi, Monſieur,
Sans mon conſentement vous mariez ma fille!
Eſt-ce un nouveau droit de Seigneur?

LE COMTE.

Votre fille, Bailli? C'eſt moi qui ſuis ſon pere:

LE BAILLI.

Son pere! Vous, Monſieur? Que me dites-vous là!
Ma femme, comment donc dois-je expliquer cela?

LA BAILLIVE.

Fort naturellement, je ne ſuis point ſa mere:

LE BAILLI.

J'entends. L'on m'a trompé .... Mais mon affection
Vous pardonne, en faveur de la diſcrétion.

SCENE XII. & *derniere.*

LE COMTE, LE CHEVALIER, FELICIANE, LE BAILLI, LA BAILLIVE, FINETTE, Mᵉ BASILE, BASILE, FRONTIN, SCAPIN.

FINETTE.

MA bonne, qu'ai-je apris ! Et quel eſt ce myſtere ?
Ma ſœur n'eſt plus ma ſœur, m'a-t-on dit.

LA BAILLIVE.

Non vraiment.

FINETTE.

Ah ! que j'en ſuis fâchée !

LA BAILLIVE.

Elle eſt preſentement
Une Dame que l'on révere.

FINETTE.

Ah, que j'en ſuis ravie ! & ſi pourtant, ma mere,
Je voudrois qu'elle pût encore être ma ſœur.

FELICIANE.

Va, tranquiliſe-toi, ma chere;
Je ne ceſſerai point de l'être par le cœur.

FRONTIN.

Monſieur le Juge, afin que tout s'ajuſte,
Il nous faut nos vingt mille écus.

LE BAILLI.

La ſommation eſt très-juſte,
Dans l'inſtant à Monſieur, ils vont être rendus.

LE CHEVALIER.

Et je me charge, moi, de la dot de Finette:
Qu'elle épouſe Baſile, & que ce doux lien
rempliſſe, en réparant la perte qu'il a faite,
Votre engagement & le ſien.

LE BAILLI.

C'eſt juger comme moi.

Mᵉ BASILE.

L'honnête-homme!

BASILE.

Fort bien!
Cela revient au même.

LA BAILLIVE.

Et l'action eſt belle;
Finette y conſent?

FINETTE.

Oui, Maman;

Et rend graces à Monſieur de ſes bontés pour elle.

LE COMTE.

Allons tout terminer.

FRONTIN.

Voilà ce qui s'appelle
Une bonne fin de Roman.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

(On danſe.)

PREMIER AIR.

QUe l'amour fait de tapage ?
Morgué, ce n'eſt qu'un brouillon.
Chez li, comme en minage,
C'eſt tous les jours carillon.
Voit-on d'amans un couple aimable
Jouir d'un heureux deſtin.
Rivaux, parens, amis, le Diable,
Sur eux ſonnent le tocſin.
Que l'amour, &c.

(On danſe.)

SECOND AIR.

Lorſqu'un berger dans nos hameaux
Par le chant ou par la danſe.
Triomphe de ſes rivaux,
Un bouquet eſt ſa récompenſe.
Quel doux plaiſir pour le vainqueur,
De voir ſon nom voler de Village en Village.
Mais quel bonheur plus cher, ſi l'objet qui l'engage
Pour bouquet lui donne ſon cœur.

(On danſe.)

VAUDEVILLE.

QUelle volupté, quelle gloire,
Lorſqu'après tous leurs maux finis
Deux cœurs par l'hymen ſont unis !
Voilà l'Hiſtoire
D'un tel nœud le ſort partiſan,
Pour eux y cultive ſans ceſſe
La paix, la joye & l'allégreſſe,
C'eſt le Roman.

Novice en l'amoureux grimoire,
Lucas aſſuroit Iſabeau
Qu'il l'aimeroit juſqu'au tombeau,
Voilà l'Hiſtoire.
Auſſi Lucas, ſuivant ce plan,
N'en aime jamais d'autre qu'elle,
Qui pourtant fut toujours cruelle,
C'eſt le Roman.

Je ſuis paſſant de la Loire,
Mon pere étoit un vigneron,
Il s'appelloit Aliſſandron,
C'eſt mon Hiſtoire,

Mais ſi je deviens Partiſan,
Je ſçaurai me faire deſcendre
D'un des petits-fils d'Alexandre,
Par un Roman.

Mettez bien dans votre mémoire,
Ma fille, que pour m'imiter,
A l'Amour il faut réſiſter,
Voilà l'Hiſtoire.
Ainſi parloit une maman,
Et la fille avec quelque honte
Dit tout bas, ce qu'elle me conte;
C'eſt le Roman.

Moliere pourroit-il le croire;
Si du Théâtre d'aujourd'hui
On repreſentoit devant lui
La triſte Hiſtoire?
Mais où diable a-t-on pris le plan
De la lugubre Comédie,
Par qui la Scene eſt réfroidie
Dans un Roman.

AU PARTERRE.

Pour nous, Meſſieurs, quelle victoire
Lorſqu'en foule vous viſitez
Ces lieux ſouvent peu fréquentez !
Voilà l'Hiſtoire,
De grace, ſouvenez-vous-en,
Et dites trois fois par ſemaine,
Voyons la Troupe Italienne,
C'eſt le Roman.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour Titre, *le Roman*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 20 Avril 1746.

CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JACQUES CLOUSIER, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Le Roman Comédie, la Boucle de Cheveux enlevée, Poëme heroï-comique, compoſé en Anglois par M. Pope, & traduit en Vers françois par M **** s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires : à ces cauſes voulant favorablement traiter l'expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer leſd. ouvrages en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives à compter du jour de la date des préſentes. FAISONS défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le

contre-ſcel des préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie & notament à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de les expoſer en vente les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſd. Ouvrages ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits ouvrages, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'éxecution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion & nonobſtant Clameur de Haro, Chatte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingt neuviéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quarante-ſix, & de notre Regne le trente-uniéme. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 613. fol. 541. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1743. A Paris, le 5 Mai 1746.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

CATALOGUE
DES PIECES DE THEATRE
qui ſe trouvent chez le même Libraire.

Comédies.

PAMELA en France, ou la Vertu mieux éprouvée, en trois Actes.
La Fête d'Auteuil, ou la Fauſſe Mépriſe, en trois Actes.
Le Sage Etourdi, en trois Actes.
La Folie du Jour, en un Acte.
Le Médecin par occaſion, en cinq Actes.
Le Plagiaire, en trois Actes.
La Famille, en un Acte.
Les Acteurs déplacés, en un Acte.
La Coquette fixée, en trois Actes.
Le Roman, en trois Actes.
La Diſpute, en un Acte, *ſous preſſe.*
Les Préjugés vaincus, en un Acte, *ſous preſſe.*

ALzaïde, *Tragédie.*

LE Fleuve Scamandre,
Les Effets du Hazard,
La Nymphe des Thuilleries,
L'Amour imprévû.
Le Magazin des Modernes, *ſous preſſe.*
Le Comte de Nully, en un Acte.

} *Opéras-Comiques.*